

Première partie

Le peuple en Palestine

et dans les Pays voisins dans l'ANTIQUITÉ et au Moyen-âge

Abraham et les Patriarches en pays de Canaan

Il y a quatre mille ans, de grands peuples vivaient sur les côtes d'Asie et d'Afrique qui bordaient la Méditerranée ; ils y avaient fondé deux puissants royaumes : d'un côté, *la Chaldée*, de l'autre, l'*Égypte*. Entre ces deux grands royaumes s'étendaient de petits pays : *la Syrie* et Canaan, ce dernier appelé également Palestine. Il s'y trouvait, outre *les Phéniciens*, de petits peuples ou des tribus qui, ne possédant pas de sol propre, erraient d'une région à l'autre, avec leurs troupeaux de brebis et de bœufs, et vivaient dans le désert en nomades. Une de ces peuplades était celle des Hébreux, qui campaient entre la Chaldée et l'Égypte, sous la conduite de leur chef Abraham. Abraham fut le premier patriarche), du peuple hébreu, qui plus tard fut appelé le peuple juif (Abraham l'Hébreu). Et c'est ainsi qu'on le nomme encore de nos jours : notre père Abraham.

Sa famille était originaire de l'ancienne ville d'Ur en *Chaldée (Babylonie)*. Elle émigra et s'établit pour quelque temps en *Mésopotamie*, le pays des deux fleuves, situé entre *le Tigre* et *l'Euphrate*. Plus tard, Abraham et les siens se séparèrent des Araméens et continuèrent leur migration jusqu'en Canaan. Les livres saints rapportent qu'Abraham avait déjà, en ce temps, reconnu le vrai Dieu. Tandis que tous les peuples d'alors croyaient que le soleil, la lune, les phénomènes naturels étaient des divinités et qu'il fallait se prosterner devant leurs images, Abraham reconnut qu'il n'y a qu'un seul Dieu dans l'univers, un Dieu qui a créé le soleil, la lune et toute la nature. Ce Dieu, ainsi contait-on plus tard, lui apparut un jour et lui dit : " Quitte ton pays natal et va dans un pays que je t'indiquerai. Là, tu engendreras un grand peuple qui sera béni entre tous les peuples de la terre. "

Abraham parcourut tout le pays de Canaan et parvint jusqu'en Égypte. Mais là, Pharaon – roi d'Égypte – avait voulu lui ravir sa belle épouse *Sarah*, les nomades durent quitter ce pays. Ils s'installèrent au sud de Canaan, près de la ville d'Hébron, habitant sous des tentes et faisant paître leurs troupeaux dans les plaines.

Le patriarche Abraham avait eu un fils de chacune de ses deux femmes (en ce temps-là, un homme pouvait avoir plus d'une épouse) ; de la servante égyptienne Agar, il avait un fils nommé Ismaël, et de sa femme Sarah, Isaac. Les deux femmes vivant en mauvaise intelligence, Abraham dut se séparer d'Agar et de son fils Ismaël. Ils partirent dans le désert,

et là Ismaël devint " un sauvage : il attaquait les autres, et les autres l'attaquaient ". C'est lui qui engendra les Arabes, les nomades du désert. Isaac demeura l'unique héritier et successeur d'Abraham. Il épousa une de ses proches parentes d'Aram, *Rébecca*, et, après la mort de ses père et mère, continua de vivre dans le midi du pays de Canaan, s'occupant d'agriculture et d'élevage.

Isaac avait deux fils : Jacob et Ésaü. Jacob était un être doux qui demeurait paisiblement au foyer paternel. Au contraire, Ésaü, à l'instar de son oncle Ismaël, était rude et sauvage, aimant à courir les bois et les plaines à la poursuite de bêtes et d'oiseaux. Rébecca préférait le doux Jacob au tumultueux Ésaü. Le patriarche Isaac, vieux et aveugle, approchait de la mort, et Rébecca voulut que Jacob et non Ésaü devînt après lui le chef de la famille. Il fallait, pour cela, que le père donnât sa bénédiction à Jacob. Un jour, l'aveugle Isaac appela Ésaü et le pria de lui apporter, pour s'en régaler, une bête tuée à la chasse. En revanche, il le bénirait. Avec joie, Ésaü partit pour la chasse. Mais Rébecca eut vent de ce projet et persuada Jacob d'apporter à son père, avant le retour d'Ésaü, un quartier de chèvre rôti, qu'elle prépara avec soin, afin d'obtenir la bénédiction du patriarche. Lorsque Jacob s'approcha de son père, l'aveugle Isaac crut que c'était Ésaü, et bénit son fils, afin qu'il devînt le chef de la famille. Lorsqu'ensuite arriva Ésaü avec son présent, il était trop tard. Cependant, Isaac le bénit lui aussi, pour qu'il devînt fort et riche, bien que soumis à son frère Jacob. Pris de fureur Ésaü voulut tuer son frère qui lui avait ravi la bénédiction paternelle. Rébecca envoya son fils bien-aimé Jacob à Aram, auprès de son frère *Laban*, chez qui il devait demeurer jusqu'à ce que la colère d'Ésaü se fût apaisée.

Voici ce que la Bible rapporte au sujet de Jacob, le dernier des trois patriarches du peuple juif :

Jacob arriva à Aram et s'installa dans la maison de son oncle, Laban l'Araméen, qui possédait des champs et de grands troupeaux de moutons près de la ville de Haran. Aux abords de la ville, Jacob rencontra la plus jeune des filles de Laban, la belle *Rachel* et s'éprit d'elle. Un jour, il dit à Laban : Je suis prêt à te servir dans les champs durant sept ans, si tu me donnes Rachel pour épouse. Avec joie Jacob servit pour sa bien-aimée, faisant paître les troupeaux de son oncle le jour et les gardant la nuit, de sorte que les sept années passèrent pour lui comme quelques jours. Mais Laban trompa son neveu. Au lieu de Rachel, il lui donna pour épouse sa fille aînée *Léa*, en lui disant : " Chez nous, il n'est pas d'usage de marier la sœur cadette avant l'aînée. " Jacob dut servir encore sept ans, pour conquérir Rachel. Il eut ainsi deux épouses. Léa lui donna six fils et une fille (Ruben, Simon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dina), et Rachel deux fils seulement : Joseph et Benjamin. En outre, les servantes de Jacob lui donnèrent quatre enfants (Dan, Nephtali, Gad, Aser). Plus tard, ces douze fils fondèrent douze familles qui, s'accroissant, constituèrent des tribus ou groupes de familles, et formèrent ainsi le peuple d'Israël. Ce nom vient de ce que Jacob s'appelait aussi *Israël*, et ses enfants, ainsi que ses petits-enfants s'appelèrent " Fils d'Israël ". Plus tard on nomma le peuple juif Israël au lieu du nom ancien d'Hébreux.

Quand Jacob, accompagné de ses femmes et de ses enfants, retourna d'Aram en Canaan, il rencontra en route Ésaü. Les frères se réconcilièrent. Jacob s'installa dans le centre de Canaan, près des villes de Sichem et Beth-El, tandis qu'Ésaü et sa famille allèrent vers le sud, du côté du désert arabe où, par la suite, se forma le peuple d'*Édom*.

Mais il ne fut pas donné à Jacob de demeurer longtemps au pays de Canaan. Un malheur l'atteignit : son jeune fils, le beau *Joseph*, disparut subitement. Voici ce qui s'était passé.

Jacob préférait Joseph, l'enfant de sa femme Rachel, morte jeune, à ses autres enfants, et Joseph se glorifiait de cette préférence devant ses frères aînés. Ceux-ci l'enviaient et le détestaient. Un jour, lorsque Joseph arriva au champ où ses frères faisaient paître leurs troupeaux, ils le saisirent et le jetèrent dans une citerne. Des Bédouins nomades qui passaient par là, le retirèrent et l'emmenèrent au loin, en Égypte, où ils le vendirent comme esclave. À leur père Jacob, les frères coupables racontèrent que Joseph avait disparu et qu'ils ignoraient ce qu'il en était advenu.

En Égypte, Joseph servit d'abord comme esclave dans la riche maison du seigneur *Putiphar*, chef des gardes du corps royaux. Mais, un jour, il eut une querelle avec la femme de Putiphar, et on le punit en le jetant en prison. Là, Joseph étonnait tout le monde par sa sagesse et son art d'interpréter les songes c'est-à-dire de trouver la signification des rêves qu'on fait pendant le sommeil et de prédire, grâce à eux l'avenir. Le souverain d'Égypte en fut informé. Or, il advint justement que le Pharaon avait vu en songe sept vaches grasses qui broutaient l'herbe, à côté de sept vaches maigres, qui, ensuite mangèrent les grasses. Aucun des devins égyptiens ne put dire ce que signifiait ce rêve. On fit venir Joseph de sa prison, et il déclara : " Les sept vaches grasses signifient sept années d'abondance qui apporteront une riche récolte, et les sept vaches maigres signifient sept années de famine qui suivront, et durant lesquelles rien ne croîtra dans les champs. Voilà ce que Dieu a annoncé au Pharaon en rêve, afin qu'il ordonne de réserver, pendant les années d'abondance, du pain destiné aux années à venir, pour sauver le peuple de la famine ". Ce sage conseil plut au Pharaon. Aussitôt, il fit mettre Joseph en liberté et le nomma gouverneur d'Égypte pour lui permettre de réaliser son plan qui consistait à approvisionner le peuple en blé. Joseph s'acquitta brillamment de cette tâche. Il amassa dans les greniers royaux tant de blé que, pendant la disette, on vint en acheter en Égypte des pays environnants.

En ce temps-là, la famine sévissait au pays de Canaan, et Jacob envoya ses enfants en Égypte pour s'y approvisionner. Ils arrivèrent donc auprès du gouverneur sans savoir que c'était leur frère disparu. Mais lui, les reconnut. Il commença par les intimider, puis il leur dit : " Je suis votre frère Joseph que vous avez autrefois chassé ; mais n'ayez crainte, car Dieu lui-même m'a envoyé ici pour devenir votre nourricier. Retournez à la maison et amenez ici notre vieux père, afin que nous vivions tous ensemble. " Jacob fut heureux en apprenant que Joseph vivait. Avec toute sa famille, il immigra en Égypte et s'installa au pays de Gessen, où les siens s'occupèrent d'élevage comme en Canaan.

Les enfants d'Israël en Égypte. Esclavage et libération

Les enfants et petits-enfants de Jacob, surnommés les *enfants d'Israël*, vécurent de nombreuses années en Égypte. Depuis longtemps, Jacob était mort, Joseph également, mais les familles des douze frères s'étaient multipliées, formant des *tribus*, au point que le pays de Gessen était rempli d'enfants d'Israël. Alors les Égyptiens prirent peur : le nouveau souverain d'Égypte craignait que ces nomades étrangers ne vinssent à conquérir et à dominer tout son pays. Il décida donc de les réduire en esclavage. Pour bâtir de nouvelles villes, il fit travailler des esclaves étrangers et, avec eux, les habitants juifs du pays de Gessen. Deux villes furent ainsi bâties : Pithom et Ramsès, cette dernière ainsi nommée en souvenir du grand Pharaon Ramsès II. Des surveillants poussaient les esclaves au travail; il fallait pétrir l'argile, mouler des briques et construire de prodigieux édifices. Mais plus on persécutait les enfants d'Israël, et plus ils se multipliaient.

Le cruel Pharaon imagina alors de faire noyer tous leurs nouveau-nés mâles dans le Nil. Seules les filles étaient laissées en vie. Grande fut la douleur des mères juives à qui on arrachait leurs enfants. Souvent de jeunes mères s'efforçaient de cacher leurs garçons nouveau-nés. L'une d'elles, pour sauver le sien, le plaça dans une corbeille qu'elle dissimula parmi les roseaux touffus au bord du fleuve. Ce même jour, la fille du Pharaon, suivie de ses esclaves, vint se baigner dans le Nil, et elle aperçut la corbeille. Elle l'ouvrit et y trouva un petit garçon qui pleurait. La fille du Pharaon devina que c'était un enfant juif, mais elle voulut le sauver de la mort. Elle fit donc appeler une femme juive et lui confia l'enfant pour l'élever. Il se trouva que ce fut la mère de l'enfant. On lui donna le nom de Moïse, et il grandit sous la protection de la famille royale.

Quand Moïse atteignit l'âge de raison, il commença à observer de plus près la vie de ses frères, et vit combien ils souffraient de leur dur labeur et de leur esclavage. Un jour, dans les champs, il aperçut un Égyptien maltraitant un Juif. Indigné, le jeune Moïse porta à l'agresseur un coup si violent qu'il en mourut sur place. Le Pharaon ayant été informé du fait voulut punir Moïse. Mais celui-ci s'enfuit dans le désert où il fut accueilli par une famille de bergers. La Torah rapporte qu'un jour il partit avec ses troupeaux très loin, jusqu'au Mont Sinaï. Il y aperçut un buisson qui brûlait sans se consumer. Une voix en sortit : " Moïse, Moïse, ne t'approche pas ! Enlève tes chaussures, car tu foules un sol sacré. Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. J'ai vu comment on persécute mon peuple en Égypte, j'ai entendu ses cris et je suis venu le délivrer de son esclavage et le conduire dans un pays où coulent le lait et le miel. Je t'enverrai auprès du Pharaon, et tu lui proposeras de laisser sortir mon peuple d'Égypte. Alors vous me servirez sur cette montagne. " Tout tremblant Moïse demanda : " Comment devrai-je te nommer, quand je retournerai auprès de mes frères ? " De nouveau, la voix retentit : " On m'appelle *celui qui a été et qui sera éternellement*. Dis à tes frères que l'Éternel, le Dieu des Hébreux, t'a envoyé et t'a ordonné de les conduire dans le désert. Si le Pharaon s'y oppose, je lui enverrai de grands maux. "

Moïse rentra en Égypte, auprès de ses frères asservis, et leur raconta sa vision. Les enfants d'Israël se réjouirent beaucoup. Mais, lorsque Moïse arriva devant le Pharaon et lui demanda de laisser sortir les enfants d'Israël de son pays, car ils voulaient servir leur Dieu dans le désert, le roi s'écria : " Je ne connais pas votre Dieu et ne laisserai pas sortir votre peuple. Va-t-en et ne trouble pas mes esclaves dans leur travail ! " Puis il ordonna d'accabler les maçons juifs de travaux plus durs encore. Alors l'Égypte connut des fléaux terribles : l'eau du Nil devint rouge comme du sang, on ne pouvait plus boire ; des grenouilles infectèrent le pays, la vermine dévora le corps des hommes, des sauterelles dévastèrent les récoltes ; l'obscurité fut telle que durant trois jours, les hommes ne se virent pas ; enfin, dans les familles égyptiennes, tous les fils aînés moururent. - Après chacune de ces plaies, le Pharaon promettait de libérer les enfants d'Israël, si Moïse obtenait de Dieu que le mal cessât. Mais dès que la situation s'améliorait, il oubliait sa promesse. Cependant, lorsque les aînés de toutes les familles furent morts, le Pharaon terrifié dit à Moïse : " Rassemble tous les Juifs et emmène-les hors d'Égypte, le plus tôt possible. "

Aussitôt les enfants d'Israël se préparèrent au départ. Pour aller plus vite, ils firent cuire au lieu de pain, des *mazoth* (galettes sans levain). Sous la conduite de Moïse, ils sortirent du pays *et se dirigèrent* vers la Mer Rouge. Mais tandis qu'ils atteignaient le bord de la mer, le Pharaon qui avait une fois encore changé d'avis, les rattrapa avec ses cavaliers et voulut les arrêter. Moïse ordonna alors au peuple de continuer sa marche à travers la mer qui, à ce moment, n'était pas profonde. Un vent violent fendit les flots devant les enfants d'Israël, mais lorsque les cavaliers égyptiens, à leur tour, s'engagèrent dans l'eau, ils roulèrent dans les

profondeurs et se noyèrent, avec leurs chevaux. Sauvés, les enfants d'Israël ressentirent avec joie qu'ils n'étaient plus des esclaves, mais des hommes libres.

Moïse et la traversée du désert

Longtemps les enfants d'Israël, affranchis de la servitude, errèrent dans le désert, où ils manquèrent souvent d'eau et de pain. En premier lieu, Moïse les conduisit à ce même Mont Sinaï où lui avait été annoncée autrefois la libération de son peuple s'il demeurerait fidèle au Dieu unique. Il voulait que le peuple lui-même prît connaissance, près de la montagne sacrée, du message qui lui expliquerait comment avoir foi en Dieu et comment vivre parmi les nations. Un jour le Mont Sinaï se couvrit entièrement de nuages épais ; il y eut des coups de tonnerre et des éclairs, le sommet de la montagne sembla s'embraser, et une voix se fit entendre, qui dit :

1. Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte,
2. Tu n'auras point d'autre Dieu que moi. Tu ne te feras point d'idole ni d'image quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre, et tu ne te prosterner point devant elles.
3. Tu n'invoqueras point le nom de l'Éternel ton Dieu à l'appui du mensonge.
4. Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier. Durant six jours, tu travailleras et t'occuperas de toutes tes affaires. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes.
5. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent.
6. Tu ne tueras point.
7. Tu ne commettras point d'adultère.
8. Tu ne déroberas point.
9. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.
10. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain.

Tels étaient les " *Dix Commandements* ", premières lois de la foi et de la morale pures, sans lesquelles la vie ne serait pas possible dans la société humaine. Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas mentir, ne rien prendre de ce qui appartient à autrui, respecter son père et sa mère, se reposer de son travail un jour par semaine, ne pas se prosterner devant des idoles de pierre et de bois, mais croire en un seul Dieu, qui dirige le peuple juif, –tout cela, les enfants d'Israël l'apprirent par leur chef Moïse (surnommé " Moïse, Notre Maître ") dès qu'ils s'affranchirent de l'esclavage, pour entrer dans une vie libre. Moïse grava les dix commandements sur des tables de pierre, afin que chacun s'en souvînt et les appliquât.

Mais tous ne purent s'élever jusqu'aux idées du grand maître. Beaucoup refusèrent de croire en un Dieu invisible. En Égypte, ils avaient vu des hommes se prosterner devant des idoles revêtant des formes animales–bœuf ou veau–et ils fabriquèrent eux aussi une image d'or ayant l'aspect d'un veau (le *veau d'or*) et dansèrent autour de lui en clamant : " Voilà notre Dieu qui nous a tirés d'Égypte ! " Quand Moïse vit cette scène, sa colère et son chagrin furent tels qu'il

brisa les tables où se trouvait gravé le commandement de ne pas se prosterner devant une image. Ensuite, cependant, il se calma : il comprit qu'un peuple ne pouvait s'adapter aussi vite à un ordre nouveau. Il grava de nouvelles tables, qu'il plaça dans une belle arche abritée sous une tente (le *tabernacle*). C'était le petit temple des Enfants d'Israël, qu'on transportait au cours des déplacements dans le désert.

Pendant quarante ans, les Enfants d'Israël errèrent dans le grand désert. Moïse avait promis de les mener dans le pays de Canaan (ou Palestine), pays qu'avaient habité autrefois les patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Mais, sur les frontières, au sud de Canaan, s'étaient établis les peuples d'Ammon, de Moab et d'Édom, qui refusaient de laisser passer les enfants d'Israël. Ceux-ci durent donc lentement s'approcher de la frontière orientale où de vastes plaines s'étendaient jusqu'au fleuve du Jourdain (la Transjordanie). Là, les enfants d'Israël se *divisèrent en douze* groupes ou *tribus*. Chaque tribu était une grande famille qui portait le nom d'un des douze fils de Jacob : la tribu de Ruben, celle de Juda, celle de Lévi, et ainsi de suite. La tribu de Joseph se composait de deux parties, portant les noms des fils de Joseph : Éphraïm et Manassé.

Toutes les tribus étaient armées, chacune groupée sous sa propre bannière : elles étaient forcées de se défendre contre les barbares du désert et de se préparer à la guerre contre les peuplades qui s'opposaient à l'entrée des enfants d'Israël dans le pays de Canaan. La première guerre éclata à l'Est du Jourdain : les Israélites chassèrent le peuple belliqueux des Amoréens et s'emparèrent d'un territoire situé près d'Ammon et de Moab. Plusieurs tribus se fixèrent là, car le pays était favorable à l'élevage du menu bétail. Les autres durent attendre le moment de pouvoir traverser le Jourdain et de pénétrer à l'intérieur du pays de Canaan, où avaient vécu jadis les patriarches.

Il ne fut pourtant pas donné à Moïse, le grand conducteur du peuple, d'installer tous les Juifs sur la Terre promise. Il était déjà vieux et sentait la mort approcher. Ayant réuni les anciens de son peuple, il leur enseigna à vivre dans le nouveau pays selon les lois de liberté et de justice. Comme chef, il désigna son jeune ami Josué, *fils de Nun*. Puis, Moïse monta au sommet du mont Nebo, et contempla, de cette hauteur, tout le pays de Canaan s'étendant des deux côtés du Jourdain. Dans une profonde tristesse, il se tint là, jusqu'à ce que ses forces se fussent épuisées et qu'il mourut. Le peuple d'Israël pleura, trente jours durant, la mort du grand maître et libérateur qui l'avait distingué d'entre les peuples et lui avait indiqué une nouvelle voie.

Comment le pays de Canaan devint la terre d'Israël : Les juges

En ce temps-là, le pays de Canaan (ou Palestine) sis entre la Méditerranée et le Jourdain, était habité par de petites peuplades, dont chacune avait son prince ou roi. Quand les Enfants d'Israël arrivèrent devant le Jourdain sous la conduite de Josué, les Cananéens n'étaient pas préparés à la guerre. Non loin du Jourdain, se dressait la ville fortifiée de *Jéricho*. Les Enfants d'Israël l'assiégèrent; durant sept jours, ils multiplièrent leurs assauts contre la forteresse. Enfin, les murs croulèrent et les assaillants pénétrèrent dans la ville. Le bruit se répandit dans tout le pays de Canaan qu'une grande armée avançait, qui voulait conquérir le pays et en chasser les anciens habitants. Les peuples les plus faibles prirent peur et quelques-uns d'entre eux laissèrent entrer sans coup férir les Enfants d'Israël dans leurs villes et villages. Ceux qui résistèrent, furent battus : les Enfants d'Israël les mirent en déroute, en chassèrent une partie et soumirent ceux qui restèrent dans le pays.

Après une longue période de guerres, les tribus juives s'installèrent dans le pays de Canaan, qui devint ainsi le Pays d'Israël. Elles partagèrent entre elles le territoire : chaque tribu obtint sa part, sauf celles qui étaient restées de l'autre côté du Jourdain (*Ruben* et *Gad*). Au centre du pays, se fixèrent les deux grandes tribus d'*Éphraïm* et de *Manassé* ; au sud, *Juda* et *Benjamin* ; au nord, *Nephtali*, *Aser*, *Issachar* et *Zabulon* ; une seule tribu –celle de *Lévi*– ne reçut pas de territoire en partage et se trouva disséminée parmi les autres. Après la mort de Josué, aucun chef ne se révéla apte à diriger le peuple tout entier, mais chaque tribu eut son propre chef ou Juge. Cet éparpillement du peuple juif profita à ses voisins qui attaquèrent tantôt une tribu, tantôt une autre, afin de reprendre un bout de territoire. Dans les moments de détresse, plusieurs tribus s'alliaient, et formaient une seule armée qui, sous le commandement d'un Juge héroïque, d'un guerrier puissant, combattait les étrangers et se libérait de leur domination.

Un tel événement se produisit, entre autres, au Nord de la Palestine, où la tribu de *Nephtali* et d'autres encore vivaient parmi des peuplades étrangères. Un jour, un guerrier du nom de *Sisara*, réunit une grande armée et se mit à pourchasser et à opprimer la tribu de *Nephtali* et les tribus juives voisines. Les Juifs affluèrent dans les villes de la puissante tribu centrale d'*Éphraïm*. A cette époque, vivait sur le mont *Éphraïm* une femme d'une haute sagesse, appelée *Déborah*. C'était une " prophétesse ", pénétrée d'enthousiasme, qui parlait au nom de Dieu. Elle appela les Enfants d'*Éphraïm* au secours de leurs frères du Nord, et plaça le chef *Barak* (nom qui signifie : éclair), de la tribu de *Nephtali*, à la tête de l'armée juive qui allait guerroyer contre *Sisara*. *Déborah* en personne accompagna l'armée, et les héros d'Israël vainquirent les troupes de *Sisara*, qui s'enfuit et se réfugia sous la tente d'une femme. Celle-ci, pendant son sommeil, le tua d'un coup de bâton. *Déborah* célébra cette libération par un beau chant qui commence ainsi : " Je chante le grand Dieu d'Israël. Il n'y avait point de chef jusqu'à ce que moi, *Déborah*, je me sois levée et sois venue comme une mère en Israël ! "

Cependant, peu après, une nouvelle guerre éclata contre les nomades qui venaient du désert, montés sur leurs chameaux, et s'abattaient comme des sauterelles sur les champs juifs, emportant la récolte et les bestiaux. Durant cette guerre, le chef des Juifs fut *Gédéon*, de la tribu de *Manassé*. A son appel, se réunirent des milliers de guerriers, mais il leur annonça : " Que celui qui a peur d'aller à la guerre, s'en retourne chez lui ! Les faibles s'en retournèrent, et autour du chef demeurèrent trois cents héros, avec lesquels il remporta une grande victoire. Les brigands nomades furent chassés du pays. Alors, les anciens du peuple vinrent auprès de *Gédéon*, et le prièrent de devenir roi en Israël, mais il répondit : " Ni moi, ni mes enfants ne domineront sur vous ; c'est Dieu qui est votre roi. "

Au cours d'une de ces guerres contre des peuplades hostiles, un incident tragique survint. Le chef des tribus de bergers juifs habitant la Transjordanie, *Jephté* de *Galaad*, guerroyait contre *Ammon*, qui voulait reprendre le pays aux Juifs. Dans le feu de la bataille, *Jephté* laissa échapper ces mots : " Si Dieu nous vient en aide et si nous triomphons de l'ennemi, j'offrirai en holocauste au Seigneur, à mon retour, le premier de ma maison qui sortira à ma rencontre. " Or, la première personne qui vint au-devant de *Jephté*, fut sa jeune et jolie fille. Lorsque le père lui fit connaître son vœu, la jeune fille répondit : " Ce que tu as promis, tu dois l'accomplir. Laisse-moi seulement aller pour deux mois dans les montagnes ; là, en compagnie de mes amies, je vais pleurer ma jeunesse. " C'est ainsi que fut fauchée une jeune vie en plein épanouissement, à cause d'une croyance barbare qui subsistait encore chez les peuples du voisinage et aussi chez une partie du peuple juif, et selon laquelle Dieu se complaisait aux sacrifices humains. Plus tard, ces cruelles coutumes disparurent entièrement chez les Juifs.

Bientôt, un nouvel ennemi se déclara dans les régions du sud, près de la mer. Là, dans les villes de Gaza, d'Askalon, etc., s'étaient installés les *Philistins*, et ils opprimaient les tribus de Dan et de Juda. Un robuste héros de la tribu de Dan, *Samson le Puissant*, combattit les Philistins, et bien qu'il fut tout seul, il leur causa beaucoup de maux. Un jour, il captura trois cents renards, attacha à leurs queues des torches enflammées et les lâcha dans les champs des Philistins, dont toute la récolte fut ainsi détruite. Lorsque les Philistins aperçurent Samson à Gaza, ils fermèrent les portes de la ville, pour qu'il ne pût s'échapper. Mais, dans la nuit, Samson enleva sans bruit les portes et les serrures, les transporta sur une montagne et s'en alla tranquillement. Les Philistins furent frappés de sa force et ils persuadèrent à sa femme, une Philistine nommée Dalila, de leur venir en aide pour s'emparer du géant. La perfide Dalila interrogea son époux : " En quoi réside ton immense vigueur ? " Samson répondit : " Depuis mon enfance, je n'ai pas taillé mes cheveux, et si on me les coupait, je perdrais ma force. " Alors, pendant son sommeil, Dalila coupa ses longs cheveux et prévint ses amis philistins. Ceux-ci saisirent Samson, lui crevèrent les yeux et le mirent aux fers. Un jour, ils emmenèrent le héros aveugle dans leur temple, afin que le peuple se réjouit aux dépens de l'ennemi prisonnier. Samson, exaspéré, s'écria : " Mon Dieu, donnez-moi la force au moins une fois encore, et que je meure avec les Philistins ! " De ses mains puissantes, il s'agrippa aux colonnes du temple et les secoua. Tout l'édifice s'écroula et ensevelit sous ses décombres des milliers de Philistins et, en même temps, le héros juif.

Saul, premier Roi d'Israël

Les Philistins étendant toujours plus leur domination, entreprirent des attaques contre les territoires d'Éphraïm, dans le centre du pays de Canaan. Là, dans la ville de Silo, s'élevait le Tabernacle de l'Éternel, contenant l'arche sacrée que les Enfants d'Israël avaient avec eux pendant la traversée du désert. Le prêtre (*Cohen*) de Silo s'appelait Élie. Il était également Juge des tribus dans le centre de Canaan. Il s'efforçait de redonner du courage au peuple pour lutter contre les oppresseurs étrangers, mais parfois, il échouait. Un jour, les Philistins s'introduisirent dans la ville sainte de Silo et détruisirent le Tabernacle et emportèrent l'arche sacrée. de crainte et de chagrin le vieil Élie mourut. Cela s'était passé sous les yeux d'un adolescent de la tribu de Lévi, Samuel, qui avait été élevé par Élie et devait prendre sa succession à la mort du vieillard. Samuel était un homme inspiré, un *prophète* ; il voulait faire revivre l'enseignement de notre maître Moïse et il prêchait au peuple de vivre selon les lois par lui énoncées. On le considérait comme un saint, un " voyant ", capable de prévoir l'avenir. Quand, après la mort d'Élie, Samuel devint juge, il dut mener le peuple au combat contre les Philistins. Mais il n'était pas un guerrier. Beaucoup pensaient qu'il fallait un roi puissant et un homme de guerre pour réunir les tribus, créer une grande armée et libérer le

pays des ennemis. Les anciens du peuple vinrent auprès de Samuel, et lui demandèrent de désigner un roi qui les menât au combat.

En ce temps, vint chez Samuel un grand et beau jeune homme qui lui dit : " Je suis Saul, agriculteur de la ville de Guilboa dans la tribu de Benjamin, et je cherche les ânesses de mon père qui se sont égarées. Veux-tu me dire comment faire pour les retrouver ? " Samuel observa le vigoureux et énergique jeune homme et lui dit : " Ne te soucie pas des ânesses ! Car c'est à toi qu'il est échu d'être roi en Israël ".

Enthousiasmé par ces paroles, Saul se mit à la tête de l'armée juive et remporta une brillante victoire sur les Amorites qui avaient assiégé la ville juive de Jabès en Galaad. Dans le peuple, on commença à parler de Saul, le libérateur du joug étranger. Lorsque Samuel réunit une assemblée

du peuple dans la ville de Mitspa et proposa de choisir Saul pour roi, des cris d'allégresse retentirent ; Guilboa, la ville de Saul, devint la capitale du royaume juif.

Ainsi fut fondé le premier royaume juif en terre d'Israël. Cela se passait il y a près de 3 000 ans (en l'an 1030 avant l'ère vulgaire).

Tout le règne de Saul se passa en guerres contre les Philistins et les peuplades du désert (surtout contre les Amalécites) qui fréquemment envahissaient le pays. Enfin le roi se sentit fatigué des soucis guerriers : il succombait à une profonde mélancolie. On lui conseilla de faire venir un homme sachant jouer d'un instrument à cordes, afin que, par son art, il chassât cette tristesse. On lui amena donc un adolescent de la tribu de Juda, aussi beau qu'intelligent, du nom de David. C'était un berger de Beth-Lechem, musicien réputé. David égaya, des sons de sa harpe, le roi mélancolique et se fit aimer dans sa maison. Bientôt, on apprit qu'il était aussi un héros. Un jour, au cours d'une guerre, Goliath, le chef des Philistins, un grand et puissant combattant, s'écria : " Que l'un d'entre vous s'avance dans le champ et se mesure avec moi ; s'il m'abat, nous serons vos esclaves ; si, au contraire, c'est moi qui triomphe, vous serez nos esclaves. " Alors, Saul déclara : " Celui qui vaincra le héros philistin, obtiendra la main de ma fille ". David s'avança et dit : " J'y vais, Dieu m'aidera ".

Il se plaça en face de Goliath, tenant en mains une fronde et quelques cailloux. Goliath, offensé, s'exclama : " Suis-je un chien pour que tu m'attaques avec une fronde ? " Mais David lança un caillou qui atteignit le géant au milieu du front. L'adversaire tomba et ne put se relever. David s'approcha de lui et se saisissant de son épée, lui trancha la tête. Les ennemis s'enfuirent et David ramena ses combattants dans leurs foyers. A leur rencontre, s'avançaient les femmes juives, chantant et dansant. Elles acclamaient le triomphateur : " Saul a vaincu des milliers d'ennemis, mais David des dizaines de milliers ! "

Saul se réjouit de la victoire de David, mais, en même temps, il conçut une vive jalousie pour le jeune héros qu'on plaçait au-dessus du roi. David épousa sa fille, Mical, et se lia d'amitié avec son fils Jonathan. Mais, avec Saul, il ne put désormais vivre en paix, car le roi irrité le soupçonnait de vouloir lui ravir son pouvoir, pour devenir souverain à sa place. Un jour, sous l'empire de la colère, Saul lança son épée contre David et faillit le tuer. David dut s'enfuir. Longtemps, il erra, accompagné d'une troupe de gens armés, dans le désert et dans les villes des Philistins. Saul le pourchassait, mais ne parvenait pas à le capturer.

A cette époque, une nouvelle guerre éclata entre Juifs et Philistins. Saul, accompagné de son fils Jonathan engagea le combat, mais les Philistins infligèrent une défaite à l'armée juive, et le roi ainsi que son fils y trouvèrent la mort. Lorsqu'on annonça cette nouvelle à David, il pleura et entonna un chant funèbre :

" Comme ils sont tombés, les héros ! Bien-aimés, Saul et Jonathan, ils ne se sont séparés ni dans la vie ni dans la mort ! Oh ! Comme ils sont tombés, les héros ! "

Le Roi David à Jérusalem

Ceux qui, autrefois, avaient été témoins des exploits de David à la guerre, comprenaient que c'était lui qui devait maintenant devenir le souverain du peuple d'Israël. Mais seuls les hommes de sa tribu le reconnurent pour roi, et c'est au milieu d'eux, dans la ville d'Hébron, qu'il fixa sa résidence.

Quant aux autres tribus, elles pensaient que, d'après la loi, le pouvoir devait revenir à Ischbaal, fils de Saul. Une guerre civile s'ensuivit. Pendant plusieurs années, elle mit aux prises les partisans de David et ceux d'Ischbaal, jusqu'au moment où ce dernier fut assassiné. Alors tout le peuple se tourna vers David. Les plus anciens représentants des tribus se rendirent à Hébron et le couronnèrent roi.

Le jeune roi choisit une nouvelle capitale dans les montagnes de Juda : Jérusalem. Jusqu'alors, cette ville avait été habitée par une peuplade étrangère, les Jébuséens, qui l'avaient fortifiée, afin de ne pas laisser pénétrer dans son enceinte leurs voisins de la tribu de Juda. David s'empara de la forteresse de Jérusalem située sur le mont Sion, et la ville prit alors le nom de *Cité de David*.

La nouvelle capitale du royaume juif devait devenir, pour des millénaires, la ville la plus illustre du monde, " la ville sainte ". David y transporta l'arche qui, depuis le temps du prêtre Élie et de Samuel le prophète, se trouvait reléguée dans une bourgade perdue. Maintenant, elle fut placée sous un tabernacle à Jérusalem, en attendant que fut construit le grand temple de l'Éternel.

David créa une puissante armée et soutint des guerres importantes contre tous les ennemis de la Palestine. Il chassa définitivement les Philistins des villes juives et les repoussa vers la frontière méridionale. Il vainquit également les Moabites, les Ammonites et le peuple d'Édom, sur la frontière orientale ; son armée pénétra même à Damas, la capitale d'Aram (Syrie). Les peuples limitrophes durent reconnaître qu'un grand royaume juif était en formation, et désormais ils n'osaient plus l'attaquer. Ainsi le calme était rétabli à l'extérieur. Mais à l'intérieur du pays, des querelles éclatèrent au sein même de la famille royale.

Comme il était admis en ce temps-là, David avait plusieurs épouses, outre sa première femme Mical, la fille de Saul. Elles lui avaient donné de nombreux enfants. Alors qu'il était déjà roi à Jérusalem, il s'éprit d'une femme très belle : Bethsabée, l'épouse d'Urie —un de ses officiers— et il la ravit à son mari. Peu après, le prophète *Nathan* lui conta l'histoire suivante : " Dans une ville vivaient deux hommes. L'un était riche ; il possédait beaucoup de brebis et de bœufs ; l'autre était pauvre et n'avait pour tout bien qu'une petite brebis. Un jour, le riche ayant reçu une visite, il déroba à son pauvre voisin son unique brebis et la servit à son hôte ".

Quand Nathan eut conté cette histoire, David s'écria avec colère : " Cet homme mérite la mort ! Et il faut qu'il paye au pauvre quatre fois la valeur de la brebis ! " Alors, le prophète éleva la voix : " Tu es toi-même cet homme ! Dieu t'a donné un royaume, des richesses et beaucoup d'épouses, et tu as pris à Urie son unique femme ! " Le roi en ressentit un grand remords et avoua : " Oui, j'ai péché ! " Le prophète Nathan lui répondit : " Tu seras châtié. Ta maison ignorera la paix, et le malheur te viendra de ta propre famille ".

Depuis ce moment, les dissensions et les querelles ne cessèrent plus dans la maison du roi David. Les enfants de ses diverses femmes se faisaient constamment la guerre. D'abord, se querellèrent ses deux fils aînés, *Amnon* et *Absalon*. Amnon avant, un jour, outragé la sœur d'Absalon (née de la même mère que lui) la belle Tamar, Absalon en conçut un vif ressentiment. Il invita Amnon à un festin et le fit tuer par ses serviteurs. Puis, par crainte de son père, il s'enfuit. Absalon erra dans le pays. Autour de lui se groupèrent les mécontents qui se plaignaient du roi, parce qu'il refusait d'entendre leurs revendications et leurs doléances, tandis qu'Absalon leur promettait : " Quand Je serai roi, vous serez tous contents ". C'est ainsi qu'une fraction du peuple prit parti pour le prince révolté contre son père à qui il voulait ravir la couronne. A Hébron, on s'apprêtait à proclamer Absalon roi, et à marcher avec lui sur Jérusalem.

David était accablé par ce malheur terrible : voir son propre fils se dresser contre lui. Accompagné de sa famille et d'une partie de l'armée, il quitta Jérusalem. Les habitants, voyant le vieux roi s'éloigner de sa capitale, versaient des larmes. Les prêtres du temple voulurent se joindre au roi et porter devant lui l'arche sacrée, mais David les pria de rester à Jérusalem. " Si Dieu veut me ramener ici, dit-il, je reverrai le Lieu Saint ; sinon, qu'Il fasse de moi ce qu'Il voudra ".

Le peuple était divisé en deux partis : les uns pour David, les autres pour Absalon. La guerre fratricide sévissait. Le commandant en chef de l'armée de David, le puissant *Joab*, poursuivit l'armée d'Absalon et la rejoignit dans la forêt d'Éphraïm. Absalon, enfourchant un âne, s'enfuit, mais ses longs cheveux s'accrochèrent aux branches et il y demeura suspendu. Joab survint et le tua de trois flèches. Bientôt après, la révolte fut réprimée. Le roi eût pu se réjouir de sa victoire, mais quand il apprit comment avait péri Absalon, il en fut profondément affligé. " Mon fils, mon fils Absalon ! s'écria-t-il. J'eusse préféré mourir avant toi ! "

Cependant, le pays ne se calmait pas. Certaines tribus se révoltèrent contre la domination de David, car il avait placé la tribu de Juda dont il était natif, au-dessus de toutes les autres. L'armée royale, sous la conduite de Joab, se portait d'une ville à l'autre, capturant ou chassant les rebelles. Il ne fut même pas donné au grand roi juif de mourir en paix. Sa famille, sous ses yeux, se disputait sa succession. La reine Bethsabée revendiquait la couronne pour son fils Salomon mais un des fils aînés, Adonyia, fonda un parti qui le proclama roi. David, sur son lit de mort, donna l'ordre de couronner immédiatement son fils bien-aimé, Salomon. Bientôt –David n'étant plus– le peuple, après une courte lutte de partis, accepta la domination de Salomon.

Le Roi Salomon et la construction du Temple

Salomon héritait de son père un grand royaume à l'abri des attaques extérieures. Le peuple n'était plus obligé de guerroyer contre ses voisins, et pouvait s'adonner aux travaux pacifiques. Sous le règne de Salomon, les Juifs vécurent tranquilles, " chacun dans son verger et sous son figuier ". Ils se livraient à l'agriculture, à l'artisanat et au commerce. Salomon conclut une alliance avec ses voisins les *Phéniciens*, le peuple le plus commerçant de l'antiquité, qui possédait deux ports sur la Méditerranée : *Tyr et Sidon*. Ils enseignèrent aux Juifs le négoce. Des marchands juifs et phéniciens prirent ensemble la mer et voguèrent vers de lointains pays, pour vendre leurs marchandises et en acheter d'autres. Salomon s'était également apparenté à la maison régnante d'Égypte, en épousant la fille du pharaon.

Salomon acquit la réputation de l'homme le plus sage de son époque. Des pays les plus éloignés, on venait entendre ses paroles de sagesse, ses proverbes et ses belles pensées. Juge, il montra un discernement admirable. Un jour, deux femmes se présentèrent devant son trône et l'une dit : " Toutes deux, nous habitons la même maison, et chacune de nous a donné le jour à un enfant. Mais l'enfant de ma voisine est mort la nuit ; pendant le sommeil, elle a pesé sur lui et l'a étouffé ; puis profitant de mon propre sommeil, elle s'est approchée sans bruit de mon lit, a enlevé mon enfant et l'a remplacé par le cadavre du sien. Et maintenant, elle prétend que le bébé vivant est son fils. " Mais la seconde femme vociférait : " Ce n'est pas vrai ! L'enfant vivant est mon fils ! C'est le tien qui est mort ! "

Salomon s'adressa à son serviteur : " Apporte-moi une épée et nous allons couper l'enfant vivant en deux : il en sera remis une moitié à chacune des plaignantes. " Alors l'une des femmes s'écria : " Non, Seigneur, ne fais pas périr l'enfant, donne-le plutôt à ma voisine, pourvu qu'il reste en vie ! " L'autre, au contraire, s'écriait : " Partagez-le pour qu'il ne soit ni à l'une ni à l'autre ! " Alors, Salomon déclara : " Je sais maintenant qui est la vraie mère de l'enfant. C'est celle qui a eu pitié de lui. Donnez-le lui. " Et le peuple admira la sagesse du roi.

Comme tous les grands monarques de cette époque, Salomon aimait les beaux édifices. Sous son règne, Jérusalem devint une magnifique cité ornée de palais royaux et de grandes maisons. Tout d'abord le roi entreprit d'édifier une " Maison de Dieu ", un Temple splendide. Des milliers d'esclaves et d'ouvriers, Phéniciens et Juifs, taillèrent la pierre dans les montagnes, et coupèrent des cèdres dans les forêts du Liban. Tous ces matériaux étaient transportés à Jérusalem. Le roi phénicien, Hiram de Tyr, lié d'amitié à Salomon, lui envoya ses meilleurs constructeurs qui, aides de la main-d'œuvre juive, élevèrent le Temple. Les murs en étaient en pierre, revêtus à l'intérieur de précieux bois de cèdre et ornés de sculptures, de peintures et d'or. Dans le Temple se dressait un grand autel de cuivre destiné aux sacrifices de brebis et de bœufs. Dans une salle à la lumière tamisée, se trouvait l'arche sacrée. De tous les coins du pays, des foules affluaient au Temple, surtout pour les grandes fêtes de Pessach et de Souccoth. Sa beauté était si grande que des étrangers venaient de loin à Jérusalem pour l'admirer et pour contempler la splendeur des palais édifiés pour le roi, ses femmes et ses officiers.

Mais la magnificence de la capitale et de la maison royale pesait bien lourd sur le peuple. Riches et pauvres payaient des impôts écrasants. Des milliers d'hommes étaient accablés de rudes corvées. Les agriculteurs et les artisans s'appauvrirent et le nombre des mécontents ne cessait de croître. Profitant de cet état d'esprit, un des grands fonctionnaires du royaume, *Jéroboam*, de la tribu d'Éphraïm, s'éleva publiquement contre Salomon. Il était secondé par le prophète Achiya de Silo qui n'aimait pas le roi, à cause de sa vie dissipée. Un jour, Achiya rencontra Jéroboam dans les champs ; il lui ôta des épaules son manteau, le découpa en douze morceaux, et lui en remit dix en déclarant : " Dix tribus se détacheront du royaume de Salomon et te choisiront pour roi . " Jéroboam fomentait une révolte dans la tribu d'Éphraïm, lorsque Salomon qui en avait eu connaissance donna l'ordre de le tuer. Alors Jéroboam s'enfuit en Égypte.

A la mort de Salomon, alors que son fils Roboam s'apprêtait à lui succéder, la révolte éclata. Jéroboam revint d'Égypte, et la tribu d'Éphraïm se groupa autour de lui. Dans la vieille cité de Sichem, se réunirent les anciens du peuple, afin de se concerter au sujet du nouveau roi. Quand Roboam arriva à Sichem, ils lui dirent : " Ton père a fait peser sur nous un joug très lourd, allége-le, et nous te servirons ". Mais Roboam leur répondit brutalement : " Je rendrai ce joug plus lourd encore ". Alors les Fils d'Éphraïm s'écrièrent : " Qu'avons-nous à faire avec la maison de David ? Juifs, rentrez dans vos foyers ! " Éphraïm et neuf autres tribus désignèrent comme roi Jéroboam. Seules, les tribus de Juda et de Benjamin reconnurent Roboam.

Ainsi, une scission divisa le royaume juif en deux parties : d'un côté, Juda, appelé encore le Royaume de Juda, de l'autre, Éphraïm, appelé le Royaume d'Israël (environ 930 avant l'ère vulgaire).

La scission. Le royaume d'Israël

Le royaume des dix tribus ou Royaume d'Israël occupait tout le nord et le centre de la Palestine. Son premier roi fut Jéroboam, qui fit de *Sichem* (dans le pays d'Éphraïm) sa capitale. Jéroboam craignait que les hommes de son pays n'allassent prier dans le grand Temple de Jérusalem et que là, ils ne se soumissent à Roboam. Aussi décida-t-il d'édifier deux temples dans son propre royaume : l'un au centre du pays, dans la ville de Beth-El (" Maison de Dieu "), l'autre dans la ville septentrionale de Dan. Il modifia le culte : dans chaque temple, il plaça un veau d'or, en déclarant que c'était l'image de Dieu qu'il fallait adorer, en se prosternant devant elle. En cela, il faisait une concession au peuple qui ne comprenait pas encore comment on pouvait servir un Dieu invisible qui se trouvait au ciel. Il en résulta que la population du royaume d'Israël se mêla aux peuples voisins, qui adoraient des idoles.

Les Israélites se lièrent d'amitié tout particulièrement avec les *Phéniciens*. Le roi d'Israël, Achab, établit sa capitale à *Samarie*, non loin de Sichem. Samarie, considérablement agrandie, ressemblait à Jérusalem. Dans son enceinte habitaient également des étrangers : Phéniciens et Araméens. La femme d'Achab, *Jézabel*, était la fille du roi phénicien. Elle introduisit à Samarie les coutumes de sa patrie. La reine s'entourait de prêtres de l'idole Baal, et les classes supérieures l'imitaient, servant en même temps l'Éternel dans les temples, et adorant le Baal phénicien et la déesse païenne Astarté.

Mais il y avait dans le peuple des hommes qui comprenaient combien il était odieux de servir deux divinités et de se confondre avec les idolâtres, en se détachant des lois juives. De nouveau, un homme survint, pénétré d'enthousiasme, le prophète Élie, de la ville transjordanienne de Thishbi. Ouvertement, il déclarait à Samarie que le roi et la reine entraînaient le peuple dans l'erreur. La reine Jézabel s'en offensa et ordonna de punir Élie et ses amis qui s'intitulaient les " prophètes du Dieu juif ". Beaucoup d'entre eux furent saisis et fustigés, d'autres s'enfuirent. Élie se cacha près du Jourdain ou dans le désert du Sinai, où Moïse, autrefois, avait donné la Loi au peuple. Mais il ne pouvait se résigner au silence et, de temps en temps, il venait à Samarie crier la vérité à la face d'Achab.

Un jour, Élie apprit qu'Achab et Jézabel avaient commis une action vile. Près du palais royal se trouvait une vigne qui appartenait à un honnête cultivateur, Naboth. Achab voulait acquérir cette vigne pour en faire un Jardin autour du palais, mais Naboth refusait de vendre son patrimoine. La cruelle Jézabel ordonna alors d'inculper Naboth d'outrage envers Dieu et le roi, et soudoya de faux témoins. En conséquence, le tribunal condamna le cultivateur à la peine de mort, et sa belle vigne devint la propriété du roi. Élie vint alors auprès d'Achab et, transporté de colère, s'écria : Cette prophétie devait se réaliser bientôt. Achab était en guerre avec le roi d'Aram et des pays voisins, Ben-Hadar, qui voulait joindre à ses possessions une partie du royaume d'Israël. Par deux fois, les Araméens envahirent le pays et assiégèrent Samarie, mais ils furent chassés par l'armée d'Achab. La troisième fois, cependant, les ennemis triomphèrent, et Achab tomba dans la bataille. Grièvement blessé, il fut transporté dans un char à Samarie et là, les chiens léchèrent son sang qui s'égouttait du char, à l'endroit même où croissait autrefois la vigne de Naboth.

Ainsi se réalisa la prédiction d'Élie. Mais l'inhumaine Jézabel vivait toujours et, de concert avec son fils Joram, elle gouvernait le royaume. C'est à ce moment que se fit connaître le disciple d'Élie, le prophète Élisée. Après la mort d'Élie (le peuple racontait qu'un tourbillon l'avait emporté vivant au ciel), Élisée poursuivit la lutte contre la maison royale de Samarie. Il persuada l'un des chefs de l'armée, Jéhu, de chasser, avec l'aide de ses soldats, les héritiers d'Achab et de se proclamer roi, à condition toutefois qu'il abolît le culte de Baal et qu'il rétablît uniquement celui du Dieu Unique. Jéhu s'acquitta sans pitié de la mission ; il massacra toute la famille d'Achab et les fidèles de Baal. Couronné roi, Jéhu continua à guerroyer contre Aram. Ces guerres se poursuivirent sous le règne de son fils et de son petit-fils, comportant des victoires, mais aussi de dures défaites.

Pour très peu de temps seulement, le royaume d'Israël connut la paix. Jéroboam II, un arrière-petit-fils de Jéhu, qui régna plus de cinquante ans, rétablit la paix dans le pays. Comme autrefois Salomon, il fit élever de beaux édifices dans sa capitale Samarie ; pour son propre usage, il construisit deux palais : l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver. Dans ces années paisibles, le commerce avec la Phénicie et avec d'autres pays, reprit ; beaucoup de gens s'enrichirent et menèrent grande vie, se construisant de splendides demeures avec des meubles incrustés d'or et d'ivoire ; ils portaient des habits en tissus précieux, mangeaient des mets recherchés, buvaient les vins les plus coûteux ; les femmes s'adonnaient tout particulièrement au luxe, et se conduisaient fréquemment d'une façon répréhensible. Le plus souvent, les riches amassaient leur fortune par

des moyens peu honorables : ils exploitaient leurs ouvriers, prêtaient de l'argent à gros intérêts, et, quand le pauvre débiteur ne pouvait payer à temps, ils lui prenaient tout ce qu'il avait ou faisaient de lui un esclave. Dans les années de disette, les marchands de blé donnaient à crédit aux ouvriers du pain à un prix très élevé, et plus tard, ils leur enlevaient, en paiement, leurs champs et leurs vignes. Même les prêtres des temples recherchaient l'argent et les plaisirs. Les vrais guides spirituels, les Prophètes, se révoltaient devant cette corruption et annonçaient au peuple qu'une telle existence le conduirait à une catastrophe.

Le plus grand prophète de ce temps était Amos, honnête cultivateur. Lorsqu'il vint de sa bourgade de Judée dans la grande ville de Beth-El, où s'élevait le temple de Jéroboam Ier, et qu'il vit la débauche des habitants, il leur reprocha de ne pas vivre selon les lois de vérité et de charité et prédit qu'ils expieraient leurs péchés. Aux riches, il disait : " Puisque vous piétinez le pauvre, vous construirez des maisons avec la meilleure pierre, mais vous n'y habiterez point. " Aux femmes dissolues, il criait : " Écoutez, vous, vaches grasses qui pillez les pauvres, qui chassez les mendiants et qui dites à vos époux : donne encore, nous allons boire ! Des jours viendront où l'on vous emmènera en exil sur des vaisseaux. " Amos montrait qu'on vivait plus honnêtement dans le royaume de Juda que dans celui d'Israël, et il prédit que le peuple serait chassé du pays.

Un des prêtres du temple de Beth-El informa le roi qu'un prophète de Juda parcourait le pays et menaçait le peuple de toutes sortes de malheurs. Et il déclara à Amos : " Retourne promptement en Judée et prophétise là-bas, mais ne te montre plus à Beth-El. " Amos lui répondit calmement : " Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, je suis un simple berger et un planteur de figuiers ; mais Dieu m'a enlevé à mon troupeau et m'a dit : " Va, prophétise à mon peuple d'Israël ! " "

Après la mort de Jéroboam II, commença en effet une époque terrible. Un grand et puissant royaume asiatique, l'Assyrie assaillit les petits peuples, et parmi eux, le royaume d'Israël, tentant de les conquérir. Les faibles monarques qui gouvernèrent après Jéroboam, durent se soumettre au grand roi assyrien *Teglat-Phalazar*. Un nouveau prophète, Osée, prédit que le peuple et ses maîtres ne résisteraient pas au conquérant. Les rois de Samarie essayèrent de s'allier aux roitelets voisins et de livrer bataille à l'Assyrien. Mais ils furent vaincus. Le puissant monarque d'Assyrie commença par s'emparer de la moitié du royaume d'Israël et emmena des milliers de prisonniers qu'il dispersa dans des pays étrangers. Plus tard, ses successeurs, *Salmanazar* et *Sargon*, assiégèrent trois années durant la ville fortifiée de Samarie, et finalement s'en emparèrent. Les vainqueurs saccagèrent la capitale et les cités voisines et en chassèrent les habitants dans de lointaines régions de l'Asie Centrale. Dans les villes juives ruinées, ils établirent des Assyriens et des peuples étrangers qui, plus tard, se confondirent avec les éléments d'Israël demeurés dans le pays, et formèrent un peuple connu sous le nom de Samaritains.

Le royaume d'Israël avait subsisté environ 200 ans. Il fut détruit voici plus de 2 500 ans. (An 720 avant l'ère vulgaire).

Le Royaume de Judas : jusqu'à sa première destruction

Durant les deux siècles d'existence mouvementée du Royaume d'Israël, la situation dans le Royaume de Juda, au sud de la Palestine, fut beaucoup plus calme. Tandis qu'en Israël, diverses maisons royales se succédaient, une seule dynastie se maintenait en Judée, celle de la maison de David. La capitale Jérusalem, dominait, avec son grand Temple où affluaient des pèlerins de tout le pays. La Judée se trouvait à l'écart des grands royaumes belliqueux d'Aram et d'Assyrie et elle ne fut pas condamnée à soutenir autant de guerres que le pays d'Israël. Au temps de *Roboam*, fils de Salomon, le pharaon d'Égypte *Sesak*, attaqua Jérusalem et d'autres villes, mais Roboam lui offrit une rançon, et les assaillants se retirèrent. Alors qu'Achab régnait sur Samarie, le roi de

Juda, Josaphat, l'aida dans sa guerre contre Aram. Les deux rois resserrèrent leur alliance par un mariage, la fille d'Achab, *Athalie*, ayant épousé Joram, fils de Josaphat. Mais lorsqu'Athalie voulut introduire à Jérusalem le culte de Baal, selon les pratiques en honneur à Samarie, le peuple brisa les idoles et la reine fut massacrée. Plus tard, les chefs des deux royaumes se querellèrent souvent et se firent même la guerre. Aussi, lorsque les Assyriens assiégèrent Samarie et détruisirent le Royaume d'Israël, les rois de Juda ne lui vinrent point en aide. Achaz, roi de Juda, se soumit bénévolement au puissant roi Téglat-Phalazar et sauva ainsi son pays de la grande destruction que les Assyriens infligèrent au peuple frère.

Plus tard, le Royaume de Juda se trouva entraîné dans la politique des grands États. Dans les classes supérieures, on adoptait les mœurs des peuples étrangers. L'abîme entre les pauvres et les riches devint aussi grand que naguère au Royaume d'Israël, et les Prophètes sentirent que cette situation pourrait être cause d'une catastrophe sociale. Ils furent particulièrement scandalisés lorsque le roi Achaz introduisit à Jérusalem des usages assyriens dans les mœurs et même dans le culte. Le grand prophète Isaïe, fils d'Amos, dénonçait, dans des discours enflammés, les fautes et l'orgueil des grands, sans ménager le roi ni les hauts fonctionnaires. " Qu'elle s'est donc débauchée, clamait-il, la cité fidèle de Jérusalem ! Autrefois, il y régnait la justice et l'honnêteté, et maintenant, des criminels ! Tes princes sont des hommes corrompus, ils se lient avec des voleurs, se complaisent aux offrandes, courent après l'argent ; ils ne reconnaissent pas les droits de l'orphelin et ne veulent pas entendre les pleurs de la veuve... Pourquoi venez-vous dans mes temples, demande Dieu, et pourquoi m'apportez-vous des offrandes ? Je ne peux écouter vos prières, car vos mains sont couvertes de sang. Purifiez-vous, renoncez à vos mauvaises actions, apprenez à faire le bien, recherchez la justice, soutenez l'opprimé, reconnaissez les droits de l'orphelin, prenez la défense de la veuve ". Avec force, Isaïe sévit contre les " filles de Sion ", les femmes de Jérusalem, qui ne pensaient qu'à leurs toilettes, se promenaient dans les rues, couvertes de bijoux, ointes de parfums, ne prêtant pas attention au pauvre démun.

Isaïe s'éleva contre le roi Achaz et lui reprocha son attachement au roi assyrien et son engouement pour les mœurs étrangères. Le prophète dit : " L'Assyrien n'est qu'une verge entre les mains de Dieu, avec laquelle il châtie les peuples pécheurs ; mais toi, tu as peur de la verge et non de Celui qui la tient dans sa main. " C'est pourquoi Isaïe se réjouit de la mort d'Achaz, auquel succéda son fils Ézéchias qui, lui, voulait régner selon l'esprit de la loi et des Prophètes. Ézéchias interdit toutes les formes d'idolâtrie, ordonna de détruire toutes les idoles de bois et de métal devant lesquelles beaucoup se prosternaient, et institua le culte du Dieu Unique, dans le Temple de Jérusalem. Là, il célébra Pessach et les autres grandes fêtes, en commun avec le peuple, qui de tous les coins du pays affluait vers la sainte ville de Jérusalem.

Ézéchias ne se souciait que d'une chose : libérer le pays du joug assyrien auquel son père Achaz s'était soumis. A cette époque, régnait en Assyrie le belliqueux *Sennachérib* qui voulait conquérir tous les pays situés entre la Mésopotamie et l'Égypte. Ézéchias conclut une alliance avec le Pharaon, afin de lutter ensemble contre Sennachérib. Il fortifia les murs de Jérusalem et amassa des armes et des munitions, pour défendre la capitale en cas de siège. Sennachérib l'apprit, alors qu'il partait en guerre contre les Égyptiens, et, sur-le-champ, il envoya des messagers à Ézéchias, exigeant que Jérusalem fut livrée sans délai à l'armée assyrienne. Les portes de la ville étaient fermées, et les messagers se tenaient dehors, sous les murailles de la forteresse, tandis que, sur le chemin de ronde, s'étaient réunis les habitants épouvantés. L'un des messagers s'écria : " Dîtes à Ézéchias, au nom du grand roi d'Assyrie : À qui te confies-tu quand tu te révoltes contre moi ? À l'Égypte, ce roseau cassé, qui pénètre et perce la main de quiconque s'appuie dessus ? Ne vous laissez pas tromper par votre roi Ézéchias et soumettez-vous au roi d'Assyrie ! " Ézéchias, effrayé, supplia le prophète Isaïe de prier Dieu pour qu'il sauvât Jérusalem. Isaïe le rassura et prédit que Dieu infligerait une défaite à Sennachérib. Il en fut ainsi. Soudain, la nouvelle se

répandit que Sennachérib avait battu en retraite. On racontait que, dans son immense armée, une épidémie s'était répandue, dont furent victimes des dizaines de milliers d'hommes, et qu'il avait dû s'enfuir en Assyrie avec le reste de ses soldats.

Manassé, fils d'Ézéchias, imita, non son père pieux, mais son coupable grand-père Achaz. De nouveau, il permit que se répandît le culte des dieux étrangers ; à Jérusalem même furent édifiés des autels dédiés à Baal et à d'autres divinités auxquelles on offrait des sacrifices, comme au Temple. A l'une de ces idoles, nommée *Moloch*, on immolait des petits enfants. On se soumit à la domination de l'Assyrie et on adopta toutes les mauvaises coutumes des peuples voisins. Mais, après la mort de Manassé et de son fils, ce fut un réformateur qui monta sur le trône de Juda et qui gouverna dans l'esprit des Prophètes. Il s'appelait Josias.

Josias acheva ce que son bisaïeul Ezéchias avait commencé. Avec l'aide des Prophètes, il établit la domination de la Loi, de la Torah. Cela se passa ainsi : Un jour, on découvrit dans un coin secret du Temple, un livre où se trouvaient contresignés les lois et les discours de Moïse. Lorsqu'on en donna lecture au roi, celui-ci en fut émerveillé ; dans ce livre (il s'agissait du *Deutéronome*, la cinquième partie de la Torah de Moïse), il était écrit que, si les Juifs n'obéissaient pas à tous les commandements que Dieu leur avait donnés par la voix de Moïse, ils seraient châtiés, leur pays serait conquis par des peuples étrangers et, plus tard, ils seraient chassés dans de lointaines contrées. Les Prophètes convinquirent Josias de la vérité de cette prédiction. Le royaume d'Israël, disaient-ils, était vaincu, et l'Assyrien dominait aussi le royaume de Juda. Peut-être en arriverons-nous à voir Jérusalem, elle aussi, détruite comme l'a été Samarie ; il faut prendre des mesures pour éviter une telle calamité ; pour cela, on doit purifier le pays des croyances étrangères et de l'odieuse idolâtrie. Josias se mit donc au travail. Pour déraciner l'idolâtrie, il chassa du pays les prêtres étrangers. Il réunit une grande assemblée populaire à Jérusalem et déclara que désormais tous devaient se comporter selon les lois de la Torah de Moïse.

Dans cette réforme, le roi fut considérablement aidé par le prophète Jérémie. C'était un des prophètes les plus émouvants. Il ressentait profondément la douleur du peuple et cherchait des moyens pour sauver ses frères du malheur. Mais il ne put se flatter longtemps du succès de la réforme de Josias ni de l'espoir que le royaume de Juda s'en tiendrait fermement aux lois indispensables à une saine vie sociale.

Bientôt commença une longue série de misères. Le grand royaume d'Assyrie, formé de nombreux pays et peuples opprimés, se désagrégeait. Les princes régnants d'Égypte, de vieux ennemis de l'Assyrie, voulurent s'emparer de certaines parties du royaume affaibli, et leur armée se proposait de traverser la Judée. Mais Josias s'opposait à leur passage, craignant que les Égyptiens n'en profitassent pour s'emparer de son propre territoire. Il se dressa donc contre l'armée égyptienne, près de la ville de Megiddo et il essuya une amère défaite : l'armée juive fut décimée et Josias lui-même tomba dans la bataille.

La victoire des Égyptiens fit d'eux les maîtres du royaume de Juda. Le pharaon couronna roi à Jérusalem le fils aîné de Josias, Eliakim. Celui-ci, au lieu d'améliorer la situation de son peuple, ne se préoccupait que de prélever les impôts que les Juifs devaient payer à leur dominateur égyptien, et se soumettait à toutes les exigences du pharaon. Alors Jérémie s'éleva contre le roi et l'aristocratie de Jérusalem. En plein Temple, il annonça que si les chefs du peuple ne s'amendaient pas, le grand Temple de Jérusalem serait détruit comme l'avait été autrefois le petit temple de Silo, au temps du prophète Samuel. Jérémie fut arrêté et remis entre les mains des juges. On voulait le punir de mort pour ses sombres prédictions, mais ses amis obtinrent sa libération.

Quelques années plus tard, le royaume d'Assyrie s'effrita complètement. A sa place, s'éleva, en Mésopotamie, une autre grande puissance : Babylone, qui se fortifia sous le règne de *Nabuchodonosor*. Au cours d'une violente bataille en Syrie, la grande armée babylonienne battit les Égyptiens et les chassa de Palestine. Éliakim se souleva contre le nouveau dominateur mais le prophète Jérémie le prévint que la lutte était vaine, car les Babyloniens allaient dominer tous les pays autour de la Méditerranée. Bientôt Éliakim mourut et son fils Joakim, âgé de dix-huit ans, devint roi de Jérusalem. Nabuchodonosor mit le siège devant la ville. Le jeune roi, effrayé, accompagné de sa mère et de toute sa cour, se rendit au camp babylonien, afin de se concilier les bonnes grâces du tyran. Mais Nabuchodonosor n'accorda point foi à ses dires et ordonna d'emmener à Babylone le roi, sa famille et les notables les plus riches de Jérusalem. Dans la capitale de Juda, il établit roi le frère cadet d'Éliakim, Sédécias, qui prêta serment de fidélité au despote babylonien.

Sédécias observa son serment durant sept ans, mais à la longue, il ne put supporter le joug et cessa de payer les dîmes au roi de Babylone. Alors, Nabuchodonosor envoya une grande armée en Judée. Les Babyloniens s'emparèrent de toutes les villes fortifiées sur la route de Jérusalem, puis assiégèrent la capitale. La cité était grouillante de gens accourus des villes moins importantes, dans l'espoir que la forteresse de Jérusalem soutiendrait le siège. Les épaisses murailles résistèrent, en effet, plus, d'une année, mais ceux qu'elles protégeaient ne purent supporter les privations. A Jérusalem, les vivres manquèrent, et une terrible famine se déclara : des hommes tombaient dans les rues, partout on entendait les appels des enfants aux mères " Du pain, du pain ! " La faim sévissait, plus terrible que l'épée. Les guerriers épuisés n'avaient plus de forces pour défendre la ville. Les Babyloniens brisèrent les murailles, firent irruption dans la cité et massacrèrent, pillèrent, incendièrent ; le merveilleux Temple lui-même fut la proie des flammes. Le roi Sédécias, qui s'était enfui de Jérusalem, fut rattrapé, amené devant Nabuchodonosor, et sur l'ordre de celui-ci, on lui creva les yeux. Des milliers de Juifs furent emmenés captifs à Babylone, de sorte que Jérusalem devint une ville déserte. (Ce fut la première destruction de la ville sainte, il y a de cela 2500 ans, en l'an 586 avant l'ère vulgaire).

Parmi les ruines de Jérusalem errait en pleurant le prophète Jérémie. " Combien solitaire est demeurée la ville si populeuse naguère ! La voici veuve, et nul ne vient la consoler ! "

Jérémie avait prévu le grand malheur et cherché à détourner le peuple d'une révolte contre le roi de Babylone. Aussi, Nabuchodonosor le laissa-t-il en liberté. Un ami de Jérémie, le prince *Guedalia*, devint, sur l'ordre de Nabuchodonosor, administrateur du pays de Juda et s'établit à Mitspa, non loin de Jérusalem. Mais ce reste du royaume de Juda ne subsista que peu de temps. Quelques officiers juifs réchappés se révoltèrent contre Guedalia, qui représentait la puissance ennemie et, aidés de leurs soldats, ils le tuèrent.

Alors Jérémie, accompagné de nombreux habitants, partit pour l'Égypte. Une seconde agglomération juive fut ainsi fondée dans le Galouth (exil), une première et plus importante s'étant établie à Babylone. Et Nabuchodonosor sévissait toujours dans le pays de Juda, ajoutant de nouvelles ruines, et exilant des milliers de gens dans de lointaines contrées. Le peuple était banni et dispersé. Mais, plus tard, en des temps meilleurs, il fut donné à une grande partie des exilés, de rentrer dans leur patrie.

Mœurs des Juifs dans l'antiquité

Au temps où le peuple juif vivait dans son pays de Canaan qui s'appelait encore Palestine ou Pays d'Israël, *l'agriculture* était son occupation principale. " S'asseoir dans son verger sous son figuier ", voilà ce que l'on considérait comme la plus belle et la plus paisible manière de vivre. C'est de la

classe des agriculteurs que sortirent de grands hommes tels que les rois Saul et David, les prophètes Élisée et Amos. Aux principales périodes de la vie agricole étaient adaptées les grandes fêtes annuelles : la Pâque, Pessach, la fête du printemps, alors que les produits des champs commencent à pousser ; la fête estivale de Shevouoth, lorsque commencent les moissons, et celle de Souccoth en automne, marquant l'époque où l'on amasse tout ce qu'ont produit les champs et les vergers. Plus tard, ces fêtes rurales se transformèrent en solennités historiques et religieuses. La Pâque commémorait la sortie d'Égypte, la libération du peuple de l'esclavage égyptien. Shevouoth fut célébrée en souvenir du " don de la Torah ", lorsque Moïse transmet au peuple, au pied du Mont Sinaï, les commandements de Dieu ; Souccoth, pour rappeler la traversée du désert, alors que les Juifs habitaient des tentes ou des cabanes.

Toutes les semaines, chaque famille juive jouissait d'un jour de repos : le Sabbat (en hébreu, ce mot signifie *repos*). " Tu travailleras six jours, et le septième, tu te reposeras " – ce commandement devint sacré. Le repos du Sabbat avait une grande influence économique et spirituelle sur l'existence : l'homme consacrait ainsi la septième partie de sa vie à des intérêts spirituels supérieurs et ranimait ses forces pour le futur labeur.

Dans les villes les plus importantes, les Juifs s'occupaient aussi de négoce. C'est chez leurs voisins, les Phéniciens, qu'ils apprirent le commerce. Autrefois, on disait : " Le Phénicien tient dans sa main une fausse balance et aime à tromper l'acheteur " ; mais plus tard, on ne vit plus de honte à pratiquer le négoce. On fit même le commerce de l'argent ; des riches prêtaient moyennant intérêts et souvent, comme nous l'avons déjà vu, ils prenaient au pauvre jusqu'à l'indispensable. Pourtant la loi juive l'interdisait : " Si tu prêtes de l'argent à un homme pauvre, ne l'accable pas de gros intérêts. Si tu lui prends comme gage son manteau, rends-le lui avant le coucher du soleil, car c'est sa couverture, sans cela comment dormirait-il ? "

La vie de famille chez le Juif d'autrefois était adaptée aux mœurs orientales, mais la Loi redressa beaucoup d'erreurs dans ces coutumes. Un homme pouvait avoir deux épouses, et les riches encore plus, mais en général, la monogamie régnait chez les Juifs. Deux épouses dans la même maison se querellaient constamment et troublaient la paix du foyer ; en outre, les gens peu fortunés avaient peine à entretenir une maison avec beaucoup d'enfants nés de deux épouses ; aussi les gens les plus sages avaient-ils adopté la monogamie. La Loi établit les mêmes droits dans la famille pour le père et pour la mère : "Tu honoreras pareillement ton père et ta mère."

Dans les maisons riches, il y avait des *serviteurs* et des *servantes*, mais chez les Juifs, l'esclavage ne prit point de formes odieuses comme chez les autres peuples où l'on traitait l'esclave comme un animal. L'esclavage définitif était interdit. Un esclave juif ne devait pas servir son maître plus de six ans ; la septième année, il fallait le libérer ; si, cependant, l'esclave refusait d'être libéré à cause de son attachement à la famille, on devait pour un instant fixer son oreille à la porte de la maison, afin de marquer qu'il demandait de son plein gré à rester. Des esclaves étrangers (issus d'autres peuples) pouvaient être gardés définitivement, ou vendus à d'autres maîtres.

Tous les habitants libres du pays jouissaient des *droits de citoyen*, même les étrangers ou " guerim " (concitoyens étrangers). La Torah dit : " Vous n'opprimerez pas le " guer ". Vous devez comprendre les sentiments du guer, car vous-mêmes étiez autrefois des guerim en Égypte ". S'occuper des pauvres était un devoir pour chaque communauté. Les indigents avaient le droit de glaner les restes de la moisson dans les champs des riches. Selon la loi de la Torah, on était tenu, tous les sept ans, d'observer l'année " sabbatique " au cours de laquelle tous les propriétaires fonciers devaient abandonner leurs champs et leurs jardins aux pauvres, et les riches ne devaient point réclamer leurs créances aux moins fortunés.

Le *roi*, chez les Juifs, ne possédait pas un pouvoir illimité. Les despotes et les tyrans étaient rares. Dans les affaires de l'État, le roi devait consulter les " Anciens ". Quand il commettait une action contre la Loi, ou faisait une mauvaise politique, les *Prophètes* le lui reprochaient sévèrement. C'est ainsi qu'autrefois Samuel se comporta avec Saül, Nathan avec David, Élie avec Achab, Isaïe avec Achaz et Jérémie avec Éliakim et Sédécias. Le prophète parlait au nom de Dieu, et le roi tenait compte de ses paroles, même s'il en était mécontent.

La *religion* juive se développait lentement. Elle variait selon les diverses fractions du peuple. Il y avait des hommes qui soutenaient que le Dieu du peuple juif, le " Dieu d'Israël ", n'était qu'une des nombreuses divinités auxquelles croyaient les différents peuples ; mais d'autres comprenaient qu'il n'existe qu'un seul Dieu pour tout l'univers, que ce Dieu Unique a créé le ciel et la terre et qu'il s'est révélé en premier lieu au peuple juif, afin de rallier plus tard à cette foi véritable, les autres peuples. L'idée d'un Dieu universel, les Prophètes l'expliquèrent au peuple dans leurs discours enflammés. Ils rattachèrent la foi en Dieu à un enseignement moral supérieur : Dieu exige que les hommes soient purs et honnêtes, qu'ils aiment leur prochain, qu'il n'y ait pas de différence entre le riche et le pauvre ; il veut que les hommes vivent en frères, comme les enfants d'un même père ; voilà les hommes que Dieu aime et chérit, et non pas ceux qui se contentent d'apporter des sacrifices dans les temples. Mais là une dissension s'élevait entre les *Prophètes* et les *prêtres* : les prêtres déclaraient qu'il fallait servir Dieu par des prières et des sacrifices offerts au Temple, tandis que les Prophètes (comme Isaïe et d'autres) rappelaient constamment que l'on devait servir Dieu avec un cœur pur, par de bonnes actions, par l'amour des hommes et par la justice dans la vie sociale.

Dans les anciens livres sacrés du peuple juif – les cinq livres composant le Pentateuque et les livres des Prophètes – sont exposés ces deux enseignements : celui des prêtres et celui des prophètes, de même que toutes les lois et notions populaires sur Dieu et le monde, la vie et la mort, l'histoire du peuple juif et sa situation parmi les autres peuples.

Comment le Peuple se représentait Dieu, le Monde et l'Histoire

La création du monde et la manière de vivre des premières générations, nous sont contées dans le premier livre de la Torah, le livre de la Genèse. Il ne faut pas croire que ce soient là de jolis contes pour enfants : il s'y trouve des croyances et des notions usuelles des très anciennes générations, juives ou non juives. Dans la Torah, tous les récits se rattachent à des idées profondes qui expliquent la marche du monde et de l'humanité.

Le monde fut créé en six " jours ". Auparavant, la terre était vide et désolée, couverte de ténèbres. Dieu dit : " Que la lumière soit ! " et la lumière fut. Le deuxième jour, Dieu créa le ciel. Le troisième jour, l'eau se sépara de la terre ferme ; des mers et des lacs se formèrent d'un côté, des champs. Des herbes et des arbres de l'autre. Le quatrième jour, se montrèrent dans le ciel, le soleil, la lune et les étoiles. Le cinquième jour, commencèrent à voler dans les airs toutes sortes d'oiseaux, et dans l'eau nagèrent les poissons. Le sixième jour, parurent sur la terre toutes sortes d'êtres vivants, et enfin, le premier homme. Dieu créa l'homme ainsi : il prit une poignée d'argile et lui insuffla une âme vivante ; ensuite Dieu lui prit, pendant son sommeil, une côte, et de cette côte créa la femme. Il nomma le premier homme Adam, car il avait été créé de la terre (en hébreu : *adamah*), et la première femme Ève, car elle est la mère de tous les hommes vivants (en hébreu, Ève se dit *Hava* et dérive du mot *hai* : vie). Ainsi, en six " jours ", le monde tout entier fut créé dans l'ordre suivant : d'abord la nature inerte (terre, eau), ensuite, le monde végétal (herbes, arbres), puis le monde vivant et mouvant (poissons, oiseaux, bêtes des champs), et en dernier lieu

l'homme, qui doit dominer la nature entière. La Torah ajoute qu'après avoir créé le monde en six jours, Dieu se reposa le septième, c'est pourquoi l'homme doit aussi se reposer un jour par semaine – le *Sabbat*.

Le premier couple, Adam et Ève, vivait heureux dans le *jardin d'Éden*, un beau jardin où poussaient toutes sortes de fruits bons à manger. Parmi les arbres, il y en avait deux, *l'Arbre de Vie* et *l'Arbre de la Science du Bien et du Mal*. Il était permis à Adam de manger les fruits de tous les arbres du jardin, sauf ceux de l'arbre de la Connaissance. Mais Ève aperçut un beau fruit sur cet arbre, le cueillit et le mangea ; elle persuada Adam d'y goûter aussi ; Adam lui obéit. Alors chez tous deux les yeux s'ouvrirent : ils commencèrent à savoir et à comprendre ce qu'ils ignoraient auparavant. C'est ainsi qu'ils s'aperçurent pour la première fois qu'ils étaient nus et en eurent honte ; vite, ils se confectionnèrent des ceintures de feuilles de figuier et en couvrirent leur corps. Tout à coup, Adam entendit dans le jardin la voix de Dieu :

" Pourquoi as-tu mangé le fruit de l'arbre défendu ? " Adam répondit : " La femme m'a persuadé. " Ève se justifia en déclarant que le subtil serpent qui errait dans le jardin l'avait tentée. Alors Dieu dit : " Pour ta désobéissance, Ève, tu enfanteras dans la douleur. Et toi, Adam, tu travailleras la terre durement, tu tireras ton pain de la terre à la sueur de ton front, jusqu'au moment où tu y retourneras après ta mort. " Puis le premier couple humain fut chassé du Jardin d'Éden et dut subvenir à son existence terrestre, par un rude labeur.

Les premiers enfants d'Adam et d'Ève furent deux fils : Caïn et Abel. Caïn était agriculteur, Abel berger. Un jour, les deux frères se disputèrent au champ : Caïn, le plus fort, se jeta sur Abel et le tua. Alors le meurtrier entendit la voix de Dieu : " Ou est ton frère Abel ? " Caïn répondit : " Je n'en sais rien ; suis-je donc le gardien de mon frère ? " Dieu maudit Caïn pour son terrible crime et lui prédit que, durant toute sa vie, il serait errant et n'aurait point de repos sur la terre.

Dans ce récit, se reflète d'une part la vieille rivalité entre le cultivateur enraciné à son sol et le berger nomade, d'autre part, l'éternelle guerre d'homme à homme, de peuple à peuple.

Adam et Ève eurent d'autres enfants encore, des fils et des filles. Des familles humaines se développèrent, puis des générations entières, mais elles vivaient entre elles comme des bêtes : le plus fort battait et opprimait le plus faible ; il n'y avait ni justice ni charité sur la terre. Voyant cela, Dieu décida de susciter un Déluge qui, en se répandant sur la terre, anéantirait les méchants et ferait place à un genre humain meilleur. Dieu ne voulut laisser en vie qu'un seul juste, du nom de Noé, et Il lui dit : " Construis-toi une grande arche de bois et réfugie-toi à l'intérieur avec ta famille et avec un couple de chaque espèce animale : bêtes des champs et oiseaux. " Noé fit ainsi et lorsque commença le déluge et que toute la terre fut submergée, l'arche se souleva et glissa sur les hautes eaux. Dès que les eaux diminuèrent, Noé sortit de l'arche avec tous les siens et tous les animaux, qui devaient donner naissance à un nouveau monde vivant. Dieu promit à Noé de ne plus envoyer de déluge sur la terre et fit paraître l'Arc-en-ciel dans les nuages comme un signe de paix entre lui et les hommes.

Un récit semblable, évoquant un déluge universel était répandu chez tous les peuples d'Asie : mais dans la Torah, on lui donnait une explication morale : ce déluge était destiné à remplacer des hommes méchants par des meilleurs.

Noé avait trois fils Sem, Cham et Japhet. D'eux, de leurs enfants et petits-enfants, sortit une humanité nouvelle : des familles, des tribus et des peuples. Au début, tous parlaient la même langue et se comprenaient entre eux. Un jour, des hommes s'assemblèrent à Babylone et y entreprirent la construction d'une haute tour dont le sommet devait atteindre le ciel ; cela eût

servi de signe de ralliement pour tous les hommes qui, voyant la tour de loin, ne se disperseraient pas sur toute la terre. Mais au cours du travail qui dura longtemps, voici ce qui se produisit : les constructeurs se mirent à parler des langues différentes et l'un ne comprenait point ce que lui disait l'autre. Alors la construction fut interrompue et les hommes se répandirent de Babylone sur toute la surface du globe. Ils se divisèrent en peuples habitant divers pays. Chaque peuple parlait sa propre langue. Les trois fils de Noé donnèrent naissance à trois races : Les Sémites issues de Sem, les *Chamites* de Cham, les *Japhétites* de Japhet. Aux Sémites appartenaient les peuples asiatiques : Assyriens, Babyloniens, Araméens, Juifs et Arabes ; aux Chamites – les Égyptiens, les Abyssins et les peuples noirs d'Afrique ; aux Japhétites – les peuples européens blancs. Le peuple juif provenait de la tribu sémite des Hébreux, et son premier patriarche était *Abraham l'Hébreu* dont nous avons parlé au début de notre histoire.

La captivité de Babylone

Après la destruction de Jérusalem, la plus grande partie des habitants fut déportée en Babylonie. Mais là, ils ne s'éparpillèrent pas dans tout le pays et ne se mêlèrent pas à la population indigène ; ils s'établirent dans quelques villes et fondèrent des communautés particulières. Les exilés avaient leurs maisons de prières ou ils se réunissaient pour lire leurs livres sacrés, chanter les psaumes, entendre les discours de leurs maîtres et prophètes. Pour prier, ils tournaient leur face dans la direction de Jérusalem, comme pour regarder le Temple. On chantait là des hymnes populaires pénétrés de nostalgie et du désir brûlant de revoir la patrie, ainsi le chant :

Sur les rives de Babylone :

Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous rappelant Sion.

Aux saules du rivage, nous avons suspendu nos harpes. Là-bas, nos geôliers nous demandaient des cantiques... Mais comment chanterions-nous le cantique de Dieu dans un pays étranger ?

Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main se dessèche !...

A Babylone, les exilés de Juda rencontrèrent des descendants des exilés d'Israël qui autrefois avaient été chassés de Samarie en Assyrie et à Babylone. À l'étranger, les restes des deux royaumes juifs fusionnèrent. Ainsi, se créa à Babylone une très grande agglomération juive. On vivait en paix, s'occupant de travaux agricoles, d'artisanat et de commerce. Daniel et ses trois compagnons, enfants d'Israël issus de familles aristocratiques de Jérusalem, habitaient la maison du grand roi de Babylone, Nabuchodonosor. On raconte que celui-ci, un jour, leur ordonna de se prosterner devant l'idole babylonienne ; ils refusèrent et on les jeta dans une fournaise ardente ; mais là un miracle s'opéra : les jeunes gens sortirent indemnes de la flamme ; leurs cheveux mêmes ne furent pas brûlés. Alors Nabuchodonosor comprit combien était grand le Dieu d'Israël, et il cessa d'astreindre les Juifs à l'idolâtrie.

Au début de la captivité de Babylone, vivait là-bas le prophète juif Ézéchiél. On l'y avait amené en compagnie du jeune roi Joakim, avec le premier groupe de captifs de Jérusalem. Ézéchiél devint le guide spirituel des exilés ; il les consolait dans leur tristesse, il leur enseignait comment vivre en pays étranger en restant fidèle à son propre peuple. Un jour, il leur conta un rêve prophétique qu'il avait eu : " Un vent violent se leva et m'emporta dans une vallée pleine d'ossements. Tout à coup, les ossements disséminés se rapprochèrent les uns des autres, se couvrirent de chair et de peau, et un esprit vivant entra en eux ; une masse d'hommes se leva. Je demandai qui ils étaient, et j'entendis la voix de Dieu : Ce sont les enfants d'Israël ; ils se plaignent d'être des ossements desséchés, un peuple mort, mais J'assemblerai les ossements dispersés, Je les

animeraï de Mon esprit, et Je les reconduirai dans leur patrie ; de nouveau ils seront Mon Peuple.
"

Environ cinquante années passèrent. Nabuchodonosor était mort, ses successeurs étaient trop faibles pour maintenir un aussi grand royaume que l'empire babylonien. L'immense agglomération de différents peuples commença à se désagréger. Au centre de l'Asie, apparut un autre peuple puissant : les Perses, leur fameux chef *Cyrus* enleva de nombreux pays aux monarques babyloniens et finalement se rua sur la capitale. La ville était bien fortifiée, d'épaisses murailles l'entouraient, et le roi *Balthasar* était certain que l'ennemi n'y pénétrerait pas. Dans le palais royal, on était tranquille, on y faisait de joyeux festins, afin d'oublier les rigueurs de la guerre. Un jour, Balthasar invita de nombreux convives à un grand repas ; jusqu'à une heure avancée de la nuit, on but du vin dans les coupes d'or que Nabuchodonosor avait dérobées au Temple de Jérusalem. Soudain, selon la tradition – une main mystérieuse inscrivit sur le mur de la salle du festin trois mots dont personne ne comprit le sens :

" *Mené, tekel, uphrarsin* ". On appela Daniel, le sage Juif, qui traduisit immédiatement ces paroles araméennes : " Compté, pesé et divisé ". Voici l'explication qu'il en donna au roi : " Comptés sont les jours de ton règne, pesées tes mauvaises actions et divisé est ton royaume entre des peuples ennemis. " Bientôt, en effet, la prophétie se réalisa. Au cours de cette même nuit, les Perses s'introduisirent dans la ville et tuèrent le roi Balthasar.

Dans tout le pays, Cyrus fut reconnu roi de Babylone. La population juive accueillit avec joie le nouveau monarque perse. Un grand prophète qui vivait en ce temps-là à Babylone (on l'appelle le second Isaïe) proclama au nom de Dieu : " Console, console mon peuple ! Annonce à la cité de Jérusalem que les temps de misère sont révolus... J'ai donné à Cyrus la grande domination pour le bien de mon cher peuple d'Israël... Il reconstruira ma cité et délivrera mes captifs. " Cyrus, fort sensible aux espérances que les Juifs mettaient en lui, promit de laisser les captifs du Royaume de Juda retourner dans leur pays. Il émit un décret selon lequel ceux qui voulaient revenir en Judée pourraient y reconstruire la ville de Jérusalem et le Temple ; il ordonna qu'on puisât à cet effet dans les trésors royaux et qu'on restituât tous les objets précieux que Nabuchodonosor avait dérobés dans le Temple. Des dizaines de milliers de Juifs se mirent en route pour la Judée, sous la conduite du prince Zorobabel, petit-fils du roi Joakim. Après cinquante ans de captivité à Babylone, ils retournèrent avec allégresse dans leur patrie. On célébra ce retour dans le beau psaume qui commence ainsi :

Quand Dieu ramena les captifs de Sion, Nous étions comme dans un rêve, Notre bouche était pleine de rires joyeux Et notre langue de chants d'allégresse.

La Judée sous la domination des Perses

Quand les exilés revinrent en Judée, ils trouvèrent un pays dévasté. Jérusalem et les environs n'étaient pas encore reconstruits ; dans les provinces s'étaient établis des étrangers : Philistins, Moabites, Ammonites, et des demi-Juifs, les Samaritains ; parmi eux vivaient des familles de Juifs pauvres qui souvent se mêlaient aux étrangers et parlaient leur langue.

Le prince Zorobabel, chef des captifs libérés, et le grand prêtre *Josué* comprirent que, pour vivifier et unifier le peuple, il fallait tout d'abord rebâtir la capitale, Jérusalem, ainsi que le Temple, et y établir un nouveau gouvernement. En toute hâte, on édifia au lieu où s'était élevé l'ancien Temple, un autel pour les sacrifices et on posa les premiers fondements d'un petit Temple ; car pour en construire un grand, les moyens faisaient défaut au peuple appauvri. A cette fête affluèrent des gens de toutes les cités, les prêtres chantèrent des psaumes, les Prophètes

enthousiasmèrent le peuple par leurs chaleureuses exhortations. La joie fut grande. Mais de vieilles gens étaient là, qui avaient vu autrefois le premier Temple de Salomon, et qui pleuraient : les fondations de la nouvelle " Maison de Dieu " étaient bien petites comparées aux anciennes et l'on comprenait que l'éclat de jadis ne reviendrait plus. Même la construction de ce petit édifice n'alla pas sans peine. Les Samaritains dirent à Zorobabel : " Construisons le Temple ensemble. " Mais Zorobabel refusa, car on les considérait comme des demi-Juifs. Aussi allèrent-ils trouver les gouvernants des Perses pour leur raconter que les Juifs préparaient une révolte contre eux, afin de libérer la ville de Jérusalem. Les travaux s'arrêtèrent pour un temps ; ce n'est que la vingtième année après le retour de Babylone et la soixante-dixième année après la destruction de la " première Maison " que fut terminé le deuxième Temple, la " deuxième Maison ".

Le pays de Juda, devenu une province du grand empire Perse, n'avait pas de monarque indépendant. Au lieu d'un roi, se trouvait, à la tête du peuple, un grand prêtre, représentant de la religion juive. Après la mort de Zorobabel, le grand prêtre Josué ben Saduc demeura le seul chef, et après lui, gouvernèrent ses enfants et ses petits-enfants, grands prêtres de la famille des Saduc. Mais l'ordre n'était pas encore rétabli. Jérusalem, la capitale, n'était encore ni reconstruite ni fortifiée par une ceinture de murailles ; des bandes étrangères y pénétraient et pillaient les habitants. Les Juifs n'obéissaient pas tous aux lois de la Torah ; car peu de gens seulement –les prêtres, les Prophètes et les savants– savaient lire et comprendre les livres sacrés. Depuis longtemps, le peuple avait cessé de parler la vieille langue hébraïque ; celle-ci demeura seulement une langue littéraire, mais on parlait couramment la langue des Perses –l'araméen. Il fallait maintenant, pour établir l'ordre dans le pays, faire connaître au peuple son code national, la Torah, afin que tous apprissent ce qui était permis et ce qui était défendu. Cette tâche fut comprise par deux grands hommes venus de Babylone et de Perse : Ezra et Néhémie.

Ezra était un savant de la communauté juive, demeure à Babylone après le retour des premiers captifs dans leur patrie, sous la conduite de Zorobabel. Il était surnommé " Ezra le scribe ", car il rassemblait et transcrivait les livres sacrés de la Torah et les répandait dans le peuple. Néhémie, lui, était un notable de la cour du roi des Perses, Artaxerxès, dans Suze, sa capitale.

Tous deux reçurent du roi pleins pouvoirs pour se rendre à Jérusalem et pour y établir l'ordre, pour engager des fonctionnaires et des juges juifs. Ezra vint à Jérusalem avec un groupe important de Juifs de Babylone et convoqua une assemblée populaire sur la place du Saint Temple. Dans un discours enflammé, il rappela qu'après toutes les misères passées, le peuple devait commencer à mener une vie nouvelle, selon les lois de la sainte Torah, sans se mêler aux peuples étrangers.

Dès son arrivée, Néhémie commença la construction d'une muraille tout autour de Jérusalem, pour fortifier la ville. Des milliers de gens y apportèrent des pierres. Pendant leur travail, ils étaient souvent attaqués par des Samaritains et autres ennemis appartenant à des peuples étrangers, mais les ouvriers s'armèrent et chassèrent les assaillants. Lorsque l'enceinte fut terminée, Ezra et Néhémie convoquèrent de nouveau l'assemblée du peuple. Ezra lut des chapitres de la Bible, puis le texte d'un serment que tous devaient prêter, jurant d'obéir aux lois de la Torah. Ce texte fut contresigné par les chefs des familles. C'est ainsi que le peuple jura d'observer la Bible, qui devint un code législatif d'État.

Les *Samaritains* ayant été repoussés par le peuple juif, édifièrent pour eux seuls un temple sur le Mont Garizim près de la ville de Sichem. Eux aussi considéraient la Torah comme un livre sacré, mais leurs coutumes étaient différentes. Ils sont toujours restés hostiles au peuple juif.

A cette époque, tandis que le pays de Juda se reconstruisait, il y avait aussi des Juifs dans d'autres provinces du grand empire des Perses : à Babylone et dans les villes purement perses en particulier à Suze, la capitale. Là se produisit l'événement suivant : le roi *Assuérus* (Xerxès) avait un ministre nommé *Aman* qui haïssait les Juifs. Un jour, ce dernier dit au roi : " Dans ton pays se trouve un peuple (les Juifs) qui est dispersé et disséminé partout ; ses lois sont toutes différentes de celles des autres peuples, et il n'obéit pas aux tiennes. Si tu le désires, ordonne que l'on mette à mort tous les Juifs ". Assuérus donna cet ordre, et les Juifs de Perse se trouvèrent en grand danger. C'est alors qu'intervint un des Juifs les plus notables de Suze, Mardochée, qui touchait de près à la cour royale. Sa jeune parente, Esther, à cause de sa grande beauté, était devenue l'une des femmes d'Assuérus ; la jeune reine avait totalement oublié son peuple et ne se souciait pas du malheur qui le menaçait. Mardochée, en cette circonstance douloureuse, lui rappela qu'elle était elle-même issue du peuple juif ; si elle ne suppliait pas le roi d'annuler son ordre criminel, elle allait disparaître en même temps que toute sa famille juive. Esther eut grand'peur et déclara au roi qu'elle était une enfant d'Israël, et que si l'ordre royal était exécuté, on la tuerait aussi ; en même temps, elle fit comprendre à Assuérus quel homme néfaste était Aman. Le roi insensé comprit alors le malheur qu'il allait provoquer ; il fit pendre le cruel Aman et permit aux Juifs de s'armer et de lutter contre leurs ennemis. Des milliers de Juifs furent ainsi sauvés de la mort. En souvenir de ce jour, on institua plus tard, au mois d'Adar, une fête à laquelle on donna le nom de Pourim.

En ce temps-là, il existait aussi une colonie juive en *Égypte*, pays qui faisait partie de l'empire des Perses. C'étaient les descendants des soldats juifs qui avaient abandonné le pays de Juda après la terrible destruction qui suivit la mort de Guedalia, et qui étaient partis pour l'Égypte en compagnie du prophète Jérémie. Une partie d'entre eux s'établit sur la frontière méridionale de l'Égypte, dans une ville fortifiée : *Éléphantine* (la ville des éléphants) ; et ils servaient dans l'armée égyptienne. La communauté juive construisit un petit temple, sur le modèle du Temple de Jérusalem, où il y eut des prêtres et des sacrifices. Ces Juifs parlaient l'araméen et c'est en cette langue qu'ils correspondaient avec leurs frères de Jérusalem.

Le gouvernement des prêtres : Le " Tanach " (Tora, prophètes et hagiographes)

La domination des Perses sur le pays de Juda dura deux cents ans (environ de 2 500 à 2 300 avant notre époque). En Palestine résidait un gouverneur perse (un *pé'ha*) qui prélevait les impôts sur la population et maintenait l'ordre dans le pays. Dans leur vie privée, les Juifs étaient libres et indépendants. Leur code étant la Torah qui, selon la tradition populaire, a été donnée par Dieu à Moïse, le pouvoir dans le pays appartenait aux chefs spirituels, les grands prêtres du saint Temple à Jérusalem. Dans la famille *Saduc*, issue du premier grand prêtre Josué ben Saduc, le pouvoir se transmettait de père en fils. Le grand prêtre avait autour de lui un conseil *d'Anciens* et se concertait avec eux sur les affaires des communautés. Les savants ou écrivains, les *scribes*, avaient une grande influence sur l'administration ; ils expliquaient au peuple les lois de la Torah. Les Anciens, d'accord avec les scribes, créèrent un grand conseil du peuple, qui s'appelait " La Grande Assemblée " et qui examinait les questions les plus importantes de l'administration.

Le mot d'ordre de la Grande Assemblée était : " Soyez prudents dans les affaires de la justice, formez le plus possible d'étudiants, et dressez une haie autour de la Torah " – c'est-à-dire, nommez des juges honnêtes, ouvrez des écoles pour les enfants et les jeunes gens, afin que tous sachent lire et écrire, et enfin, observez les lois de la Torah et adaptez-les à la vie. La Grande Assemblée émit une série de lois nouvelles ; c'est à elle, dit-on, qu'on doit le rituel, le Schéma (" Écoute Israël ") et le Schemone Esré (prière composée de dix-huit bénédictions) que tout Juif était tenu de réciter chaque jour. Les prières, au Temple, ne faisaient qu'accompagner l'ancien rite

des sacrifices, mais dans les maisons de prières modestes, tout le culte rendu à Dieu était constitué par les prières et par la lecture de chapitres de la Torah. L'enseignement dans les écoles était plus important encore : En ce temps-là, alors que rares étaient ceux qui savaient lire et écrire, les scribes juifs veillaient à ce que chaque citoyen apprit et sût lire la Torah. Cette mesure maintint dans le peuple l'ancienne langue écrite, *l'hébreu*, tandis que la langue usuelle était *l'araméen*, parlé et écrit dans toutes les régions du royaume des Perses. Les scribes adaptèrent aux deux langues l'écriture assyrienne ou *carrée*, que l'on utilise encore aujourd'hui pour écrire les Rouleaux de la Loi et imprimer les livres.

C'est au grand réformateur Ezra et à ses disciples, les *scribes* que l'on doit le classement du canon biblique qui se compose de trois parties : La Torah, les Prophètes et les Hagiographes (en abrégé "Tanach"). Ezra rassembla tout ce que, durant des siècles, avaient écrit les prêtres, les Prophètes et les auteurs de livres d'histoire, rectifia les textes erronés, composa avec des manuscrits disparates, des ouvrages. Il répartit le texte entier de la Torah en cinq volumes :

1. La Genèse, où est narrée la création du monde jusqu'à Abraham et la vie du peuple juif au temps des patriarches : Abraham, Isaac et Jacob ;
2. L'Exode, qui nous rapporte l'esclavage des Juifs en Égypte et leur délivrance par Moïse, les commandements donnés au Mont Sinaï et d'autres grandes lois de la Torah ;
3. Le Lévitique ou la " Torah des prêtres " – ensemble des règles concernant le culte divin dans le Temple, les fêtes et la conduite de l'homme dans la famille et dans la société ;
4. Les Nombres – description de la traversée du désert sous la direction de Moïse ;
5. le Deutéronome ou " la Torah répétée " – le livre trouvé au Temple au temps de Josias. Ce sont des lois morales supérieures, dans l'esprit des Prophètes et dans la forme du testament de Moïse. Ces cinq volumes portent aujourd'hui le nom de " *Houmesh* " (en hébreu, groupe de cinq, pentateuque).

Les scribes qui continuèrent l'œuvre d'Ezra, mirent en ordre les *livres historiques* qui nous apprennent l'histoire du peuple juif depuis l'établissement des Juifs au pays de Canaan jusqu'à la première destruction de Jérusalem et l'exil de Babylone. Ces livres s'intitulent : Premiers prophètes et comprennent quatre parties : Josué, Les Juges, Samuel et les Rois. Ensuite, viennent les Derniers prophètes – quinze livres contenant les paroles des trois grands prophètes (*Isaïe, Jérémie, Ézéchiel*) et de quinze prophètes moindres (*Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nabum, Habakuk, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie*).

Torah et *Prophètes* – tels sont les deux premiers fragments de la *Bible* ou *Tanach*. Le troisième fragment porte le nom de Ketoubim (écrits, littérature ou Hagiographes). Là sont incorporés divers ouvrages dont une partie était déjà achevée au temps d'Ezra et des scribes, et dont l'autre partie fut composée plus tard. Aux écrits plus anciens appartient le grand recueil des Psaumes – chants religieux et prières dont bon nombre étaient chantés au Temple et dans les écoles. Une partie des psaumes portent le nom du roi David, car ils se rattachent à divers épisodes de sa vie. Les psaumes expriment si profondément les douleurs et les joies de l'âme humaine, que, plus tard, ils furent introduits aussi dans les prières chrétiennes. Trois livres des Hagiographes se rattachent au nom du roi Salomon :

1. Le Cantique des Cantiques – une merveilleuse idylle qui chante l'amour de la Sulamite, jeune paysanne cherchant à s'évader du palais du roi Salomon pour retrouver dans les champs son bien-aimé, un simple berger ;

2. Les Proverbes de Salomon – apologues et maximes concernant les différents aspects de la vie, donnant de sages conseils et apprenant aux hommes à bien se conduire ;
3. L'Ecclésiaste – considérations mélancoliques sur la vie et la mort, sur la vanité de l'homme qui ne peut savoir la vérité et être heureux. De telles considérations sont aussi contenues dans le livre de Job ; on y trouve l'histoire de Job, un homme juste qui fut châtié par Dieu, au lieu d'être récompensé pour ses bonnes actions, et qui, dans un colloque avec Dieu, exige la justice dans le monde. Puis viennent trois petits ouvrages qu'on appelle *Meghillot* : les Lamentations – chants déplorant la destruction du Temple, et dus, selon la tradition au prophète Jérémie ; Esther – histoire d'Assuérus, d'Aman et de Mardochée ; *Ruth* – tableau de la vie pastorale au temps des Juges. À la série des livres des prophètes, appartient le livre de Daniel écrit plus tard, et constituant une description en langue araméenne de ce que le Juste de Babylone avait vu en rêve sur le sort de tous les royaumes et du peuple juif jusqu'au moment de la domination hellénique. Les trois derniers volumes des Hagiographes sont des chroniques historiques : Le Livre d'Ezra et Le Livre de Néhémie rapportent ce que ces deux chefs du peuple ont accompli ; quant au livre intitulé Chroniques, il est une chronique des rois de la maison de David – de David à Sédécias.

La domination grecque. Les Ptolémées

Il y a environ vingt-deux siècles, la situation politique des pays d'Orient changea entièrement. Parti de Grèce, le pays le plus cultivé d'Europe, à la tête d'une puissante armée, Alexandre de Macédoine, en peu de temps, conquiert tous les pays d'Asie et d'Afrique bordant la Méditerranée. Il renversa les Perses et installa des chefs choisis parmi ses généraux. Une légende populaire raconte que lorsque Alexandre s'approcha avec son armée de Jérusalem, le Grand Prêtre accompagné d'autres prêtres et des notables de la ville, sortit à sa rencontre. Dès qu'Alexandre aperçut la députation juive, il descendit de son cheval et s'inclina devant le Grand Prêtre. Ses guerriers lui ayant demandé pourquoi il honorait tant le prêtre juif, Alexandre répondit : " Lorsque j'étais encore en Macédoine et que je rêvais de conquérir les pays d'Orient, je vis un jour, en songe, un homme semblable à ce grand prêtre, qui me prédit que j'atteindrai mon but ; maintenant que je le vois en réalité, je m'incline devant le Dieu qui a parlé par sa bouche ". Quand Alexandre entra à Jérusalem, il visita le Temple et offrit un sacrifice au Dieu des Juifs.

La population juive s'étant soumise de son plein gré, Alexandre lui laissa la liberté dont elle jouissait sous la domination perse. Il ordonna à son administrateur en Palestine de ne pas accabler les Juifs de lourds impôts et de bien les traiter. Les Juifs l'en remercièrent en donnant à tous leurs garçons nés cette année-là, le nom d'Alexandre. Lorsque Alexandre s'empara de l'Égypte et fonda la grande ville commerciale d'*Alexandrie*, il la peupla de Grecs et de Juifs et leur accorda des droits civiques égaux.

Après la mort d'Alexandre, ses généraux se partagèrent les territoires conquis. L'un d'eux, Ptolémée Lagos, devint le maître de l'Égypte. Il enleva à un autre général le pays de Juda ; profitant d'un samedi, alors que la population juive ne pouvait se défendre les armes à la main, il assiégea Jérusalem, pénétra dans la ville et emmena de nombreux captifs à Alexandrie. À la même époque, un autre général grec, Séleucus, se proclama maître de la Syrie, de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie (Babylone) où habitaient aussi un grand nombre de Juifs. Antioche devint sa capitale. Ainsi se créèrent deux grands États avec deux dynasties : les *Ptolémées* et les *Séleucides*.

Comme le pays de Juda se trouvait entre ces deux États, les deux dynasties s'en disputèrent constamment la possession.

Les Ptolémées régnèrent en Judée plus de cent ans. Les premiers rois de cette dynastie traitèrent bien les Juifs. À Jérusalem le gouvernement des prêtres subsista. Le grand prêtre reçut un nom grec : Ethnarque, chef du peuple, et son Conseil des anciens s'appela *gnéroussia*. L'ethnarque devait assurer au monarque ptoléméen les impôts annuels du pays de Juda ; en dehors de cela, il gardait toute liberté dans l'administration. À Alexandrie, capitale des Ptolémées, il y eut tant de Juifs, qu'ils occupèrent tout un quartier de la ville. La vie en commun avec les Grecs poussa les Juifs d'Alexandrie à adopter le grec au lieu de l'araméen.

Le second monarque de la dynastie grecque, *Ptolémée Philadelphie*, fut particulièrement favorable aux Juifs. C'était un ami des sciences et des arts, et il installa à sa cour une grande bibliothèque ainsi qu'un musée ; les livres de tous les peuples y étaient rassemblés, mais il y manquait encore les écrits sacrés des Juifs. Alors, le roi adressa une lettre au grand prêtre Éliézer à Jérusalem, pour le prier d'envoyer à Alexandrie des savants qui pussent traduire la Torah de l'hébreu en grec. Soixante-dix " Anciens ", tous des savants, y vinrent ; on les installa dans une île derrière la ville, chacun dans une cellule particulière ; chacun d'eux traduisit la Torah en entier, et lorsque tous eurent terminé le travail et qu'on eût comparé toutes les traductions, il apparut qu'elles étaient identiques mot pour mot. Ptolémée remercia les Anciens pour leur œuvre et leur donna une copie de la traduction afin de la répandre dans les communautés juives où l'on parlait grec. Telle est la légende populaire. En réalité, on commença en effet à cette époque à traduire la Torah, et plus tard, on traduisit peu à peu tous les livres du Tanach en grec, car les générations ultérieures avaient oublié l'hébreu. La traduction fut dénommée des Septante ou " Septuaginta ", car selon la légende, elle avait été commencée par les Soixante-dix Anciens.

Sous le règne de Ptolémée III et de Ptolémée IV, la Judée connut des troubles. Les rois syriens, les Séleucides, s'avancèrent vers la Palestine, afin d'arracher ce pays aux Ptolémées. À Jérusalem même se créa un parti juif, qui voulait placer le pays sous la domination du roi syrien. Le grand prêtre Onias II y adhéra. Une fois, comme on n'avait pas envoyé à Alexandrie le montant du tribut annuel, Ptolémée délégua un messenger qui en exigea le paiement immédiat sous peine d'un rude châtement. On eut peur à Jérusalem, et le neveu du grand prêtre, Joseph ben Tobia, partit pour Alexandrie, afin de s'excuser auprès du roi. Le jeune Joseph plut tant à la cour royale, que Ptolémée le nomma collecteur des impôts pour toute la Palestine. Pendant plus de vingt ans, Joseph servit fidèlement et enrichit le monarque égyptien ; mais lui-même et ses agents s'enrichirent aussi.

À Jérusalem, les Juifs aisés suivirent les modes grecques : ils s'adonnaient aux plaisirs et s'éloignaient de plus en plus de la masse du peuple.

Ptolémée IV, qui guerroyait contre le roi de Syrie, vint un jour à Jérusalem pour voir le Temple. Les prêtres lui montrèrent les salles extérieures, mais ils ne lui permirent pas d'entrer dans le Saint des Saints, où seul le grand prêtre avait accès. Le roi y pénétra de force, et en fut châtié : sur le seuil même, il tomba sans connaissance. Depuis ce moment, il prit en aversion le peuple juif et sa foi. De retour à Alexandrie, il ordonna d'amener une foule de Juifs dans l'arène réservée aux jeux et de lâcher sur eux des éléphants sauvages ; mais les Juifs poussèrent des cris si terribles, que les bêtes féroces s'effrayèrent, se retournèrent contre leurs guides et les serviteurs du roi, et les piétinèrent.

L'aversion du dernier monarque égyptien rendit hostiles aux Ptolémées les masses populaires juives. On pensa que la domination des Séleucides syriens serait plus clément. Lorsque le roi

syrien *Antiochus le Grand* battit l'armée égyptienne sur le Jourdain et entra à Jérusalem, les notables de la ville l'accueillirent favorablement et reconnurent la domination des Séleucides. Mais ils s'étaient trompés en espérant des temps meilleurs.

Les séleucides et la révolte des Asmonéens

Le premier souverain séleucide en Judée, *Antiochus III ou le Grand*, témoigna de la bienveillance à l'égard des Juifs. Il ordonna de verser au grand prêtre Siméon le Juste, une forte somme pour le Temple, ainsi que pour fortifier et embellir Jérusalem ; il améliora aussi la situation des communautés juives à Babylone et en Syrie. Mais bientôt il essuya une défaite au cours d'une guerre contre les Romains ; et peu après il mourut. Après lui, son fils *Séleucus IV* régna quelques années et des temps pénibles commencèrent. Le roi avait besoin d'argent pour payer la grosse contribution exigée par le gouvernement romain, et il pressurait les Juifs. Un jour, il envoya le chef du trésor, Héliodore, à Jérusalem avec l'ordre de retirer du Temple les sommes qui s'y trouvaient cachées. L'envoyé pénétra de force dans l'enceinte sacrée, et appela ainsi sur lui un châtiment, tout comme autrefois Ptolémée : deux hommes vigoureux le saisirent et le fustigèrent de sorte qu'il s'en retourna malade à Antioche. Le grand prêtre Onias III s'y rendit aussi, afin de se justifier devant le roi. Mais bientôt Séleucus mourut, et son frère *Antiochus IV* lui succéda.

Les Grecs donnèrent à cet Antiochus le nom d'*Épiphane*, l' "envoyé de Dieu ", mais d'autres l'appelaient *Épimane* : " le fou " ; les Juifs le surnommaient " Antiochus le Méchant " car il les persécutait. Antiochus mit en demeure tous les peuples habitant son royaume, et particulièrement les Juifs, de devenir Grecs, d'adopter la religion grecque avec ses dieux et déesses : Zeus, Apollon, Aphrodite et les autres, de se prosterner devant leurs images et statues, et de se conduire dans leur vie domestique comme des Grecs. Il s'appuyait sur le fait que parmi les Juifs mêmes, s'était fondé un parti portant le nom de hellénistes, admirateurs des mœurs grecques. Les Hellénistes, pour la plupart des jeunes gens de familles riches, copiaient les Grecs : fréquentant les théâtres, les jeux olympiques et menant une vie dissolue. Les sévères coutumes juives ne le permettaient point, et les pieux, les hassidim, s'élevèrent violemment contre les Hellénistes. Même au sein des familles sacerdotales les deux partis étaient représentés ; ainsi le grand prêtre Onias se trouvait du côté des hassidim, tandis que son frère, Jésus, prit le nom grec de Jason et devint le chef des hellénistes.

Jason, voulant ravir à son frère la grande prêtrise, promit à Antiochus d'introduire les mœurs grecques à Jérusalem et de payer un tribut plus élevé, si on le nommait grand prêtre. Le roi acquiesça volontiers, et Jason entreprit d'instaurer un ordre nouveau. Il modifia l'éducation de la jeunesse juive dans le sens grec, édifia un " gymnase ", où des enfants juifs, nus, apprenaient la gymnastique et faisaient des exercices militaires. Quelques années plus tard, il se trouva à Jérusalem un autre helléniste appelé *Ménélaüs* qui visait aussi à devenir grand prêtre. Jason l'ayant envoyé porter le montant des impôts à Antiochus, Ménélaüs obtint du roi qu'il reprît la prêtrise à Jason, pour la lui donner, moyennant quoi il s'engageait à payer des impôts plus élevés encore. Dès que la dignité convoitée lui eut été confiée, il ordonna de dérober au Temple de Jérusalem de précieux vases d'or et de les expédier à Antiochus. Mais l'ancien grand prêtre Onias le prit en flagrant délit et lui fit de violents reproches. Ménélaüs se vengea en soudoyant un criminel, qui tua le vieillard. Quand cette nouvelle se répandit à Jérusalem, une révolte éclata : la foule mit à mort le frère de Ménélaüs, qui avait expédié à Antioche l'or dérobé au Temple.

La révolte se propagea. Exaspéré, Antiochus fit irruption à Jérusalem avec son armée, massacra des centaines de Juifs et, de nouveau, pilla le Temple. Mais il ne s'en tint pas là : il voulut déraciner complètement la Loi et la culture nationale juives, qui distinguaient les Juifs des Grecs. Il décida de mêler de force les Juifs aux peuples voisins. Il décréta que les Juifs de la Judée

n'auraient plus le droit de servir leur Dieu, ni d'obéir à ses lois. Tous, par contre, étaient astreints à servir les divinités du peuple dominateur. Dans le Temple de Jérusalem, on érigea une grande statue du dieu grec Zeus ; d'autres furent élevées également dans plusieurs villes et l'on força les Juifs à se prosterner devant ces idoles et à leur offrir en holocauste des porcs, animaux considérés par eux comme impurs. Pour s'être réunis dans les synagogues afin d'y prier, pour avoir observé le Sabbat et les jours de fête ou pour avoir mangé de la viande apprêtée selon la loi, les Juifs étaient punis de mort.

Un grand nombre de gens souffrirent en ce temps-là pour leur foi et lui sacrifièrent leur vie. On cite le cas d'une mère dont les sept fils furent emprisonnés et suppliciés, parce qu'ils ne voulaient pas renier leur religion.

Le cruel Antiochus avait fait venir le fils aîné et lui avait dit : " Goûte à un morceau de porc et l'on cessera de te frapper. " Mais le jeune homme répondit : " Plutôt être étranglé que de manger ce que notre loi nous interdit. " Alors Antiochus ordonna qu'on lui tranchât la langue et qu'on le jetât dans une chaudière d'eau bouillante. Ensuite, le roi appela les autres fils, l'un après l'autre sans qu'aucun se soumit ; il ordonna alors de les supplicier et de les mettre à mort. Quand vint le tour du dernier-né, le tyran dit à la mère : " Persuade ton fils de m'obéir afin qu'il demeure en vie ". Mais la mère, s'adressant à son fils, lui dit : " N'aie pas peur de ce criminel et agis comme ont agi tes frères. " Et les bourreaux du roi tuèrent le plus jeune frère en même temps que la mère.

Le peuple ne put supporter davantage les cruautés d'Antiochus. Ce n'est pas à Jérusalem, où les soldats syriens avaient réprimé la première rébellion, mais dans les cités moins importantes que gronda la révolte, ou plutôt une vraie révolution. Dans la petite ville de Modin, vivait un vieux prêtre, *Mattathias*, de la famille des Asmonéens, avec ses cinq fils. Un jour, un officier et des soldats syriens érigèrent sur la place un autel avec une idole, et exigèrent de Mattathias qu'il offrît un sacrifice au dieu grec, le dieu d'État, que tous les peuples devaient servir. Mattathias répondit : " Que tous les peuples obéissent à votre roi, mais moi et mes frères nous n'abjurerons jamais notre foi. " Cependant, un helléniste juif s'approcha de l'autel et voulut y faire un sacrifice ; Mattathias, indigné, se jeta sur lui et le tua. L'officier syrien fut tué par les fils de Mattathias, et l'autel fut détruit.

C'était la révolte ouverte. Mattathias proclama dans tout le pays : " Que ceux qui sont pour Dieu et sa Torah viennent à moi ! " Des milliers de Juifs, et de hassidim répondirent à son appel, et créèrent partout de petits groupements rebelles, qui se dissimulaient dans les montagnes, et attaquaient les soldats syriens qui passaient à leur portée.

Mattathias mort, ses fils continuèrent la lutte. Le plus fort d'entre eux était Juda, qui reçut le surnom de Macchabée (le marteau) après qu'il eut remporté plusieurs victoires. D'abord, les combattants juifs eurent à tenir tête à l'administrateur syrien de la Palestine, Apollonius, et à son armée. Les gens de Juda se battirent comme des lions furieux. Apollonius tomba, et Juda lui prit son épée. Avec cette épée grecque, le héros juif porta des coups aux ennemis de son peuple. Après la première victoire, une grande armée juive se groupa autour de Juda Macchabée, qui fut ainsi en mesure d'affronter les armées plus puissantes d'Antiochus. Il chassa les détachements syriens de tout le territoire entourant Jérusalem, et put entrer dans la ville sainte. Là, une seule petite garnison syrienne se trouvait encore, qui se retrancha dans la forteresse. Juda et ses compagnons montèrent sur la " montagne de la Maison ", la montagne du Temple. Un triste tableau s'offrit à leur vue : la Maison sainte était déserte et pillée ; sur l'autel se dressait l'idole de Zeus, et tout alentour, s'amoncelaient des ruines et des ordures. On se mit à nettoyer l'endroit sacré. Les idoles furent brisées, l'ordre rétabli ; et, quand l'œuvre se trouva terminée, il y eut une fête dénommée : *dédicace de la Maison*. Les réjouissances durèrent huit jours. Chaque soir, on illuminait le Temple. Un miracle, dit-on, se produisit : on cherchait de l'huile pour illuminer le

Temple, et on n'en trouva qu'un tout petit vase, perdu dans un coin, et dont le contenu pouvait suffire à peine pour une seule soirée ; cependant, quand on l'eut versé dans la lampe, celle-ci brûla huit soirs de suite. Dans d'autres villes, on fit aussi des illuminations. Ainsi, depuis 2000 ans, les Juifs observent la fête de Hanoucca (à partir du 25^e jour du mois de Kislev) et chaque famille illumine toute la semaine sa demeure par la flamme joyeuse de ses chandeliers.

Mais ce n'était là que le début de la longue lutte pour la libération du peuple juif, lutte qui devait durer vingt-cinq ans. Le cruel Antiochus était mort dans d'atroces souffrances, mais ses successeurs poursuivirent la guerre. Au cours d'un dur combat, le héros Juda Macchabée fut tué. Son frère Jonathan l'Asmonéen prit le commandement. C'était un homme avisé ; il mettait à profit chaque incident de la politique générale, afin de refouler peu à peu les Syriens du pays juif. Heureusement pour les opprimés, de grands troubles commencèrent à cette époque dans le royaume des Séleucides. Les héritiers d'Antiochus se disputaient la couronne royale, au grand avantage d'éléments absolument étrangers, qui intervenaient, et souvent usurpaient le pouvoir. Chacun des prétendants au trône s'efforçait de conclure une alliance avec Jonathan, afin qu'il l'aidât de son armée à combattre le parti adverse ; en échange, le chef juif recevait toutes sortes de promesses. C'est ainsi que Jonathan devint grand prêtre, avec les pouvoirs d'un prince régnant. Peu à peu, aidé de son frère Siméon, il reprit d'importants territoires aux Syriens. Lorsque Jonathan périt, lui aussi, à la guerre, Siméon prit le commandement de l'armée juive. Il put chasser la garnison syrienne de la forteresse de Jérusalem, et mettre fin à la domination étrangère dans le pays de Juda. Au cours d'une grande assemblée du peuple tenue à Jérusalem, Siméon fut nommé grand prêtre et *Nassi* (ethnarque) du peuple libéré.

Les Asmonéens

Après quatre cents ans de domination persane et grecque, Juda redevenait un État libre, ayant son propre maître, un " Nassi " issu de l'héroïque famille des Asmonéens, qui avait reconquis de haute lutte la liberté nationale.

Le Nassi Siméon l'Asmonéen s'employa de toutes ses forces à calmer le pays éprouvé par trente années de guerres et de ruines. Il se préoccupait de la renaissance du travail agricole, dans les villages, et du négoce dans les villes. Il construisit un grand port au bord de la Méditerranée, dans la ville de *Jaffa* qu'il prit aux Syriens, afin de relier Jérusalem à la mer. Mais, de ce fait, il fut entraîné dans une nouvelle guerre avec le roi syrien *Antiochus Sidetes*. Siméon était déjà vieux : ce furent ses fils, parmi lesquels s'était distingué Yochanan (Jean) Hyrcan, qui dirigèrent les opérations. Mais un malheur se produisit. Siméon l'Asmonéen avait un gendre qui portait le nom grec de Ptolémée ; il était gouverneur de la ville de Jéricho ; ce Juif hellénisé, s'étant allié à Antiochus, invita un jour le Nassi et sa femme à un festin dans Jéricho ; et, lorsque ses hôtes se furent abreuvés de vin, il ordonna à ses serviteurs de tuer son beau-père et d'enfermer sa belle-mère dans une forteresse. Yochanan Hyrcan vint avec une grande armée assiéger la forteresse et tenta de capturer le criminel ; mais Ptolémée exposa sur la muraille sa prisonnière, la mère de Hyrcan, et menaça de la jeter dans le vide, si Hyrcan ne s'éloignait pas. Celui-ci dut retourner à Jérusalem où il fut proclamé Nassi et grand prêtre. Le criminel Ptolémée s'enfuit plus tard chez les Syriens.

Jean Hyrcan, qui régna trente années, fut le premier Nassi de la maison des Asmonéens qui créa un État entièrement indépendant. Il fut enfin délivré de ses ennemis syriens, car les Séleucides eux-mêmes s'entre-déchiraient. Les petits peuples d'alentour, en Palestine, qui souvent s'alliaient à l'ennemi et harcelaient les Juifs, furent soumis par Hyrcan. Celui-ci châtia les *Samaritains* qui vivaient au centre du pays, près de la ville de Sichem ; leur temple sur le mont Garizim fut détruit. Le petit peuple d'Édom, habitant le sud de la Palestine, dut se soumettre sans réserve au maître

de la Judée et même embrasser la religion juive. Tous les Édomites du sexe masculin se convertirent.

De grandes réformes furent introduites par Jean Hyrcan dans l'administration de l'État. Sous son règne fut créé le grand conseil du royaume qui porta le nom grec de Sanhédrin, ou Grande Maison de Justice. Le Sanhédrin se composait de soixante-dix membres et d'un président (le Père de la Maison de Justice). On y examinait toutes les nouvelles ordonnances qui devaient être promulguées sur la base des lois de la Torah ; en outre, le Sanhédrin constituait la plus haute instance pour la jurisprudence et les procès. Au sein du Sanhédrin –le Parlement juif– un antagonisme se manifestait souvent entre les représentants des deux partis qui, en ce temps-là, s'étaient formés à Jérusalem : les Sadducéens et les Pharisiens. Les Sadducéens de la famille du prêtre Saduc étaient un parti politique nationaliste ; ils exigeaient que l'État Juif, à l'instar des autres États, possédât des armées et soutînt des guerres afin de conquérir des pays étrangers pour étendre son pouvoir. Ils considéraient la Torah comme loi fondamentale de l'État juif, mais ne voulaient pas lui adjoindre de nouvelles lois religieuses et ainsi " élever une barrière autour de la Torah ". Le parti des Sadducéens comptait dans ses rangs les riches et les fonctionnaires. La classe moyenne appartenait au parti des Pharisiens, dont le nom signifie " séparés ". Ces derniers estimaient que le peuple juif doit être séparé des peuples étrangers, étant une nation spirituelle, un peuple de Dieu, à qui convient une règle de vie toute différente ; ils pensaient que toutes les idées directives de ce peuple, toutes ses lois doivent être tirées de la sainte Torah, et qu'il est nécessaire de créer des règlements toujours plus sévères, afin d'empêcher ce peuple de se mêler aux autres. À cet effet, il faut *étudier* la Torah, en connaître chaque prescription, en pouvoir expliquer chaque mot, comme l'avaient fait les " scribes ". Ainsi, pour les Pharisiens, l'essentiel était le *peuple*, pour les *Sadducéens*, l'État.

Le Nassi Jean Hyrcan penchait plus vers les Sadducéens que vers les Pharisiens. Un jour, au cours d'un banquet, il posa aux chefs des deux partis la question suivante : trouvaient-ils que lui, Jean, était fidèle à la Torah et à ses commandements ? Tous répondirent : Oui. Mais l'un des Pharisiens, Éléazar, s'écria : "Ne te suffit-il pas d'être un Nassi ? A quoi bon être encore grand prêtre ? " Il voulait dire par là qu'il ne sied point à celui qui dirige des opérations militaires, d'être un intercesseur auprès de Dieu dans le saint Temple. Le Nassi en fut froissé, et, depuis cet incident, il se rapprocha davantage des Sadducéens, et veilla à ce qu'ils fussent en majorité dans le Sanhédrin.

Les fils et successeurs de Jean Hyrcan, Aristobule et Alexandre Jannée, étaient entièrement ralliés aux Sadducéens. L'aîné ajouta à son nom juif de Juda, celui d'Aristobule, d'origine grecque, et s'arrogea le titre de " roi " au lieu de celui de " Nassi ". Il fit des guerres aux peuples voisins, mais, de santé délicate, mourut prématurément. Son frère et successeur, Alexandre Jannée, était un véritable soldat, violent adversaire des Pharisiens. Durant tout son règne, 27 ans, il mena sans répit deux guerres : l'une contre les peuples étrangers : Syriens, Arabes ; l'autre contre une grande partie de son propre peuple, qui se ralliait aux Pharisiens. Dans les guerres extérieures, Alexandre Jannée eut des succès et des revers, mais finalement, il agrandit le territoire du royaume de Juda, qui retrouva ses frontières d'autrefois. Quant à la guerre civile, elle fut extrêmement pénible et désastreuse. Le roi n'avait pour lui que les militaires, les prêtres et les riches qui appartenaient au parti des Sadducéens. Contre lui et contre sa politique belliqueuse, s'élevaient la classe moyenne et les masses pauvres qui soutenaient les Pharisiens.

Un jour, pendant la fête des Tabernacles, alors qu'Alexandre Jannée, en sa qualité de grand prêtre, présidait au service divin dans le Temple, on lui présenta un vase d'eau, pour arroser l'autel, comme c'était l'usage chez les Pharisiens ; mais le roi sadducéen versa l'eau sur le sol, afin de montrer qu'il n'approuvait pas cette coutume. Les fidèles indignés jetèrent sur lui une pluie de

cédrats. Alors les soldats firent irruption dans le Temple, et un grand massacre eut lieu. Une révolte ouverte éclata contre le roi impitoyable. Elle dura six ans. Les deux partis fratricides appelaient souvent à leur aide des mercenaires étrangers. A la fin de sa vie, le roi éprouva un remords d'avoir combattu son peuple et, au moment de mourir, il conseilla à sa femme de faire la paix avec les Pharisiens, car la majorité du peuple était avec eux.

La reine Salomé Alexandra suivit le conseil de son époux. Elle fit de son frère Simon ben Sotah, qui était le chef des Pharisiens, le président du Sanhédrin. Le nouveau Sanhédrin rétablit les lois que l'influence des Sadducéens avait abolies. Du côté des Pharisiens se trouvait le fils aîné de la reine, Hyrcan, qui obtint le titre de grand prêtre. Mais le cadet, Aristobule, chef militaire, penchait pour les Sadducéens, puissants dans l'armée. La vieille reine sentait la mort s'approcher ; la couronne allait revenir à Hyrcan ; mais Aristobule fomenta une révolte militaire, afin de se faire proclamer roi et de régner avec l'aide des Sadducéens. À la mort de la reine, la guerre fratricide battait son plein. Hyrcan, de caractère faible, n'était guère apte à diriger un État ; son frère, par contre, trop belliqueux, pouvait, comme son père Alexandre Jannée, causer des catastrophes. La première guerre entre les armées des deux frères se termina par la victoire d'Aristobule ; Hyrcan dut lui céder son titre de roi. Mais bientôt Hyrcan suivit les suggestions de ses amis, qui l'engageaient à fuir en Arabie, auprès du roi Arétas, grâce à l'appui duquel il pourrait reprendre le pouvoir. Les Arabes, d'accord avec les gens de Hyrcan, se répandirent dans Jérusalem et assiégèrent la montagne du Temple, où s'étaient barricadés, autour du Temple même, Aristobule et ses partisans. C'était l'époque de la Pâque. Les assiégés, n'ayant pas assez de brebis pour les sacrifices offerts au Temple à l'occasion de la fête, durent les acheter à leurs ennemis. Chaque jour, du sommet de la haute muraille, ils faisaient descendre, au moyen de longues chaînes, une corbeille remplie de pièces d'or ; les assaillants, en retour, leur envoyaient des brebis. Une fois, les Arabes livrèrent au lieu d'une brebis, un porc. Les assiégés se sentirent offensés, et la guerre reprit de plus belle. Dans le camp de Hyrcan, se trouvait un homme pieux, du nom d'Onias ; on le tenait pour un saint et on croyait que ses prières étaient favorablement accueillies au ciel. Les gens de Hyrcan exigèrent qu'il obtînt de Dieu la défaite des partisans d'Aristobule. Cet homme noble et pur leva les yeux au ciel, et cria : " O Dieu, les assiégés comme les assaillants sont tes enfants. Je t'en conjure, ne fais point ce qu'ils se souhaitent les uns aux autres ! " Entendant ces mots, les soldats le lapidèrent.

A cette époque, un grand événement changea complètement toute la situation en Asie : le chef de la puissante armée romaine, Pompée, conquiert la Syrie et tout le royaume des Séleucides. Après les Perses et les Grecs, ce furent maintenant les Romains qui prirent possession du monde. Le petit peuple d'Italie étendait peu à peu sa domination en Europe occidentale, en Asie et en Afrique. Ayant vaincu la Syrie, Pompée s'arrêta avec son armée dans la capitale syrienne de Damas, à la frontière de la Palestine, et se prépara à conquérir aussi le pays de Juda. À cette nouvelle, Hyrcan et Aristobule, les deux frères Asmonéens, se présentèrent devant le conquérant romain et le prièrent de décider lequel des deux avait droit au titre royal. Pompée promit de donner une réponse plus tard ; et, entre temps, il approcha de Jérusalem avec son armée. Il prit la forteresse de la Montagne du Temple, le jour même de Kippour, alors que le peuple était assemblé dans la maison de Dieu et que les prêtres célébraient l'office. Les soldats romains tuèrent plusieurs prêtres ainsi que ceux d'entre les gens d'Aristobule qui résistaient. Pompée proclama que désormais le pays de Juda était soumis à la République Romaine ; au timide Hyrcan, il laissa le titre de grand prêtre et d'ethnarque, mais ne lui accorda pas celui de roi. Quand l'impétueux Aristobule, qui s'appêtait à fomenter une révolte contre les Romains, il le fit prisonnier avec sa famille, et l'emmena à Rome.

C'est ainsi que périt l'État libre des Asmonéens, qui avait duré à peine quatre-vingts ans. La chose se passait voici deux mille ans (en l'an 63 avant l'ère vulgaire).

La Judée sous la tutelle romaine, Hérode

De nouveau le pays de Juda était soumis à une puissance étrangère. Hyrcan était tenu d'exécuter les ordres de Rome. Il ne pouvait pas, seul, diriger toutes les affaires politiques, en des temps aussi durs. Aussi était-il constamment secondé par son gouverneur *Antipater*, qui était un demi Juif d'Édom ; Antipater ne tenait guère compte des intérêts du peuple. Il gagnait davantage à faire la volonté des grands maîtres, les Romains, de sorte qu'au nom de Hyrcan, il commit des exactions. Tant que Pompée fut maître en Asie, Antipater le servit fidèlement ; mais dès que le général romain Jules César eut conquis à son tour le pouvoir, le gouverneur juif l'aida dans ses guerres en lui procurant des soldats. Pour le récompenser, César fit de lui le " tuteur " de la Judée. C'est-à-dire qu'il contrôlait toute l'administration et Hyrcan lui-même. Antipater confia le gouvernement de la moitié de Juda (la partie nord), la *Galilée*, à son fils Hérode, jeune homme robuste et énergique, qui avait plus d'attaches parmi les Romains et les Grecs que parmi les Juifs. En Galilée, se trouvaient encore des groupes de patriotes juifs, qui voulaient libérer le pays de la domination étrangère ; mais Hérode fit saisir leur chef, Ézéchiás, et ses amis, et les fit mettre à mort. Le Sanhédrin l'ayant assigné, lui demanda : " Comment as-tu pu agir ainsi sans un verdict du tribunal ? " Hérode, debout, entouré de son armée, se taisait. Le Sanhédrin n'osa le condamner. Mais l'un des Pharisiens, Samaya, se leva et dit : " Maintenant, vous craignez Hérode, mais un jour viendra, où il vous condamnera tous à mort. " Cette prophétie devait se réaliser.

Hérode convoitait sans cesse le pouvoir. Son rêve était de devenir, avec l'aide des Romains, roi de Judée. Mais il avait un rival : le prince asmonéen *Antigone*, fils d'Aristobule, mort en captivité, à Rome. Antigone voulait, lui aussi, obtenir le titre de roi, mais *contre* les Romains, en s'opposant aux maîtres étrangers. Ce projet se réalisa, grâce à l'appui de révoltés juifs et de mercenaires persans ; Antigone chassa de Jérusalem Hérode, et devint roi pour quatre années. Mais Hérode, étant revenu à la tête d'une grande armée romaine, s'empara de la capitale. Les Romains décapitèrent Antigone et proclamèrent Hérode roi en Judée. Parvenu au pouvoir, Hérode se mit à persécuter tous les partisans des Asmonéens, et abolit le Sanhédrin.

À cette époque, les maîtres changeaient souvent à Rome. Divers chefs d'armée se disputaient le pouvoir. Jules César fut tué à Rome par ses adversaires. Bientôt, la République Romaine succéda à l'Empire. Octave Auguste devint le premier " César " romain, le maître de nombreux pays dans toutes les parties du monde antique : en Europe, en Asie et en Afrique. Hérode devait s'accommoder à chaque nouveau maître de Rome, le flatter, acheter sa faveur par de l'argent ou un appui militaire, afin de se maintenir sur le trône de Juda, contre le gré du peuple.

Hérode n'était pas aimé dans sa propre famille. Afin de prouver qu'il était l'héritier légal des Asmonéens, il épousa la belle Mariamne, petite-fille de l'ex-roi Hyrcan. Dans son palais royal, il hébergeait tous les proches de sa femme : son grand-père, le vieil Hyrcan, sa mère Alexandra et son jeune frère Aristobule III. Il ne le faisait point par affection pour ses parents asmonéens, mais pour les surveiller de près. Il craignait qu'ils n'entrassent clandestinement en contact avec les patriotes juifs dans l'intention de s'insurger. Son beau-frère Aristobule, délicat jeune homme de dix-sept ans, fut nommé grand prêtre, pour satisfaire la famille ; mais dès qu'Hérode vit avec quel enthousiasme le peuple accueillait le beau prince quand il paraissait au Temple, il en conçut de l'inquiétude. Un jour, pendant la fête des Tabernacles, le roi réunit un grand nombre de convives pour un festin qu'il donna à Jéricho ; la journée était chaude, et Aristobule, accompagné de ses jeunes compagnons, alla se baigner dans le fleuve ; tandis qu'il nageait, quelques-uns de ses camarades le maintinrent sous l'eau, jusqu'à ce qu'il se noyât. Le bruit fut répandu qu'il s'agissait d'un accident, mais partout, le peuple accusait Hérode de s'être débarrassé de son beau-frère, le favori du peuple.

Depuis ce moment, Hérode ne trouva plus de repos dans sa famille. Sa belle-mère, Alexandra, le haïssait depuis longtemps, et se plaignait de lui à Rome. La reine Mariamne, après la mort de son frère, prit aussi son mari en aversion. Par deux fois, celui-ci fut mandé auprès des Romains, pour se justifier des actes qu'il avait commis ; et chaque fois, avant son départ de Jérusalem, il ordonna secrètement au surveillant de son palais d'enfermer Mariamne et sa mère, et de les tuer si un malheur le frappait. Les deux fois, il revint indemne, mais les femmes connurent son criminel projet et ne l'en haïrent que davantage.

La haine d'un côté, la crainte de l'autre, firent du palais royal un enfer. Hérode tremblait à la pensée qu'un des Asmonéens survivants lui ravît son trône. Il fit tuer le vieil Hyrcan, octogénaire, qui voulait s'arracher à cet enfer et s'enfuir avec l'aide de ses amis. Puis, il accusa la reine Mariamne elle-même d'avoir tenté de le faire empoisonner par un serviteur, et d'avoir commis d'autres crimes semblables. Finalement elle fut condamnée à mort, et sa tête tomba sous la hache du bourreau. Une fin pareille attendait sa mère, Alexandra, qui jusqu'à sa mort chercha à se venger du meurtrier de sa famille.

Le peuple maudissait amèrement Hérode, l' " esclave d'Édom ", ou le " demi Juif ", comme on l'appelait. Le roi, pour se concilier le peuple, ordonna la restauration du Temple de Jérusalem : il en fit un édifice magnifique, comme l'avait été celui de Salomon. Mais, sur les portes de ce Temple, brillait un grand aigle d'or, écusson de l'Empire romain, et cet emblème païen offensait le sentiment national juif. En outre, les gens pieux en voulaient à Hérode d'avoir édifié, dans la ville sainte, des théâtres et des cirques, où l'on pratiquait les jeux à la manière grecque. Hérode bâtit aussi de nouvelles cités en l'honneur de l'empereur romain. C'est ainsi que s'éleva, au bord de la mer, la ville de Césarée, qui fut habitée par des Grecs et des Romains ; la vieille cité de Samarie fut nommée " Sébaste " (titre de l'empereur Auguste, qui s'appelait en grec : le saint).

Hérode eut des enfants de plusieurs femmes, mais il considérait comme ses héritiers les deux fils de Mariamne : Alexandre et Aristobule. Les jeunes princes étaient élevés à Rome, à la cour impériale ; cependant, ils n'oubliaient pas qu'ils étaient les enfants d'une reine asmonéenne, condamnée à mort pour être restée fidèle à la dynastie nationale. Hérode s'aperçut que ses deux fils ne l'aimaient pas ; son fils Antipater, qu'il eut d'une autre femme, était jaloux des princes privilégiés. Il rapporta à son père qu'Alexandre et Aristobule complotaient de le tuer, afin de venger leur mère. Terrifié, Hérode les livra à la justice, qui les condamna à mort. Antipater fut désigné comme héritier du trône. Mais Hérode eut tôt fait d'apprendre que cet héritier, lui aussi, voulait se débarrasser de lui le plus rapidement possible. Et Antipater tomba à son tour. On raconte que lorsque l'empereur Auguste eut connaissance de la mort du troisième fils d'Hérode, il s'exclama : " Dans la maison du roi juif, il vaut mieux être un porc qu'un fils ! " (car Hérode sacrifiait ses fils, tandis que le sacrifice des porcs était interdit chez les Juifs).

Hérode mourut après avoir régné trente-trois ans. Peu avant sa mort, il partagea son royaume entre les trois fils qui lui restaient, mais les héritiers durent se rendre à Rome, pour obtenir une confirmation de l'empereur Auguste. D'abord, l'empereur donna son approbation, mais quand il constata qu'en Judée les révoltes et les troubles ne cessaient point, il décida de remettre le gouvernement de ce pays aux mains de fonctionnaires romains appelés *Procurateurs*. Ainsi le pays de Juda devint une province de l'Empire romain.

Les Procurateurs, la guerre nationale et la deuxième destruction

Dans la ville de Césarée, non loin de Jérusalem, siégeait un Procureur ou gouverneur ; autour de lui campaient des légions romaines, chargées de maintenir l'ordre en Judée. Aux jours de grandes fêtes, comme Pâque ou Souccoth, quand le Temple était rempli de pèlerins venus de tous les coins du pays, le procureur venait aussi, accompagné de ses soldats, afin d'empêcher une insurrection du peuple contre la domination étrangère. Les Romains observaient alors la vie juive et les coutumes religieuses qui leur étaient si étrangères et incompréhensibles ; ils étaient surtout frappés devant ces hommes priant un Dieu qu'ils ne voyaient pas, dans un Temple sans images, vide des figures et des statues qui remplissaient les sanctuaires grecs et romains. Et les regards juifs n'étaient pas tendres, pour ces hôtes, que nul n'avait invités. Le peuple éprouvait le goût amer de la domination étrangère : on prélevait de lourds impôts pour le César romain et pour ses gouverneurs en Judée ; les pauvres étaient pressurés. L'empereur Tibère, successeur d'Auguste, s'en étant avisé, donna ce conseil à l'un de ses procureurs, qu'il envoyait en Judée : " Un bon berger tond ses moutons, mais leur laisse la peau. " Certains de ces fonctionnaires, cependant, exaspéraient le peuple et blessaient son sentiment religieux. Ainsi Pilate ordonna à ses soldats de parcourir les rues de Jérusalem portant des bannières romaines à l'effigie de l'empereur, chose interdite dans la ville sainte juive.

Un empereur romain, le dément Caius Caligula, osa exiger que son image fut installée dans tous les temples de l'Empire, car il se considérait comme un être divin. Partout, on se prosternait devant ses statues, mais les Juifs n'y consentirent point, leur religion leur défendant le culte des images. Alors Caligula envoya au chef de son armée en Syrie, l'ordre de placer sa statue dans le Temple même de Jérusalem, et d'obliger les habitants à lui rendre un culte. Les Juifs se soulevèrent en masse. " Tu ne nous feras pas obéir à un tel ordre, a moins de nous égorger tous ", déclarèrent-ils au chef de l'armée. Celui-ci écrivit à Rome qu'il était impossible d'exécuter l'ordre impérial sans provoquer une terrible effusion de sang. Par bonheur arriva bientôt la nouvelle de la mort de Caligula : des officiers de sa propre armée l'avaient assassiné.

Pour un court laps de temps, une sorte de royaume autonome s'édifia en Judée. Un petit-fils d'Hérode, nommé Agrippa, qui avait été élevé dans la capitale des Césars, comptait beaucoup d'amis à la cour impériale ; Caligula lui-même le favorisait, et l'avait désigné comme gouverneur de Galilée. L'héritier de Caligula, l'empereur Claude, confia à Agrippa le gouvernement de la Judée avec le titre de roi. Ainsi devint-il presque un monarque indépendant, comme autrefois son grand-père Hérode. Mais il ne suivait pas, heureusement, les voies de son aïeul ; au contraire, il voulait se rapprocher du peuple, être un vrai roi juif et non un fonctionnaire romain. Il se lia d'amitié avec les démocrates Pharisiens, et vint souvent assister au culte divin. A la fête de Shevouoth, il portait lui-même au Temple sa corbeille de fruits frais (selon la coutume des prémices), tout comme les simples paysans. Un jour, Agrippa lut devant le peuple un chapitre de la Torah. Quand il parvint au verset du Deutéronome (chap. XVII, v. 15) : " C'est parmi tes frères que tu choisiras un roi, non parmi les étrangers ", il se mit à pleurer, se souvenant que lui-même n'était pas issu de purs Judéens, mais d'Édomites. Les fidèles le consolèrent : " Ne te chagrine pas, Agrippa ! Tu es notre frère ! " En effet, Agrippa avait du sang asmonéen, il était fils d'Aristobule et petit-fils de la reine Mariamne, envoyés tous deux à la mort par Hérode.

Comme les premiers Asmonéens, Agrippa se préoccupa de consolider Jérusalem en vue d'attaques ennemies. Il commença par bâtir une nouvelle enceinte fortifiée autour de la ville, mais Rome, avertie, fit interrompre les travaux, croyant à une révolte prochaine, contre sa domination.

Le règne d'Agrippa ne dura que quatre ans. Il mourut et laissa un fils de dix-sept ans, qui porta le nom d'Agrippa II. Mais l'empereur romain ne lui confia pas le gouvernement de la Judée : on craignait à Rome qu'un roi juif ne tentât de soulever le peuple contre l'empereur. Plus tard

seulement, Rome le gratifia du titre de roi, mais sans lui accorder même les droits d'un gouverneur. L'administration passa de nouveau aux mains d'un procureur.

De nouveaux procureurs se succédaient souvent, plus exigeants encore que les anciens. Ces fonctionnaires, Grecs ou Romains, opprimaient les Juifs. Dans la ville de Césarée, leur résidence, ils tolérèrent que la population grecque insultât les habitants juifs. Ceux-ci se plaignaient à Rome, mais le cruel empereur Néron ne voulait point intervenir. Dans le peuple, se développait le mouvement patriotique des zélotes, jaloux de leur liberté nationale, qui voulaient rejeter le joug étranger. Lorsque Néron envoya en Judée un nouveau procureur nommé Florus, " qui vint comme un bourreau pour châtier des criminels ", le peuple perdit patience. Selon Florus, le mécontentement du peuple était déjà un crime. Il excita les Grecs contre les Juifs, exigea l'or du trésor du Temple, et quand on le lui refusa, ordonna à ses soldats de piller des maisons juives à Jérusalem. Mais la population se jeta sur les pillards et les chassa de la ville. Une révolte ouverte éclata. Les zélotes en appelèrent au peuple pour lutter à mort contre la domination étrangère. Et, lorsque le commandant en chef de l'armée romaine amena ses légions devant Jérusalem, le peuple exalte se rua sur elles avec tant d'impétuosité qu'elles durent battre en retraite : les combattants juifs les poursuivirent victorieusement.

A Jérusalem, on comprit qu'après une telle insurrection, une guerre terrible contre le puissant Empire romain était désormais inévitable. On s'y prépara. Le Sanhédrin établit un Gouvernement provisoire, qui ordonna de bâtir de nouvelles forteresses autour des principales villes, d'organiser une armée de volontaires et d'engager des chefs militaires expérimentés. On s'attendait à ce que les légions romaines arrivent du côté de la Galilée. C'est pourquoi on y concentra tout d'abord l'armée juive. On désigna comme chef Joseph, fils de Mattathias, homme d'une grande culture juive et romaine qui plus tard fut célèbre sous le nom de *Flavius Josèphe*, comme auteur d'une histoire juive. Il n'avait jamais été chef d'armée auparavant ; il comprenait le danger de s'engager dans une guerre contre la puissante Rome ; mais, à cette heure d'enthousiasme patriotique, il ne pouvait renoncer à servir la patrie.

Dès que l'empereur Néron eût appris la révolte en Judée, il dépêcha son meilleur général, Vespasien, avec l'ordre de châtier le peuple rebelle. Vespasien arriva en Galilée à la tête d'une grande armée, dans laquelle se trouvait Agrippa II, roi fantoche, opposé aussi à la révolte. La population juive se retrancha dans quelques villes fortifiées (Tibériade, Gamala, Jotapata) ; mais en dépit du déploiement de toutes ses forces et du plus héroïque courage, les Romains enlevèrent les villes les unes après les autres jusqu'à ce que toute la Galilée fût occupée. Josèphe lui-même se rendit à Vespasien ; il comprenait la nécessité de conclure la paix.

A Jérusalem, on se préparait au dernier combat. L'empereur Néron venait de mourir ; Vespasien lui succédait. Le commandement des forces rassemblées contre Juda passa à son fils Titus. Avec une armée formidable, munie de machines de guerre, il assiégea Jérusalem ceinte de trois épaisses murailles. Dans la ville, régnaient les chefs des zélotes, surtout Jean de Galilée et Simon Bar-Giora. Les zélotes se battirent comme des lions. Souvent ils tentaient des sorties et assaillaient le camp romain. Les machines de guerre ennemies minaient sans arrêt les murailles de la forteresse de Jérusalem, mais à peine en avaient-ils défoncé une, qu'une nouvelle muraille intérieure se dressait.

Le siège dura plusieurs mois : entre temps, les réserves de vivres s'épuisèrent dans la ville assiégée. Des hommes affamés succombaient dans les rues. On raconte que les femmes les plus riches, les plus nobles, cherchaient dans les ordures des débris d'aliments pour calmer leur faim. Les défenseurs de Jérusalem épuisèrent leurs dernières forces dans la lutte. Finalement, les Romains pénétrèrent dans la ville et incendièrent le Temple. Des désespérés se jetèrent dans les

flammes, d'autres tombèrent sous l'épée des soldats romains, qui massacrèrent un nombre incalculable d'hommes, de femmes et d'enfants. Les chefs des zélotes, Jean et Simon, furent capturés, mis aux fers et amenés à Rome. Des milliers de prisonniers furent traînés dans les foires de toute l'Asie et vendus comme esclaves. Jérusalem devint une montagne de cendres et de ruines, la Judée ne fut plus qu'une petite province de l'Empire romain.

Dans la ville de Rome, on organisa un triomphe en l'honneur de cette grande victoire. A travers les rues défilèrent des légions romaines escortant Vespasien, empereur, et ses deux fils Titus, et Domitien ; derrière eux avançaient les prisonniers chargés de fers ; on portait les vases d'or et d'argent dérobés au Temple. On fit sortir le zélote Simon Bar-Giora, des rangs des prisonniers, on lui mit une corde au cou et on le pendit ; l'autre chef, Jean, fut condamné à la prison perpétuelle. Toute la scène du triomphe fut reproduite par les sculpteurs sur l'Arc de Triomphe que l'on érigea dans la ville de Rome en l'honneur de " Titus le vainqueur de Juda ". On frappa des monnaies commémoratives portant l'image d'une femme en pleurs et l'inscription latine : " La Judée vaincue, la Judée captive. "

Plus de dix-huit siècles ont passé depuis cette " deuxième destruction du Temple " (Titus s'empara de Jérusalem en l'an 70 de l'ère vulgaire). La première avait été perpétrée par Babylone, la deuxième le fut par Rome. Entre ces deux événements s'était développé le *Galouth*, la dispersion du peuple juif dans tous les pays, qu'on appelait en grec *Diaspora*.

La vie spirituelle des Juifs

Le peuple juif, vaincu dans sa lutte contre la domination étrangère, resta invincible dans le maintien de sa liberté intérieure. Vivant parmi d'autres peuples, il demeura fidèle à sa culture nationale et religieuse. Ses guides spirituels lui rappelaient sans cesse que ce ne sont pas les enceintes fortifiées entourant les villes qui peuvent garantir l'existence d'un peuple, mais seule la fermeté de l'esprit, de la foi, des bonnes mœurs et de la justice sociale. Les Pharisiens consolidaient toujours, l'élevant de plus en plus, leur vieille muraille spirituelle, la " haie autour de la Torah ", adaptant les anciennes lois au nouveau mode de vie. Ils exerçaient une grande influence sur le Sanhédrin de Jérusalem, arrachant souvent le pouvoir aux Sadducéens, de même que dans le *Beth-Hamidrash* auprès du Sanhédrin, des savants légiféraient selon l'esprit de la Torah.

Au temps d'Hérode, vivait le sage Hillel. On raconte qu'il était originaire de Babylone et qu'il était venu à Jérusalem pour étudier la Torah auprès des maîtres réputés. Il travaillait avec zèle et ne manquait aucune leçon du Beth-Hamidrash. Une fois, par une froide soirée d'hiver, Hillel s'approcha de la maison d'études ; mais il n'avait pas dans sa poche la modeste pièce de monnaie que chaque élève devait payer au gardien pour pouvoir pénétrer dans l'enceinte ; aussi grimpa-t-il sur le mur extérieur, colla l'oreille à la fenêtre et écouta ainsi toute la leçon ; on le trouva là, à moitié gelé. Hillel devint si savant qu'on l'élut Nassi au Conseil législatif du Sanhédrin. Il introduisit d'importantes dispositions, sur la manière d'interpréter les lois de la Torah écrite, de sorte que l'on put en tirer les nouvelles lois nécessaires, qui s'appelaient la " Torah orale ". Hillel avait beaucoup de disciples, formant ce qu'on appelait " La maison de Hillel " (*Beth Hillel*).

Un autre savant de cette époque Schammaï fonda une autre école, " la Maison de Shammaï " (*Beth Shammaï*). Les deux écoles entraient constamment en conflit au sujet de l'interprétation des textes de la Torah et de la façon d'en tirer les ordonnances nouvelles. Hillel et ses disciples interprétaient chaque loi de manière à en faciliter l'application ; la maison de Schammaï, par contre, cherchait à alourdir le plus possible le joug de la Loi.

Hillel et Schammaï différaient aussi par le caractère. Le premier était bienveillant ; il disait que l'amour du prochain était le premier commandement de la Torah. Un jour, un païen vint le trouver et lui dit : " Si tu peux m'enseigner toute la Torah juive pendant que je me tiendrai debout sur un pied, je deviendrai Juif. " Hillel lui répondit : " Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, voilà l'essence de la Torah, le reste n'est que commentaire. " Quand le païen vint poser à Schammaï la même question, celui-ci s'arma d'un bâton et le chassa. Hillel donnait à ses disciples les conseils suivants : " Aime la paix et fais partout la paix entre les hommes, ne juge point défavorablement un homme avant de t'être trouvé dans son cas. "

Aux deux partis qui se partageaient la société juive – les Sadducéens et les Pharisiens, - vint s'en ajouter un troisième, qui était plutôt une secte religieuse : les Esséniens. Les Sadducéens, appartenant aux classes élevées, estimaient que l'essentiel était de préserver l'*État* ; les Pharisiens plaçaient le *peuple* plus haut que l'*État* ; selon les Esséniens l'essentiel était l'*homme*, l'individu, qui doit se préoccuper de la pureté de son âme, de l'honnêteté et des bonnes mœurs. Les Esséniens s'éloignaient des villes et vivaient en petits groupes ou en communautés dans les villages de la Judée méridionale, près de la Mer Morte. Ils s'occupaient de travaux agricoles, vivaient en frères, se partageaient à parts égales leur avoir, portaient des vêtements blancs, ne mangeaient que du pain et des herbes et s'abstenaient de vin. Chaque matin, ils allaient se baigner dans le fleuve, afin de maintenir leur corps pur. On considérait les Esséniens comme des saints et l'on croyait qu'ils guérissaient les malades.

L'un d'eux, *Jean-Baptiste*, parcourait les bords du Jourdain, clamant : " Hommes, cessez de pêcher, car le Royaume des Cieux est proche ! " Il baptisait (baptisait) dans le Jourdain ceux qui venaient à lui, afin de les purifier de tout péché ; c'est pourquoi il fut appelé " Baptiste ". Un jour, un jeune homme de la ville de Nazareth, en Galilée, se présenta devant lui. Il portait le nom de *Jésus* (Yéchou ou Yéchoua) et Jean (Yochanan) le baptisa dans le Jourdain. Jésus croyait que le Royaume des Cieux était proche et que lui-même était appelé à l'établir sur terre, à annoncer une nouvelle parole de Dieu. En Galilée, il visitait les gens simples et leur enseignait que " Notre Père qui est aux Cieux " ne veut nullement qu'on Le serve par des cérémonies dans les temples et par l'observance de sévères lois religieuses ; Il exige seulement que les hommes s'aiment les uns les autres, protègent les faibles et se confient en Dieu seul. Jésus guérissait aussi les malades par des prières adressées à Dieu, ce qui lui valut la réputation d'un saint. De la Galilée, il vint à Jérusalem, alors qu'une grande indignation y régnait contre le procureur Pilate qui exaspérait le peuple en exhibant les bannières romaines et les images de l'empereur. Jésus parla sévèrement contre tous les partis : contre les Pharisiens, parce qu'ils formulaient de nouvelles lois et cérémonies religieuses ; contre les Sadducéens, qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme et à la résurrection ; contre les patriotes qui luttaient pour la libération de la patrie. Ainsi, Jésus fut contre tous et tous furent contre lui. On l'accusa de se taire passer pour " fils de Dieu " (car il employait souvent cette expression : " Mon père qui est au ciel "), " roi juif " et " Messie ". On le traduisit devant le tribunal du Sanhédrin. qui le condamna comme faux prophète et le remit entre les mains du procureur romain Pilate. Celui-ci ordonna qu'on le punît à une mort terrible : la crucifixion.

Parmi les partisans de Jésus de Nazareth se répandit le bruit que, quelques jours après sa mort, il était sorti de sa tombe et était monté au ciel. Une secte se forma, qui le tenait pour un " Messie ", pour le Christ (c'est ainsi que se dit en grec " Messie ", " Oint " ou " Couronné "). Les chefs de cette secte s'appelaient apôtres. Le plus grand d'entre eux fut Paul. Originaire d'une communauté juive de l'Asie Mineure, Tarse, il parlait le grec. Son nom juif était Saul. Auparavant, il avait appartenu au groupe des Pharisiens de Jérusalem et s'était déclaré adversaire de Jésus et de ses disciples ; mais plus tard, il admit que Jésus était vraiment Fils de Dieu, que le Père l'avait envoyé du ciel sur la terre, afin de mourir dans d'atroces souffrances et racheter ainsi tous les hommes du

péché et du mal. Ce n'était pas aux Juifs seuls que Dieu aurait envoyé Jésus, mais à tous les peuples pour leur annoncer que l'essentiel était la *foi* en Dieu et non pas le fait de remplir la vie d'ordonnances et de rites. Paul pensait aux païens, Grecs et Romains, qui auraient embrassé la foi en un seul Dieu, s'ils n'avaient pas eu à se charger du joug des lois et des rites, comme par exemple : la circoncision, le Sabbat, l'alimentation " cachère ", etc. L'apôtre judéo-grec parcourut de nombreuses contrées et prêcha sa nouvelle foi, aux Juifs et aux païens ; partout se fondèrent des communautés chrétiennes. À Rome même, sous le règne de l'empereur Néron, se trouvait une secte chrétienne qui croyait en Jésus-Christ, fils de Dieu. Ainsi commença à se répandre la nouvelle religion, qui plus tard conquiert le monde gréco-latin. Il y avait aussi des chrétiens juifs, mais le peuple juif, dans son ensemble, ne voulait et ne pouvait pas adopter une religion qui croyait à un dieu fait homme, à un " Dieu-homme " en la personne de Jésus ; une religion qui avait rejeté la vieille Torah et renonçait à la notion d'un peuple juif, à une époque où ce peuple soutenait un combat héroïque contre l'Empire romain. Le christianisme débuta, en effet, au siècle même où les Romains, dominant la Judée, finirent par détruire Jérusalem.

À cette époque, le peuple juif était déjà dispersé dans tout l'Empire romain et même au delà de ses frontières. Depuis longtemps s'était développée la grande Diaspora, comme on appelait en grec les agglomérations juives hors de Palestine. Dans la capitale de l'Égypte, Alexandrie, dans la capitale syrienne, Antioche, dans la ville impériale de Rome, dans de nombreuses cités de la Grèce et de l'Asie Mineure, se trouvaient des communautés juives libres, qui se conformaient à leurs propres lois et coutumes, sans se mélanger à la population païenne. Les empereurs romains protégeaient cette autonomie juive. Mais, lorsque le dément Caligula ordonna d'exposer son image dans les synagogues d'Alexandrie, les Grecs en profitèrent pour se livrer à des excès anti-juifs avec l'appui de l'administration romaine. L'hostilité du pouvoir romain envers les Juifs ne se précisa qu'au temps de la dernière révolte en Judée, et de la grande guerre livrée autour de Jérusalem.

À Alexandrie, les Juifs habitaient en masses compactes des quartiers réservés (le Delta), près de la mer ; beaucoup d'entre eux dirigeaient de grosses affaires dans le port d'Alexandrie et rivalisaient avec les commerçants grecs. La haine du Juif s'ensuivit, bien que là, il ne fût pas étranger : car les Grecs et les Juifs étaient venus habiter Alexandrie à la même époque, alors qu'Alexandre de Macédoine et les premiers Ptolémées l'eurent bâtie. Intellectuellement, les Juifs étaient les égaux des Grecs. Ils parlaient et écrivaient le grec, et ils créèrent une riche littérature ; le grand philosophe Philon d'Alexandrie était un bon Juif, attaché au judaïsme. Dans ses œuvres, il cherchait à concilier les meilleures idées de l'hellénisme avec le judaïsme, et à démontrer que les représentations bibliques de Dieu et du monde s'accordaient avec les idées des vieux philosophes grecs, en particulier avec celles de Platon. Après les exactions d'Alexandrie, Philon, accompagné d'une députation, se rendit à Rome auprès de l'empereur Caligula pour protester contre l'administration romaine en Égypte ; mais l'empereur reçut la députation sans bienveillance, car il était furieux contre les Juifs qui refusaient d'accueillir son image à Jérusalem et à Alexandrie. Après la destruction de Jérusalem, une partie des zélotes s'enfuit à Alexandrie et tenta d'y fomenter parmi les Juifs une révolte contre les Romains ; mais la police romaine les saisit et les punit durement.

La littérature de cette époque, avant la seconde destruction, peut être appelée " post-biblique ", car les écrivains imitaient pour la plupart l'ancienne littérature du " Tanach ". La langue avait changé : on n'écrivait pas seulement l'hébreu, mais aussi l'araméen et le grec, en imitant le style de la Bible. C'était comme une suite à la troisième partie du " Tanach ", aux " Hagiographes ". On composait de nouveaux " Psaumes ", de nouveaux " Proverbes ", de nouveaux ouvrages historiques ainsi que des œuvres prophétiques à la manière du livre de Daniel. Ces livres ne furent pas incorporés aux " livres sacrés ", du Tanach ; ils s'appelèrent les *livres apocryphes* (livres secrets,

particuliers). On ne veillait pas sur eux comme sur les livres sacrés ; aussi, au cours des siècles, beaucoup d'entre eux se sont perdus dans leur texte original, hébreu ou araméen, et seule la traduction grecque a subsisté jusqu'à nos jours. Parmi les ouvrages qui avaient été écrits directement en grec, surtout à Alexandrie, très peu se sont conservés et seulement par fragments. Les plus importants parmi les ouvrages " apocryphes " sont les suivants :

1. *La sagesse de Sirach*, sages paroles et proverbes de Yechoua ben Sirach, qui vivait à Jérusalem au temps de la domination grecque. C'est une imitation du livre biblique : *Les Proverbes de Salomon*. L'auteur prêche la morale aux jeunes gens qui se sont laissés tenter par les mœurs grecques, abandonnant les préceptes de la foi et de la morale. Il donne aussi de sages conseils, pour se conduire dans la famille et dans la société. Ce livre n'était connu jusqu'à présent que dans son texte grec, mais tout récemment, on a trouvé en Égypte la plus grande partie de l'original *hébraïque*, tel qu'il fut écrit il y a deux mille ans.
2. *Les livres des Asmonéens*, deux ouvrages historiques, traitant des persécutions d'Antiochus et de la révolte des Asmonéens. Tous deux sont écrits en grec, sous une forme admirable, dans le style des livres historiques du Tanach.
1. *Les Louanges de Salomon*. Psaumes nouveaux dans le genre des anciens, écrits après que Pompée et son armée eurent pris Jérusalem et qu'eut commencé la domination romaine.
2. *Le Livre d'Énoch*, sorte de livre prophétique où le saint homme Énoch, que Dieu ravit au ciel, raconte ce qu'il a vu et entendu au sujet du Messie, qui viendra délivrer le monde et en particulier le peuple juif.

De la littérature judéo-grecque, les importants ouvrages de Philon d'Alexandrie sont arrivés jusqu'à nous ; ils constituent une sorte de commentaire philosophique de la Torah : *De la création du monde*, *La vie d'Abraham*, *La vie de Moïse*, *Des dix commandements* et d'autres encore. À la littérature alexandrine, appartient aussi *La lettre d'Aristée*, long récit décrivant comment les soixante-dix Anciens vinrent de Jérusalem à Alexandrie et y traduisirent la Bible en grec, comment le roi Ptolémée Philadelphe les reçut et accueillit leurs sages paroles. Dans le troisième et quatrième *Livre d'Ezra*, *Le Livre de Baruch*, *Le Testament des douze Patriarches*, *Les oracles sibyllins*, nous trouvons de nouvelles paroles prophétiques attribuées à d'anciens héros bibliques ou grecs.

Le plus grand ouvrage d'histoire juive fut écrit par le chef militaire de la Galilée, déjà nommé, Flavius Josèphe. Après qu'il eut passé aux Romains, les empereurs Vespasien et Titus l'hébergèrent dans leur palais à Rome. C'est là qu'après la destruction de Jérusalem, il écrivit ses deux grandes œuvres : *La guerre des Juifs* et *Les antiquités judaïques*, qui forment un supplément aux livres d'histoire biblique jusqu'à l'époque de l'auteur. Ces livres nous sont parvenus en grec. Ils ont été traduits dans toutes les langues.

Le Sanhédrin à Yavné. Révolte de Bar-Kochba

Jérusalem n'était plus qu'un monceau de ruines. Tous les Juifs l'avaient quittée, seule une légion de soldats romains campait dans la ville dévastée, le cimetière de dizaines de milliers de combattants. Les quelques chefs survivants se rendirent à Yavné, petite ville voisine, pour y tenir conseil sur la façon dont le peuple devait vivre désormais, sous la lourde domination étrangère. Aux jours où la guerre faisait encore rage autour de Jérusalem, l'un des membres du Sanhédrin, le savant Rabbi Yochanan ben Zaccai, de la maison de Hillel, s'était échappé de la ville, usant d'un stratagème : Ses disciples le couvrirent d'un linceul, comme un mort, et le transportèrent dans un

cercueil hors de la cité, au lieu où se trouvait le camp romain. Là, Yochanan se présenta au commandant en chef Titus, et lui dit : " Laisse-moi m'établir avec mes disciples à Yavné et y ouvrir une maison d'études ". Titus accéda volontiers à la demande du savant juif, qui était partisan de la paix avec les Romains.

Bientôt une foule de réfugiés de Jérusalem vint se joindre au petit groupe de Yavné. Des lamentations éclatèrent : " Le Temple est incendié, les prêtres massacrés, toute la ville dévastée ; que devons-nous faire maintenant ? " Rabbi Yochanan consola les déshérités : " Oui, le Temple est détruit et nous ne pouvons plus y offrir des sacrifices, mais Dieu est partout et nous pouvons Le servir avec des prières, obéir à la sainte Torah et nous conduire comme Il nous l'a prescrit. " Rabbi Yochanan et ses disciples fondèrent à Yavné non seulement une synagogue pour prier, et une maison d'études pour enseigner, mais aussi une nouvelle Maison de Justice ou *Sanhédrin*, pour promulguer les lois et veiller à leur application, car le peuple n'avait pas encore perdu le droit de vivre selon ses propres lois. Précisément là, à Yavné, se trouvait un homme qui avait qualité pour occuper le poste de nassi du Sanhédrin. C'était *Gamaliel*, arrière petit-fils du grand Hillel dont les descendants, comme lui-même, avaient toujours présidé le conseil de l'ancien Sanhédrin de Jérusalem. Le père de Gamaliel, le Nassi Simon, était tombé au cours de la guerre, et Yochanan ben Zaccai avait élevé le jeune garçon et l'avait préparé au poste suprême de nassi du nouveau Sanhédrin. Le gouvernement romain reconnut Gamaliel comme chef du peuple juif et lui accorda le titre de *patriarche*.

Au Sanhédrin de Yavné commença une œuvre vivante de reconstruction. Il ne se composait plus maintenant que de Pharisiens, car les Sadducéens avaient déjà presque disparu ; les savants de la Maison de Hillel et de la Maison de Shammaï élaborèrent de nouvelles lois, afin d'adapter la Torah à la nouvelle situation. Ces deux Maisons entraient souvent en conflit : chaque groupe de savants interprétait les paroles de la Torah à sa façon ; mais le nassi Gamaliel apaisait les querelles et obligeait la minorité à se soumettre aux décisions de la majorité, qui se trouvait du côté de la Maison de Hillel. C'est ainsi qu'on établit l'ordre des prières quotidiennes, qui devinrent désormais l'essentiel du culte, les sacrifices du Temple ayant été abolis. On adopta la prescription de prier trois fois par jour : le matin (*Shaharith*), avant la tombée du jour (*Minha*), et le soir (*Maariv*). La grande prière des *Dix-huit Bénédictions* (*Schemoné-Esre*) fut complétée par une prière concernant la restauration de Jérusalem dans le futur État Juif. Le Sanhédrin promulgua en outre nombre de lois dont le but était de réglementer la vie familiale et communautaire.

Ainsi, de savants législateurs devinrent les guides du peuple. Après la mort de Rabbi Yochanan ben Zaccai, Rabbi *Akiba* se rendit célèbre. Voici ce qu'on raconte sur sa vie : dans sa jeunesse, Rabbi Akiba était un pauvre berger au service d'un riche Hiérosolymite, de la fille duquel il s'éprit. La jeune Rachel consentit à l'épouser, à la condition qu'il devint un savant. Le père, qui ne se sentait pas honoré par une union qu'il considérait comme une mésalliance, chassa sa fille qui vécut, avec Akiba, dans une grande gêne. Akiba alla de ville en ville et étudia la Torah chez les meilleurs maîtres. Bien des années après, il retourna auprès de sa femme. Il était alors un savant réputé et possédait un grand nombre de disciples. Rabbi Akiba occupa la première place au Sanhédrin de Yavné. On disait de lui que "sur chaque rameau de la Torah, il suspendit des montagnes de *Halakhot*, c'est-à-dire des affirmations et des démonstrations pour de nouvelles lois. Son but était de fortifier la foi juive et, partant, le peuple juif. Mais il songeait aussi aux moyens d'alléger le joug de la domination étrangère.

La tyrannie romaine était bien lourde. Titus qui détruisit Jérusalem et devint empereur après la mort de son père Vespasien, n'éprouvait aucun sentiment bienveillant pour le peuple juif. Au temps de la guerre pourtant, il avait aimé une jeune Juive, la belle Bérénice, sœur du prince Agrippa II ; on pensait qu'il allait l'épouser et qu'elle deviendrait plus tard impératrice de Rome ;

mais lorsque Titus succéda à son père il éloigna Bérénice, car les Romains n'eussent pas toléré qu'une Juive fût leur impératrice.

Les empereurs qui succédèrent à Titus, furent cruels aux Juifs, comme en général envers les peuples vaincus. L'empereur Domitien, frère de Titus, accablait la population juive d'impôts écrasants et de lourdes charges. Le nassi Gamaliel, Rabbi Akiba et deux autres membres du Sanhédrin firent le voyage de Rome pour solliciter qu'on allégeât les accablantes prescriptions. Quand ils virent la joyeuse et vivante cité, ils se rappelèrent leur propre capitale dévastée, Jérusalem, et éclatèrent en sanglots ; seul Akiba se domina et dit : " A quoi bon pleurer ? Puisque Dieu fait tant de bien à ceux qui n'agissent pas selon sa volonté, Il récompensera à plus forte raison ceux qui obéissent à Ses lois et qui souffrent pour Sa cause. " Mais le salut se faisait trop longtemps attendre. Du peuple, jaillissaient encore les étincelles de la révolte qui jadis avaient amené la destruction de Jérusalem ; et bientôt ces étincelles redevinrent des flammes.

Deux empereurs romains, Trajan et Adrien, qui guerroyaient en Asie et en Afrique, exaspérèrent particulièrement les Juifs. Une révolte contre les tyrans éclata. La population juive, dans les pays d'exil (*diaspora*), se dressa contre les soldats de Trajan et les battit en maints endroits ; un peu plus tard se levèrent aussi, contre l'empereur Adrien, les Juifs de la Judée. Une pensée atroce avait germé dans le cerveau de cet empereur - rebâtir la ville de Jérusalem, non pour les Juifs, mais pour les païens, et y édifier un temple destiné à des idoles gréco-romaines. Ce projet rappela aux vaincus les temps du cruel Antiochus et l'héroïque soulèvement des Asmonéens. De nouveaux héros se levèrent qui brandirent l'étendard de la révolte avec cette devise : " Vaincre les Romains et libérer le peuple juif ! "

Le chef des révoltés fut Bar-Kochba (nom araméen qui signifie " fils de l'étoile "). C'était un ardent patriote, comme l'ancien chef des Zélotes, Bar-Giora. Des milliers de patriotes juifs se rangèrent sous ses ordres. Devant l'exaltation des masses, Rabbi Akiba, adhéra, lui aussi, au soulèvement, et le peuple entier se leva contre les Romains. Dans maintes villes de Judée et de Galilée les combattants juifs battirent et chassèrent les garnisons romaines ; l'espoir de s'emparer de Jérusalem grandissait. Mais l'empereur, Adrien envoya contre eux une grande armée, sous le commandement de son meilleur général, Sévère. Cette guerre terrible dura trois ans, jusqu'à ce que les Romains eussent réprimé la révolte. Des milliers de combattants juifs périrent ; Bar-Kochba et son armée se concentrèrent dans la ville de *Bétar*, non loin de Jérusalem ; les Romains assiégèrent la forteresse et y pénétrèrent, grâce à un espion qui leur révéla un passage souterrain. Bar-Kochba et ses héros tombèrent. La ville de Bétar fut saccagée à tel point qu'il n'en resta que des ruines (l'an 135 de l'E. V.).

L'empereur Adrien se vengea cruellement des Juifs. Il décida de déraciner la religion juive et ses lois, grâce auxquelles le Sanhédrin unifiait et fortifiait le peuple. Il décréta que les Juifs ne devaient plus étudier leur Torah dans les écoles, ni observer le Sabbat, ni pratiquer le rite de la circoncision sur les nouveau-nés mâles ; ceux qui n'obéiraient pas seraient punis de mort. Une nouvelle lutte pour la foi commença : beaucoup de gens payèrent de leur vie l'obéissance au commandement de Dieu et leur refus d'obéir à l'empereur.

Les hommes du Sanhédrin, chefs spirituels du peuple, souffrirent tout particulièrement. Quand on les surprenait étudiant la Torah, ils étaient emprisonnés et condamnés à mort. Rabbi Akiba le savait et, cependant, il étudiait ouvertement la Torah avec ses disciples. Ses amis lui demandèrent : " N'as-tu donc pas peur des Romains ? " Rabbi Akiba leur répondit par l'apologue suivant : " Un jour, un renard se tenait au bord de la rivière, et, voyant les poissons évoluer dans l'eau, il leur demanda : " Qui fuyez-vous ? " Les poissons répondirent : " Nous fuyons les filets avec lesquels les hommes veulent nous prendre ". " Venez donc, leur dit alors le rusé renard, venez donc vers

moi sur le rivage, et vous serez saufs ". " Non, répondirent les sages poissons, si un danger nous guette dans l'eau, où nous pouvons respirer, une mort certaine nous attend sur la terre ferme. " Et Rabbi Akiba conclut : " Il en est ainsi de nous autres Juifs ; nous ne pouvons vivre sans la Torah, comme un poisson ne peut vivre hors de l'eau ; si nous devons avoir peur d'étudier la Torah, nous devons redouter plus encore de ne pas l'étudier. "

Peu après, rabbi Akiba fut surpris et condamné à une mort épouvantable : avec des tenailles de fer, on lui arracha des morceaux de chair : il mourut avec le cri : " Écoute, Israël, notre Dieu est Un ! " Rabbi Akiba fut l'un des dix maîtres qui furent punis de mort après le soulèvement. Dans une grande prière spéciale prescrite pour le jour de Kippour et pour l'anniversaire de la destruction du Temple (*Tischa beav*) le peuple juif pleure aujourd'hui encore le martyre de ses saints.

Après sa sanglante victoire, Adrien réalisa son projet : Jérusalem fut rebâtie et habitée par des non-Juifs ; aucun Juif ne devait plus s'y montrer. A la place du saint Temple, fut construit un temple païen où s'élevaient les statues de Jupiter et de l'empereur Adrien. La ville fut baptisée d'un nouveau nom : *Aelia Capitolina*, en l'honneur de l'empereur Aelius Adrien et du mont Capitole à Rome.

Cela se passait il y a environ dix-huit cents ans (an 138 de l'ère vulgaire).

Patriarches et Académies en Palestine : l'État Chrétien

Après le soulèvement de Bar Kochba, le pays de Juda resta dévasté ; la population juive qui survivait dut émigrer dans l'autre partie d'Eretz Israël, en Galilée. De la ville détruite de Yavné, le Sanhédrin et les grandes académies furent transférées d'abord dans la ville galiléenne de *Usha* et plus tard à *Sepphoris* et *Tibériade*. Les chefs de communautés qui, pour échapper aux persécutions d'Adrien, s'étaient enfuis à l'étranger, en Chaldée et dans d'autres pays, revinrent s'y grouper.

A la mort d'Adrien, le nouvel empereur, Antonin le Pieux, abolit les cruels décrets de son prédécesseur ; les Juifs obtinrent de nouveau la liberté de culte et l'administration autonome de leurs communautés. Un nouveau Sanhédrin se créa ; il eut pour président, avec le titre juif de Nassi et le titre romain de Patriarche, Simon ben Gamaliel, un fils de Gamaliel, le dernier nassi de Yavné. Au Sanhédrin entrèrent les disciples de Rabbi Akiba, qu'on appelait Tannaïm – maîtres, savants. L'un des plus grands Tannaïm de cette époque fut Rabbi Meïr.

Le nom Meïr signifie en hébreu " le lumineux ", et l'on disait que Rabbi Meïr était une lumière pour son peuple. Dans son académie, remplie d'auditeurs, ses disciples et ses collègues entretenaient de vives discussions sur toutes les questions religieuses et juridiques, et Rabbi Meïr donnait, à toutes, de claires réponses. Rabbi Meïr marchait dans la voie de son maître, Rabbi Akiba : il cherchait à fortifier le judaïsme par des prescriptions sévères. Un seul d'entre ses collègues les plus âgés, *Elischa ben Abonya*, suivait une autre voie. Ayant lu beaucoup de livres grecs, il en arriva à cette conclusion que la science juive, l'étude de la Torah, est unilatérale, il n'approuvait pas le judaïsme strict, et indignait tout le monde par sa conduite émancipée. On l'appelait " ahèrè ", c'est-à-dire l'autre, l'étranger. Tous s'éloignaient d'Elischa ; seul, Rabbi Meïr le visitait et tentait de l'amener au repentir ; Elischa lui répondit : " J'ai entendu la voix de Dieu : 'Revenez à moi, vous tous les égarés, à l'exception de l'étranger, car il a reconnu Ma puissance et M'a abandonné malgré cela ".

Rabbi Meïr avait une épouse instruite et sage, Beruria. Sa piété était telle qu'elle fit preuve, dans une cruelle circonstance, d'un courage surhumain. Un jour de Sabbat, elle était demeurée à la

maison, en compagnie de ses deux enfants gravement malades ; Meïr s'attarda à la synagogue, et lorsqu'il revint au foyer, les deux enfants étaient morts. Mais Beruria, afin de ne pas troubler le Sabbat, se tut durant toute la journée. A la tombée de la nuit, elle posa une question à son mari : " Quelqu'un m'a confié un dépôt, et maintenant il veut le reprendre –dois-je le lui rendre ? " " Bien sûr ", répondit Meïr. Alors Beruria l'introduisit dans la chambre et lui montra les deux enfants morts. Meïr éclata en sanglots, mais Beruria le consola : "Ne viens-tu pas de me dire qu'il faut rendre le dépôt à celui qui nous l'a confié ? Dieu nous a donné ces enfants, Dieu nous les a repris. Béni soit Son Saint Nom ! "

Cette époque comptait encore beaucoup de Tannaïm. Le patriarche, Rabbi Simon ben Gamaliel, était lui-même un grand Tanna et travaillait souvent avec Rabbi Meïr à l'Académie. Après sa mort, son fils, Rabbi Juda Hanassi, devint patriarche. Rabbi Juda vivait dans la capitale de la Galilée, à Sepphoris, où s'était transporté alors le Sanhédrin, avec la Grande Académie. Rabbi Juda était le chef de ces deux institutions. Il était en même temps un homme à larges vues, parlant le grec et le latin (on raconte qu'il était lié d'amitié avec le deuxième empereur de la dynastie des Antonins), et aussi grand savant en matière juive. Juda Hanassi était très riche et entretenait beaucoup de savants et d'étudiants pauvres de son académie. On venait en Eretz-Israël de la Chaldée et de lointaines régions, pour entendre l'enseignement du savant nassi. Rabbi Juda se préoccupait également de la postérité. Il s'était aperçu que l'enseignement oral, les lois et les commentaires bibliques non écrits, qui s'étaient amassés au cours de nombreuses générations, pouvaient s'oublier avec le temps, s'ils n'étaient consignés dans un livre reconnu par tous les Tannaïm. C'est un tel recueil que Rabbi Juda composa avec l'aide de ses disciples, et il l'appela " Mischna ", c'est-à-dire la *seconde Thora*. Là furent inscrites toutes les prescriptions supplémentaires à la Thora, ainsi que les opinions des divers Tannaïm.

La *Mischna* fut comme un second étage construit au-dessus du premier, c'est-à-dire au-dessus de la Torah de Moïse. Désormais on enseigna dans les écoles les deux codes, et des cerveaux subtils en exploraient chaque verset pour savoir jusqu'à quel point la Mischna s'accordait avec la Torah, et quelles opinions de la Mischna sont l'expression de la vérité. Ces chercheurs ne s'appelaient plus *Tannaïm*, mais *Amoraïm* – discoureurs. Plusieurs générations d'Amoraïm étudièrent attentivement la Mischna et en tirèrent de nouvelles lois pour réglementer la vie du peuple. Une nouvelle *Torah orale* se forma, que l'on dut fixer par écrit pour qu'elle ne fut point oubliée. Ce troisième étage sur l'ancienne Torah s'appela " Ghemara " - achèvement de la Mischna. À cette époque, les patriarches vivaient dans la ville de Tibériade, où fut transféré le Sanhédrin avec la principale académie. Les patriarches ultérieurs, petits-fils et arrière-petits-fils de Juda ben Hanassi, ne furent pas aussi savants que leur aïeul ; ils se contentaient de gérer les affaires des communautés palestiniennes, et de lever les impôts pour le gouvernement romain et leur propre administration. C'étaient des fonctionnaires supérieurs juifs, intermédiaires entre la population et les dominateurs. Cependant, avec le temps, le rôle des patriarches devint plus difficile, car la situation générale du peuple juif en Palestine s'aggravait.

Durant trois siècles, la religion chrétienne s'étendit lentement dans toutes les provinces de l'Empire Romain ; les gouvernants et la majorité de la population persécutaient les chrétiens. Ce n'est qu'au quatrième siècle que l'empereur Constantin, ayant adopté la religion chrétienne, la proclama principale religion de l'Empire. Les empereurs qui lui succédèrent s'allièrent aux évêques, représentants de l'Église Chrétienne, et se mirent à persécuter les peuples professant une autre religion, tels que les Juifs. Contre ceux-ci on décréta des lois qui limitèrent leurs droits civiques ; on interdit la construction de nouvelles synagogues ; souvent des chrétiens fanatiques se jetaient sur les temples et les détruisaient. Un seul empereur, Julien l'Apostat, adversaire des Chrétiens, voulut améliorer la situation des Juifs et promit même de rebâtir le Temple de Jérusalem, mais il tomba prématurément, et après lui régnèrent les chrétiens fanatiques.

Au cinquième siècle, le grand Empire Romain se divisa en deux parties : Empire Romain d'Occident avec Rome comme capitale, et Empire Romain d'Orient dont la capitale était Byzance – appelée plus tard Constantinople. À ce dernier État appartenait la Palestine. Les empereurs byzantins, chrétiens zélés, ne pouvaient supporter que les Juifs, qui autrefois avaient rejeté la religion de Jésus, pussent vivre en paix dans la Terre Sainte, y garder leur ancienne foi, y avoir leurs patriarches, leurs Sanhédrins, leurs Académies.

L'empereur Théodose II lança un décret retirant au dernier patriarche, Gamaliel VII, le titre d'administrateur des communautés juives (429). Dès lors, le centre juif de Palestine perdit son influence d'autrefois sur les agglomérations juives de la Diaspora. Alors se créèrent de nouveaux centres où se développa une culture nationale et religieuse toujours fidèle à l'ancien idéal.

Le centre juif à Babylone. Le Talmud

La Babylonie devint une seconde Terre d'Israël. La Mésopotamie ou Babylonie ne se trouvait pas sous la domination romaine. Là, avaient régné d'abord les *Parthes*, puis les *Perse*s. Dans des villes comme *Soura*, *Nehardéa*, *Poumbédita*, et dans des villages s'étaient constituées d'importantes communautés juives. Elles étaient placées sous la direction d'un administrateur supérieur, qui s'intitulait Exilarque ou Prince de l'Exil. Les exilarques jouaient en Babylonie le même rôle que les patriarches du roi David, et leur pouvoir se transmettait de père en fils. Le roi de Perse confirmait à son poste chaque nouvel exilarque, qui était obligé de percevoir pour lui les impôts sur les Juifs. Ces fonctions lui valaient une grande considération à la cour royale, et lui permettaient d'obtenir pour ses coreligionnaires plus de droits et de privilèges. Il surveillait toutes les communautés juives ; il y désignait les fonctionnaires et les juges et avait le pouvoir de châtier quiconque n'obéissait pas aux lois de l'État. Il se comportait lui-même en petit roi juif, entouré de nombreux fonctionnaires et serviteurs, qui souvent opprimaient durement le peuple.

Mais plus que l'exilarque, prince séculier, comptaient pour le peuple les chefs spirituels, les savants. on les appelait Amoraïm, comme en Palestine. Au temps où Rabbi Juda Hanassi édifiait la Mischna en Palestine, deux disciples de Babylonie étudiaient dans son école et l'aidaient dans son travail : Abba Arékha et Samuel. Lorsqu'ils revinrent chez eux, ils y fondèrent de grandes écoles talmudiques d'après le modèle des académies de Palestine. Abba Arékha, qu'on désignait aussi par son titre de Rav, fonda une école dans la ville de Soura, et son collègue Samuel devint le chef de l'école de Nehardéa. Tous deux analysaient les lois de la Torah et de la Mischna et les adaptaient aux conditions de vie du peuple en Babylonie. Ces écoles reçurent des centaines d'élèves venus de tout le pays. A cette époque la connaissance du Talmud représentait le plus haut degré d'instruction ; tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, étaient attirés par lui. Samuel, était très versé dans les mathématiques, l'astronomie et la médecine. Il disait : " Les chemins du ciel (la position des astres) me sont aussi connus que les rues de Nehardea ". Samuel était lié d'amitié avec le roi de Perse, Saabour, et considérait que les Juifs devaient être fidèles au pouvoir et obéir aux lois de l'État perse comme à leurs lois propres.

Rav et Samuel furent donc les fondateurs de l'enseignement talmudique en Babylonie. Après eux vinrent beaucoup d'autres maîtres qui furent " chefs d'écoles " dans les villes académiques de Soura, Nehardéa et Poumbedita. Pour le public, l'enseignement était donné dans les assemblées populaires. Dans les écoles, on engageait des discussions serrées autour de chaque question, et même autour de chaque mot de la Torah et de la Mischna. Ces entretiens s'appelaient *pilpoul*, (poivre fort). Celui qui révélait le plus de virtuosité dans le pilpoul était considéré comme un *a* grand cerveau, capable de rapprocher deux montagnes. Toutes les opinions qui étaient exprimées dans les écoles, les savants se les transmettaient oralement ou les consignaient pour eux-mêmes mais ne les répandaient pas parmi le peuple au moyen de textes écrits. Ainsi, au cours de deux

siècles, s'amassa une nouvelle *Ghemara*, un commentaire de la Mishna plus considérable encore que celui d'autrefois réuni en Palestine. Vint un grand Amora, Rab Achi, le chef de l'école de Soura ; avec l'aide de ses collègues et disciples, il compila la Mishna avec tous les commentaires qu'elle avait suscités dans les diverses écoles, et le tout fut rédigé. Voilà comment naquit le texte écrit de la Ghemara babylonienne, qui, ajouté à la Mishna, reçut le nom de Talmud babylonien.

Le *Talmud de Babylone* est de beaucoup plus important que le *Talmud de Jérusalem*, demeuré inachevé. Ce fut une véritable troisième Torah, après celle de Moïse et la Mishna. Tel qu'il fut coordonné plus tard, le *Talmud de Babylone* se composait de six parties, chacune se subdivisant en volumes, où chaque phrase de la Mishna était suivie d'un long commentaire apporté par la Ghemara. La Ghemara n'est cependant pas constituée uniquement de lois, accompagnées des diverses opinions qu'elles suscitent, mais aussi de réflexions et d'avis sur toutes sortes de sujets et de questions. Cette partie est intitulée *Agada* (histoire, légende) pour la distinguer de la partie scientifique *Halalkha* (étude des lois). L'Agada contient tout un trésor d'idées sur la morale et les rapports entre les hommes, récits du passé, histoires de la vie populaire, notions des choses de la nature, et quantité d'opinions religieuses, philosophiques et scientifiques. C'est la partie la plus intéressante de ce *Talmud*, car elle reflète la vie du peuple à cette époque. Le premier texte écrit du *Talmud de Babylone* fut achevé il y a environ 1400 ans (vers l'an 500 de l'ère vulgaire).

Le Talmud paracheva le triple monument de la Torah juive. Aux lois bibliques, s'étaient ajoutées des centaines de prescriptions et d'interdictions, que chaque Juif devait observer. Ainsi, par exemple, il est dit brièvement dans la Torah qu'il faut se reposer le jour du Sabbat des travaux quotidiens ; mais dans le Talmud sont énumérés tous les travaux, même les plus infimes, qu'on ne doit pas exécuter le samedi : il ne faut rien porter dans la rue, aucun petit objet ; on ne doit pas dépasser une certaine limite, tracée autour de la ville, toucher à une foule de choses, arracher une herbe dans les champs. Aux catégories d'aliments que la Torah interdit, le Talmud en ajoute un grand nombre d'autres. La vie du Juif était rigoureusement réglementée par les sévères prescriptions du Talmud, mais il fallait s'y soumettre, afin de maintenir la cohésion entre les membres dispersés du peuple. Au moyen d'une réglementation de la vie, qui lui était particulière, le peuple juif voulait se distinguer des peuples étrangers au milieu desquels il vivait.

La vie juive en terre d'Israël et en Babylonie à l'époque du Talmud

Grâce à l'importante littérature talmudique, on connaît aujourd'hui la façon dont les Juifs vécurent dans ces deux centres : Terre d'Israël et Babylonie, pendant les cinq siècles qui suivirent la chute du Royaume Juif.

Dans les deux pays, les principales *occupations* étaient : l'agriculture, l'artisanat et le commerce. L'état d'agriculteur était considéré comme le plus digne. " Mieux vaut un petit coin de terre qu'un grand dépôt de marchandises ", disait l'Amora Rav. " Si tu veux être rassasié, sers la terre ", dit un autre. " Un homme qui ne possède pas un coin de terre, n'est pas un homme ". Les propriétaires de terrains de quelque importance les divisaient en trois parties : l'une était ensemencée en blé. Des oliviers étaient plantés dans la deuxième, et des vignes dans la troisième. Les grands propriétaires fonciers engageaient des ouvriers pour le travail des champs et des jardins. Les lois de la Mishna et du Talmud réglaient les rapports entre le maître et l'ouvrier de telle façon que l'homme libre reçût un salaire équitable et ne put tomber en esclavage. Les villes étaient pleines d'artisans. On apprenait un métier dès l'enfance. Dans le Talmud, il est écrit : " Celui qui n'enseigne pas un métier à son fils, en fait un malfaiteur ". " Sans le travail manuel la science ne

peut se maintenir ". Parmi les Amoraïm célèbres plusieurs exerçaient un métier : ainsi Rabbi Jochanan était savetier et Rabbi Isaac, forgeron.

D'après le Talmud, on constate que les Juifs s'adonnaient activement au commerce. Les riches transportaient des marchandises d'un pays à l'autre, par mer ou par les voies terrestres ; les petits négociants trafiquaient dans les villes. Ceux qui avaient amassé de l'argent en faisaient le commerce en le prêtant moyennant intérêt ; certains prêteurs prélevaient des intérêts trop élevés et ruinaient ainsi l'emprunteur ; mais la loi talmudique limitait le taux de l'intérêt.

La *vie familiale*, tout particulièrement, était régie par de strictes prescriptions. Entre quatorze et dix-huit ans, l'adolescent devait se marier. On considérait que les futurs époux étaient désignés par Dieu, dès avant leur naissance et qu'il était écrit au ciel que telle jeune fille épouserait tel jeune homme. C'étaient les parents qui se préoccupaient de trouver des partis pour leurs enfants, mais les jeunes gens devaient se voir avant les fiançailles. Après le mariage, la jeune femme était tenue de couvrir sa chevelure pour se distinguer des jeunes filles. Avoir le plus possible d'enfants était considéré comme une bénédiction. Une femme sans enfants était malheureuse : son mari pouvait la répudier ou prendre une deuxième épouse. En général, les familles comportant deux épouses étaient très rares. Dans le Talmud, nous trouvons différentes opinions au sujet des femmes. L'une demande : " Pourquoi Dieu a-t-il tiré Ève, la première femme, de la côte d'Adam, et non d'une autre partie de son corps ? " Et la réponse est : " S'il l'avait créée de la tête, elle aurait été orgueilleuse ; de l'œil ou de l'oreille, curieuse ; de la bouche, bavarde ; de la main, voleuse ; des pieds, vagabonde. Il la créa donc de la côte, afin qu'elle fut humble. " Et pourtant, conclut le railleur, les femmes possèdent tous ces défauts. Mais les femmes avaient aussi des défenseurs. On raconte que l'empereur romain dit un jour au nassi Rabbi Gamaliel de Yavné : " Votre Dieu est un voleur, votre Torah dit qu'il a pris à Adam une côte pour créer une femme pendant son sommeil ". La fille de Gamaliel qui assistait à la conversation, répondit à l'empereur : " Un homme pénétra une nuit dans une maison, il en emporta une coupe d'argent, laissant à sa place une coupe d'or –était-ce un voleur ? Dieu fit de même : Il prit à Adam la côte, et lui laissa une femme –une aide dans la vie ".

Chez aucun peuple de la terre on ne se souciait, à cette époque, autant que chez les Juifs, de l'instruction des enfants. Les jeunes filles étudiaient fort peu, et seulement à la maison ; mais les garçons, dès l'âge de cinq ans, devaient être envoyés à l'école pour apprendre à lire la Torah en hébreu et dans une traduction dans la langue courante, l'araméen. À dix ans, les écoliers étudiaient la Mischna et la Ghemara. Aux étudiants talmudistes particulièrement doués, étaient réservées des écoles spéciales ou académies, où l'on approfondissait davantage les sujets de la Halakha et l'Agada sur lesquels on discutait. Dans le Talmud se trouve une caractéristique de quatre sortes d'étudiants : L'un comprend immédiatement ce que dit le maître, mais il oublie tout aussi vite ; l'autre saisit péniblement, mais il oublie aussi difficilement ; le troisième comprend bien et se rappelle bien, c'est le meilleur ; le quatrième comprend difficilement et oublie vite – c'est le pire.

On faisait aussi cette comparaison : il y a quatre sortes d'étudiants ; l'un est comme une éponge qui s'imprègne de tout ; le deuxième comme un entonnoir dans lequel on verse le vin d'un côté, mais qui le laisse échapper de l'autre : le troisième comme un filtre qui laisse fuir le vin et retient la lie ; le quatrième comme un tamis qui laisse s'échapper la bonne farine et ne retient que le son.

On enseignait donc la Torah et le Talmud, mais non les sciences, comme les mathématiques, l'histoire naturelle ou les langues étrangères. " La sagesse grecque " était interdite. On pensait que dans les livres sacrés étaient contenues toutes les sciences.

On était très sévère sur le chapitre de l'enseignement obligatoire, l'ignorant est un simple d'esprit, un homme inférieur. Le savant, " disciple de la sagesse ", recevait les plus grandes marques de respect. Dans la communauté il occupait la place d'honneur : il était plus estimé que le riche.

Tous les Juifs ne pouvaient être des savants, mais tous devaient être *pieux*, observer toutes les prescriptions de la Torah et celles du Talmud. Les prescriptions concernant le repos du Shabbat et des fêtes, étaient si strictement respectées que ces jours étaient vraiment des " jours saints ", pendant lesquels l'homme se libérait de tous ses soucis quotidiens et ne s'adonnait qu'aux choses spirituelles. Particulièrement solennelle était la célébration des " jours du Jugement " : *Rosh-Hashana* et *Yom-Kippour*. En ces jours, selon la tradition, le Tribunal céleste s'apprête à juger les hommes. On ouvre le livre où sont inscrites toutes les bonnes et les mauvaises actions accomplies par chaque homme durant l'année écoulée, et on les met dans la balance, afin de savoir ce qui l'emporte : le Bien ou le Mal. Un accusateur général inculpe les hommes devant le tribunal, un défenseur plaide leur cause, et le tribunal céleste prononce son verdict : dans le courant de l'année qui vient, tel homme devra vivre ou mourir, être heureux ou souffrir.

C'est dans la joie qu'on célébrait les trois grandes fêtes : *Pâque*, *Schevouoth* et *Souccoth* ; la fête de *Pourim* ou " jour d'Aman ", était aussi une date joyeuse ; on buvait du vin en maudissant " Aman le méchant " personnifiant tous les persécuteurs du peuple juif. En ces temps difficiles, c'était une consolation pour le peuple de croire qu'un jour, malgré tout, viendrait le libérateur, le *Messie*, qui délivrerait tous les Juifs de l'exil et restaurerait l'État Juif dans la Palestine affranchie.

Les débuts de la domination arabe

Au VI^e siècle (c'est-à-dire il y a mille trois cents ans) les mauvais jours revinrent pour la population juive de Palestine et de Babylonie. Les empereurs chrétiens de l'Empire byzantin-romain à qui appartenait la Palestine, opprimaient constamment les Juifs en Terre Sainte au moyen de lois d'exception et de décrets. On limitait leurs droits de citoyens et leur liberté religieuse, et en même temps on les accablait d'impôts toujours plus lourds. L'empereur Justinien, qui prêtait sans cesse une oreille attentive aux conseils des clercs, intervenait souvent dans les affaires des communautés juives. Il exigeait que, dans les synagogues, on lut l'antique Torah dans une traduction grecque et qu'on ne l'interprêtât pas dans le sens indiqué par le Talmud. Il interdisait de bâtir de nouvelles synagogues et de célébrer la Pâque juive en même temps que celle des chrétiens. En Palestine, les Juifs eurent beaucoup à souffrir des prêtres chrétiens, qui y construisaient leurs églises et voulaient faire du Pays d'Israël une terre sainte chrétienne. Aucun Juif n'avait le droit d'habiter *Jérusalem* ; on n'en accordait l'accès pour une courte durée qu'à quelques Juifs isolés, qui voulaient prier devant le *mur des pleurs*, —débris du Temple incendié— et mouiller de leurs larmes les pierres sacrées. Tous ces décrets surexcitèrent les Juifs qui, de nouveau, songèrent à une révolte.

Elle éclata au début d'une guerre entre l'empereur byzantin Héraclès et le roi de Perse. L'armée perse fit irruption en Palestine et assiégea Jérusalem. Des milliers de Juifs s'y joignirent. Les Perses s'emparèrent d'un grand nombre de villes, parmi lesquelles Jérusalem, et en chassèrent les chrétiens avec l'aide des Juifs. Il semblait que les " temps messianiques " fussent venus et que le peuple juif allait reprendre son pays sacré. Mais ces espoirs ne durèrent pas longtemps. Les Perses régnèrent en Palestine quatorze années, puis Héraclès réunit une grande armée qui les chassa du pays. Les alliés juifs des Perses souffrirent alors atrocement. De terribles persécutions anti-juives commencèrent, qui auraient pu amener une expulsion de la population juive, si un grand bouleversement historique n'était survenu : dix ans après la victoire de Byzance, les Arabes conquièrent toute la Palestine et les pays environnants.

En Arabie, dans une région perdue, au delà de la Mésopotamie, non loin des centres juifs de Babylonie, vivaient depuis des siècles, en bonne intelligence, Juifs et Arabes. Les deux peuples parlaient l'arabe et avaient les mêmes mœurs : de grandes familles ou tribus s'occupaient d'agriculture, de jardinage et d'élevage, et faisaient du négoce. Des tribus juives (*Bné Nadir*, *Bné Kaïnoukaa* et d'autres), vivaient dans des enceintes particulières, près des villes de Yatrib (plus tard Médine) et Haïbar. Les Arabes étaient encore idolâtres, mais au contact de leurs voisins juifs, ils adoptèrent peu à peu leurs coutumes et leurs idées religieuses. Dans l'Arabie méridionale, au pays du Yémen, un petit roi arabe Abou-Kariba et sa famille, embrassèrent la religion juive ; il avait été converti par un des savants juifs qui venaient de Babylonie. Son fils, Joseph Dhou-Nouvas, fut très attaché au judaïsme. Dès qu'il devint roi, il prit la défense des Juifs qu'on persécutait dans la Byzance chrétienne et ordonna de châtier les négociants chrétiens étrangers qui venaient en Arabie. Le roi chrétien d'Éthiopie, pays situé sur les côtes d'Afrique, en fut irrité, et il partit en guerre contre Dhou-Nouvas. L'armée Turco-arabe ne put soutenir la lutte ; cerné par les ennemis, Joseph Dhou-Nouvas se précipita dans la mer, du sommet d'une haute montagne et se noya.

Ainsi, les conceptions religieuses et les légendes juives se répandirent parmi les Arabes et les préparèrent à la nouvelle religion, l'Islam, que fonda leur prophète Mahomet. L'esprit des prophètes juifs (l'idéal de paix et de justice sociale) était absolument étranger au prophète arabe. Comme tous les Arabes, il était belliqueux et ordonnait de propager par l'épée la foi nouvelle. Mais, profondément impressionné par les héros de la Bible, Abraham, Moïse et les autres, il comprit la vanité de l'idolâtrie. " Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète ", telle fut l'idée fondamentale de la religion nouvelle. Mahomet croyait que Moïse et Jésus avaient été aussi prophètes, mais que lui, Mahomet, était envoyé par Dieu pour annoncer au monde une religion meilleure, l'Islam, et faire de tous les hommes des Musulmans, des adeptes de la vraie foi. D'abord, Mahomet tenta de convaincre de l'excellence de sa nouvelle croyance les Juifs, le " Peuple du Livre " ; mais, quand ils eurent refusé de le suivre, il leur déclara la " guerre sainte ", comme d'ailleurs il la déclara aux Arabes qui n'embrassaient pas la nouvelle religion. Après avoir vaincu une forte armée de ces derniers, aux environs de la Mecque, sa ville natale, il se retourna contre les Juifs. Dans la ville de Médine (Yatrib), Mahomet et ses partisans fanatiques assiégèrent la forteresse, où s'étaient concentrés les Juifs de la tribu Bné-Kaïnoukaa, et après une sanglante bataille, les en chassèrent. D'autres tribus juives furent massacrées par lui au cours de cette " guerre sainte ", les survivants furent réduits en esclavage. Des captives furent emmenées dans son " harem ", maison destinée aux femmes. L'une d'elles, la belle Zaïnab, tenta d'empoisonner Mahomet avec un plat de viande empoisonné, mais le prophète vomit le poison et guérit. Lorsqu'il demanda à Zaïnab la raison de son geste, elle répondit : " Tu as causé à mon peuple de grands maux et j'ai pensé : si tu n'es qu'un simple chef d'armée, je sauverai mon peuple en causant ta mort, mais si vraiment tu es prophète, Dieu t'avertira de mon projet et tu survivras. " Mahomet fit immédiatement mettre à mort l'héroïne juive.

La guerre sainte contre les Juifs est contée avec une grande profusion de détails dans le livre sacré des Musulmans, le Coran. Après la mort de Mahomet, son appel enflammé continua d'incendier toute l'Asie : " Répandez l'Islam par le glaive parmi tous les peuples, faites la guerre sainte ! " Les *Califes*, successeurs de Mahomet, étaient de farouches guerriers, qui utilisèrent le fanatisme religieux des Arabes musulmans, pour les conduire dans des guerres meurtrières contre les " mécréants ". En peu de temps, ils s'emparèrent de tous les pays des deux grands Empires Orientaux : Perse et Byzance, détrônèrent tous les monarques et les remplacèrent par des gouverneurs arabes. Le calife Omar conquiert la Babylonie, la Palestine et l'Égypte. À Jérusalem, Omar gravit le Mont de la Maison, où s'était élevé autrefois le Temple, et y vit des ruines et des monceaux d'ordures ; il ordonna de procéder au nettoyage et de bâtir à la place du Temple une

mosquée musulmane. C'est la mosquée *Aksa ou temple d'Omar*, qui s'élève aujourd'hui encore au-dessus du Mur des Pleurs.

Le Califat arabe et les Gaonim. Fin de la période orientale.

Au VII^e siècle se fonda un grand empire arabe, le *Califat*, englobant tous les pays situés entre la Perse et l'Égypte. Ses maîtres se considéraient comme les héritiers des premiers Califes, parents et amis de Mahomet. Durant près d'un siècle, leur résidence fut *Damas*, à la frontière palestinienne puis on transporta cette résidence dans la ville de *Bagdad*, en Mésopotamie, où elle se maintint plus de trois siècles. La situation des Juifs et des chrétiens dans le califat, n'était guère brillante : les non-musulmans n'y étaient pas persécutés, mais on les accablait de lourds impôts. Parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître Mahomet comme un prophète de Dieu, ni embrasser la " vraie foi ", on les traitait, selon la loi du Coran, en étrangers, qui devaient payer fort cher le droit d'habiter le pays. Les Juifs payaient deux sortes d'impôts : un impôt par tête et un impôt foncier. Ces impôts étaient perçus avec la plus grande rigueur. Les Califes les plus sévères exigeaient que les Juifs portassent des vêtements particuliers, pour les distinguer des musulmans : un bonnet d'une couleur spéciale ou une robe dont le dos était cousu d'un morceau de tissu jaune, afin que dans la rue on put reconnaître les " infidèles ". Les Juifs ne se soumettaient pas toujours à d'aussi humiliantes exigences. Ils constituaient une grande force dans la vie sociale, et même les chefs arabes fanatiques sentaient qu'on ne pouvait se passer d'eux.

En Palestine et davantage encore en Babylonie, les Juifs avaient en mains le grand négoce dans les villes, et aussi le commerce extérieur. Il y avait des négociants qui transportaient leurs marchandises en Europe, où vivaient déjà de grandes agglomérations juives. La langue arabe, qui devint à cette époque universelle, remplaça même chez les Juifs l'araméen ; partout, on parlait un dialecte, où pullulaient les mots hébraïques, sorte de jargon hébraïco-arabe. Les savants, eux, parlaient et écrivaient un arabe pur, la langue du Coran.

Lorsque les troubles causés par les guerres saintes furent un peu apaisés en Orient, les grandes communautés juives de la *Babylonie* reprirent vie. Les Califes arabes, particulièrement à Bagdad, firent de l'exilarque, du Prince de l'exil, une sorte de ministre juif qui devait être un intermédiaire entre son peuple et le gouvernement musulman. C'est à lui qu'incombait le soin de percevoir, dans les communautés juives, tous les impôts de l'État et d'y maintenir l'ordre. L'exilarque siégeait souvent à la cour, parmi les notables. Le Calife se réjouissait de le voir, car le ministre juif lui apportait le montant de lourds impôts. Cependant, l'exilarque n'était qu'un représentant officiel de la population juive auprès du gouvernement ; les vrais chefs spirituels du peuple étaient les savants talmudistes, qui autrefois s'appelaient Amoraïm, et qui maintenant prirent le titre de Gaonim.

Deux Gaonim vivaient à cette époque en Babylonie : l'un à Soura et l'autre à Pumbedita, où refleurissaient les anciennes académies. Ce n'étaient pas de simples universités, créées seulement pour l'enseignement et les recherches : on y expliquait aussi les lois de la Torah et du Talmud et l'on y élaborait des lois nouvelles. Le Talmud n'était pas seulement un recueil de lois, mais un grand recueil de toutes les opinions et des divers commentaires de la Torah et de la Mischna ; de tout cet enchevêtrement d'affirmations et de commentaires, on devait extraire des lois appropriées à tous les cas de la vie pratique. C'était la tâche des académies. De toutes les communautés du monde, on s'adressait aux chefs d'école pour savoir comment agir en tel ou tel cas de la vie religieuse et sociale, dans les rapports avec les peuples voisins ; les Gaonim introduisaient le cas sur la base du Talmud et prononçaient le jugement ; ils envoyaient aux communautés leurs réponses. Les Gaonim étaient les juges suprêmes (Daïanim) à qui étaient soumises d'importantes controverses juridiques. D'accord avec l'exilarque, ils désignaient les juges

dans les diverses communautés, ils installaient chaque nouvel exilarque dans ses fonctions. C'était une grande fête. Un jour de Sabbat, on faisait asseoir le nouvel exilarque dans une haute tribune de la synagogue, entre les Gaonim de Soura et de Pumbedita ; on l'appelait à la Torah, et il prononçait une allocution ; s'il n'était pas un savant, le Gaon de Soura faisait le discours à sa place. Puis l'officiant récitait les bénédictions en l'honneur du " Prince de l'Exil ", des Gaonim, et de tous les représentants des communautés ; après la prière, on se réunissait autour d'un festin dans le palais de l'exilarque. Les réjouissances duraient toute la semaine.

Mais tous n'étaient pas satisfaits de la domination des Gaonim. Dans la seconde moitié du huitième siècle, se constitua un parti qui se refusait à considérer le Talmud comme une seconde Torah, alléguant que les lois du Talmud n'émanaient pas de Dieu, mais des hommes, et que nul n'était obligé de les suivre. A la tête de ce parti vint se placer Anan ben David, de la famille des exilarques. Lorsque l'exilarque, son parent, était mort sans laisser d'enfant, Anan avait brigué sa place, mais les Gaonim de Soura et de Pumbedita ne permirent point à ce sceptique d'occuper ce poste élevé. Anan se déclara donc ouvertement contre le Talmud, et fonda une secte de nouveaux Sadducéens, qui plus tard reçurent le nom de Bnéi-Mikra ou Karaïm, ou encore Karaïtes, car ils ne s'en tenaient qu'à la " Mikra ", la Torah de Moïse, et réfutaient le Talmud. Ils se séparaient du peuple par leurs coutumes particulières. Le vendredi, par exemple, dès la tombée de la nuit, ils restaient dans l'obscurité, car la Torah dit qu'on doit passer le Sabbat sans faire de feu, ce qui signifiait, selon eux, que dès le vendredi on ne devait pas allumer. Le Sabbat, ils ne mangeaient pas d'aliments chauds et restaient immobiles toute la journée, sauf pour aller à la synagogue. Les Mazzoth pour Pâques, ils ne les fabriquaient pas avec de la farine blanche, mais avec une farine grise de basse qualité, car selon la Torah, ce doit être du " pain de misère " ; la fête de Shevouoth était célébrée par les Karaïtes comme par les anciens Sadducéens, le premier jour de la semaine seulement – le dimanche – car la Torah dit : " au lendemain du Sabbat ". En général, les Karaïtes s'en tenaient strictement à la lettre, non à l'esprit de la Torah. Ils ne pouvaient adapter les vieilles lois bibliques à la vie de chaque homme et encore moins à la vie de tous. S'étant séparés du peuple par leurs coutumes, les Karaïtes fondèrent une secte fermée, et dans la suite ils formèrent un petit peuple à part. Ils haïssaient les Talmudistes ou Rabbanites qui obéissent à leurs *rabbins*. Les Gaonim de leur cote persécutaient la secte nouvelle.

Vers la fin de sa vie, Anan dut quitter Babylone et se rendre en Eretz-Israël. Mais en Terre sainte la secte ne s'étendit pas davantage. Cependant dans de très lointaines villes de Perse, elle trouva des partisans. Un des plus célèbres Gaonim, Saadia, (dans la première moitié du Xe siècle) s'éleva violemment contre les Karaïtes dans un de ses livres.

Ce Gaon de Soura, n'était pas seulement un grand Talmudiste, mais un grand penseur et philologue. Il rédigea une grammaire de la langue hébraïque et commença de traduire en arabe tout le Tanach, afin que les Arabes cultivés et les Juifs parlant arabe pussent comprendre les Saintes Écritures. Son principal ouvrage fut son traité philosophique : *Croyances et Opinions*, qu'il écrivit en arabe et qui fut traduit plus tard en hébreu. Le Gaon Saadia voulait concilier la foi et la raison, la religion et la philosophie. Il doit y avoir un Dieu dans l'univers, proclamait-il –car une création ne peut se concevoir sans créateur. Mais pour que les hommes le comprennent et sachent comment se conduire dans la vie, Dieu s'est révélé au Mont Sinäi et a donné à Moïse la Torah destinée à son peuple d'Israël. L'homme est doué d'une volonté libre : il peut obéir ou ne pas obéir aux commandements de la Torah ; celui qui obéit, le Juste, sera récompensé dans le monde futur, et le méchant sera châtié. Il existe un " au-delà " : après la mort du corps, c'est là que vivent les âmes. Mais le temps viendra où tous les morts ressusciteront, et ce sera l'avènement d'un monde nouveau, le monde du Messie. Ainsi, le Gaon Saadia fut le premier d'entre les talmudistes, qui créa un système de dogmatique juive, de principes religieux. Il fonda la philosophie religieuse du Moyen-Âge, en voie de développement déjà dans les pays européens.

Saadia ne conserva pas longtemps son poste élevé à Soura. Il eut une querelle avec l'exilarque David ben Zaccai, et deux partis se formèrent en Babylonie : celui du Gaon et celui de l'exilarque, qui s'accusaient réciproquement devant le Calife. Saadia dut abandonner pour une longue période son académie. Bientôt après il mourut (942).

Après sa mort commença la décadence de la grande académie de Soura. Seule, demeura celle de Poumbédita. Deux chefs d'école, *Scharira* et son fils *Rab Hai*, furent les deux derniers Gaonim en Babylonie. C'étaient de stricts talmudistes, que ne possédaient point de connaissances en sciences profanes comme Saadia. Rab Scharira écrivit une courte histoire du Talmud et de ses créateurs, les Tanaïm, Amoraïm et Gaonim ; il accomplit cette œuvre comme s'il eut senti que la période talmudique en Babylonie touchait à sa fin. Son fils, Rab Hai, fut en effet le dernier Gaon de Poumbédita. Après sa mort, le jeune Ézéchiass, un arrière petit-fils de l'exilarque David ben Zaccai, fut élu Gaon. Il devait réunir les deux titres : exilarque et Gaon, mais il finit par les perdre tous deux. On l'accusa faussement devant le Calife, de vouloir devenir un nouveau roi des Juifs. Le Calife ordonna de jeter Ézéchiass en prison et de confisquer ses biens. Ainsi tomba en même temps le pouvoir des exilarques et celui des Gaonim (XIe siècle).

A cette même époque, s'effrita aussi le califat de Bagdad. Un nouveau califat se constitua en Égypte (*Califes Fatimites*) et en Palestine. Pour une brève période, le centre juif en Eretz-Israel s'épanouit de nouveau. A Jérusalem apparurent des Gaonim qui cherchaient à transporter en Terre sainte l'hégémonie spirituelle en Babylonie déchu. Mais il ne leur fut pas donné de réussir. A la fin du XIe siècle, la Palestine fut envahie par les Croisés, venus d'Europe pour libérer la Terre Sainte du pouvoir des mahométans ; ils s'emparèrent de Jérusalem et d'autres villes et en chassèrent presque tous les Juifs (en 1099).

C'est ainsi qu'en Orient et en Afrique du Nord furent détruits les anciens centres juifs. Mais à cette époque déjà, s'épanouissaient de nouveaux centres en Europe : en Espagne, Italie, France, Allemagne. Une nouvelle période commençait dans l'histoire juive : après la période orientale vint la période occidentale.

Deuxième partie

Le peuple en Europe au Moyen-âge et dans les temps modernes

Les premières agglomérations juives en Europe

Comment les Juifs, peuple d'Orient, sont-ils devenus un peuple d'Occident ? D'Asiatiques, des Européens ? C'est l'œuvre de l'Empire Romain, dont la capitale se trouvait en Europe, et qui, il y a deux mille ans, étendait sa domination sur les pays d'Asie et d'Afrique. Lorsque Pompée, le général romain, conquiert Jérusalem, il exila à Rome le roi Aristobule et sa famille, avec un groupe de captifs. Bientôt une agglomération juive se constitua dans cette ville. Après la destruction de Jérusalem, Titus exila de nouveau à Rome et dans d'autres villes d'Italie une foule de prisonniers juifs. D'autre part, beaucoup de Juifs de Palestine, de Syrie et d'Égypte s'établirent volontairement en Italie, pour y exercer le commerce, des ports orientaux de la Méditerranée (Alexandrie, etc.) ayant des relations avec les ports européens. Au cours des premiers siècles de l'ère vulgaire, de grandes communautés juives ou *synagogues* se trouvaient à Rome et dans d'importantes villes de l'Italie méridionale (Venosa, Naples, etc.). Chaque synagogue avait des représentants ou Archontes, son rabbin portant le titre d'*archi-synagogos*, ses juges, savants et écrivains (grammairiens, scribes). Les Juifs italiens parlaient la langue de la population indigène : le grec ou le latin, avec un mélange de vocables hébraïques. Les inscriptions sur les pierres tombales juives de cette époque, retrouvées dans les catacombes de Rome, sont pour la plupart rédigées en grec. Les noms des défunts sont hébreu (Juda, Samuel, Benjamin, Sara, Rébecca, Esther) et romains (Tibère, Marcellus, Sabine, Julia, Lucrèce). Il est rare de trouver des inscriptions en hébreu pur, mais le mot *Chalom* (paix) est souvent gravé à la fin du texte grec ou latin.

De très anciennes communautés juives existaient aussi en Grèce, qui faisait aussi partie de l'Empire romain. Quand l'apôtre Paul parcourut le monde pour répandre la religion chrétienne, il prononça des discours dans les *synagogues* juives des villes grecques de Corinthe, Athènes, Thessalonique (Salonique), etc. Lorsque le grand Empire se fut scindé en deux parties : l'empire d'Occident, avec Rome comme capitale, et l'empire d'Orient, avec la capitale de Constantinople (autrefois Byzance), une communauté juive se constitua dans cette dernière ville. Là, entre la Mer Noire et la Méditerranée, les négociants juifs traitaient d'importantes affaires avec Alexandrie et les ports palestiniens. L'Orient et l'Occident, Eretz-Israël et l'étranger, étaient étroitement liés dans l'Empire byzantin, jusqu'au moment où les Arabes eurent repris la Palestine à Byzance. Même plus tard, lorsque Byzance ne fut plus qu'un petit État sur la presqu'île balkanique, ses Juifs y demeurèrent en relations constantes avec leurs frères de Palestine et de Babylonie.

Au Ve siècle, l'Empire Romain d'Occident s'écroula. Les *barbares* de l'Europe centrale, les Ostrogoths et les Germains, envahirent à plusieurs reprises l'Italie et mirent à sac Rome, comme Rome avait autrefois détruit Jérusalem. Des rois ostrogoths et lombards qui avaient embrassé la religion chrétienne, régnèrent longtemps en Italie ; Rome devint la ville sainte des Papes. Ces derniers veillaient à ce que les Juifs ne tentassent pas de détourner de leur foi les nouveaux chrétiens, mais ils ne forçaient pas les Juifs à adopter la religion chrétienne, comme on le faisait dans un royaume voisin, la Gaule.

Cette ancienne province romaine, où de petites agglomérations juives existaient depuis des temps très reculés (par exemple, dans la ville de *Marseille*, qui entretenait un commerce avec Alexandrie) était dominée par les Francs. Le roi Clovis, aidé par les évêques chrétiens, s'empara du pouvoir et fonda en Gaule le Royaume des Francs : la France (vers l'an 500). Tous les rois de la famille de Clovis, dynastie mérovingienne, étaient les alliés des évêques qui n'avaient qu'un souci : christianiser tous les païens. De grandes masses païennes dans les villes et les villages se convertirent au christianisme, mais les Juifs, qui vivaient parmi elles résistèrent unanimement. Les prêtres et les souverains francs convertis de fraîche date en furent irrités. Dans leurs *conciles* les évêques édictaient des arrêts ordonnant aux Chrétiens de s'éloigner des Juifs le plus possible, de ne manger ni de boire en leur compagnie, de ne pas se lier d'amitié avec eux, de leur reprendre les serviteurs chrétiens, qui couraient le risque de se " contaminer " au contact du judaïsme. Il y eut des cas où les Juifs furent convertis de force.

Ainsi fit l'évêque Avitus dans la ville de *Clermont*. Il exhortait les Juifs indigènes à se convertir. Ceux-ci répondaient par des railleries, sauf un seul qui se fit chrétien. Un jour que le néophyte suivait une procession, la croix en main, on le coiffa d'un pot d'huile puante, lancée par la fenêtre d'une maison juive. Les chrétiens, scandalisés, se ruèrent sur la synagogue et la démolirent complètement. L'évêque réunit les représentants juifs et leur annonça que s'ils ne se convertissaient pas, ils seraient immédiatement chassés de la ville. Cinq cents Juifs décidèrent de se convertir provisoirement, jusqu'au moment où il serait de nouveau possible de revenir à la foi juive. Un incident semblable se produisit à *Paris*. Là vivait un riche Juif, *Priscus*, argentier du roi *Chilpéric*. Le roi et l'évêque Grégoire tentaient de le convaincre de se faire chrétien, mais il ne voulait pas en entendre parler. Un jour, qu'ils étaient réunis tous trois, le roi pria l'évêque de poser la main sur la tête du Juif et de prononcer une bénédiction chrétienne. Priscus se déroba. Alors, Chilpéric s'écria avec colère : " Oh ! peuple mécréant, qui ne veut pas reconnaître le Fils de Dieu ! Priscus lui répondit : " Dieu n'a jamais épousé de femme, il ne pouvait donc avoir de fils ! " La colère du roi s'exaspéra ; il menaça de chasser du pays tous les Juifs qui refuseraient le baptême ; beaucoup d'entre eux cédèrent devant les menaces, mais Priscus demeura ferme dans sa foi, et fut emprisonné. Lorsqu'on le remit en liberté, un de ses ennemis, un Juif converti, l'attaqua et l'assassina.

Dagobert, le dernier roi mérovingien, lança un décret ordonnant à tous les Juifs rebelles à la foi chrétienne, de quitter le pays (629). C'était au moment où des masses de Juifs immigraient en France, fuyant l'Espagne et ses atroces persécutions, et le décret de Dagobert était difficilement exécutable ; une partie des Juifs se fit baptiser, restant intérieurement fidèles à leur foi ; une autre partie se fixa dans les provinces du Midi. Des communautés juives subsistèrent à Marseille, à Bordeaux et dans quelques autres villes. De nouvelles colonies juives furent fondées dans certaines villes germaniques en-deçà du Rhin ; elles étaient indépendantes de la communauté de Paris.

En Espagne, la situation était très grave. Les Juifs y résidaient depuis la domination romaine. Les Wisigoths y fondèrent un royaume indépendant. Les premiers rois wisigoths, qui embrassèrent la religion chrétienne, appartenaient à la secte hérétique des *ariens*, qui refusaient de considérer Jésus comme un Dieu, mais voyaient seulement en lui un homme saint ; les autres chrétiens tenaient les ariens pour des demi Juifs ; ils étaient en effet leurs amis et vivaient en paix avec eux. Mais à la fin du VI^e siècle, le roi wisigoth *Reccared* s'appuya dans son gouvernement sur les évêques. Les Conciles de l'Eglise qui se tenaient à *Tolède*, alors capitale espagnole, devinrent une sorte de Parlement qui, sous la direction du roi, édictait des lois. L'autorité ecclésiastique n'avait qu'un désir : fonder un royaume absolument chrétien. La population païenne était déjà presque entièrement convertie, seuls les Juifs résistaient. On commença donc de les persécuter en remettant en vigueur les anciens décrets des empereurs byzantins : aux propriétaires juifs, on

interdit d'employer les serviteurs chrétiens, indispensables pour les travaux agricoles : le Concile de Tolède interdit à tous les chrétiens de faire des affaires avec les Juifs. Le résultat de ces mesures ayant été jugé insuffisant, on adopta un moyen qui devint général à cette époque : la conversion forcée.

Le roi *Sisebut* décréta en 613 que les Juifs qui refuseraient le baptême, seraient bannis. C'était un coup terrible. En Espagne vivaient des masses juives compactes, parmi lesquelles on comptait nombre d'agriculteurs, de sorte que l'expulsion eût fait d'eux des miséreux dénués de tout. Aussi beaucoup cédèrent, tout en demeurant au fond de leur cœur, attachés à leur ancienne religion ; d'autres tentèrent d'émigrer en France, mais Dagobert, le roi franc, comme nous l'avons déjà dit, ordonna lui aussi, de chasser les Juifs de son pays. De nouveau, une seule issue se présentait : devenir de faux chrétiens. Mais avec le temps, la situation de ces *Anoussim*, (convertis de force) devint pire que celle des Juifs, qui s'en tenaient ouvertement à leur foi. L'un des Conciles de Tolède prit la décision de renoncer désormais à ces conversions forcées, mais en même temps il annonça que ceux qui avaient adopté le christianisme n'avaient pas le droit de retourner au judaïsme ; s'ils passaient outre, ils devaient être durement châtiés. C'est alors que commencèrent les plus grandes épreuves des Juifs espagnols. On espionnait les faux chrétiens pour voir comment ils se conduisaient, s'ils se rendaient le dimanche à l'église ou s'ils observaient le Sabbat chez eux ; de quelle manière ils élevaient leurs enfants, s'ils usaient de n'importe quels aliments ou seulement de ceux qu'autorisait la loi juive. Si l'un d'eux était reconnu coupable d'avoir observé des coutumes juives, il était jeté en prison, frappé, flagellé, on lui arrachait les cheveux, ses enfants lui étaient enlevés et enfermés dans des monastères chrétiens. Maintes fois, les faux chrétiens adressèrent aux Conciles de Tolède des promesses de soumission, assurant que désormais, ils suivraient avec piété les offices religieux, et observeraient toutes les coutumes prescrites par l'Église, pourvu qu'on ne les obligeât pas à manger de la viande de porc, qu'ils ne pouvaient supporter.

Les Juifs d'Espagne souffrirent ainsi tout un siècle jusqu'à ce qu'une nouvelle leur parvint : d'Afrique, une armée arabe marchait sur l'Espagne. Alors, par l'intermédiaire de leurs frères africains, ils entrèrent en contact avec ceux qui se proposaient de conquérir le pays et leur promirent leur appui. Les Arabes franchirent le détroit de Gibraltar, s'emparèrent de Tolède, et étendirent rapidement leur conquête (en 711). Les Juifs accueillirent avec joie les nouveaux dominateurs arabes, espérant que les Musulmans seraient plus tolérants que les fanatiques chrétiens. Et leur espoir ne fut pas trompé. Une période d'épanouissement de la culture judéo-arabe commença en Espagne.

Il y avait encore en Europe une contrée où des agglomérations juives s'étaient constituées au cours de la lointaine époque gréco-romaine. Sur les bords de la Mer Noire, du côté Nord, sur la presqu'île de Tauride ou Crimée, des Juifs s'étaient établis dans les colonies grecques, comme partout dans la diaspora hellénique. Lorsque les Romains détruisirent Jérusalem, des communautés juives existaient déjà dans le royaume criméen du Bosphore, dans les villes de *Panticapé* (aujourd'hui Kertch), de *Théodosie* et de *Khersorles* (Sébastopol). Ces Juifs étaient originaires de Grèce, portaient des noms grecs et parlaient la langue du pays, comme en font foi les inscriptions sur leurs pierres tombales et autres monuments. Les communautés s'appelaient en grec : synagogues (assemblées). Sous l'influence juive, de nombreux idolâtres devinrent des demi-Juifs : ils se faisaient appeler "adorateurs du Dieu suprême" ; plus tard, lorsque le christianisme fit son apparition en Crimée, ils devinrent chrétiens. La Crimée appartenait alors à l'Empire de Byzance, et les évêques grecs tentèrent de forcer les Juifs à se convertir ; mais cette tentative échoua.

Du VIII^e à la fin du Xe siècle, entre la mer Caspienne et la mer Noire, dominait un peuple issu de la Perse et du Caucase et qui s'apparenta au peuple juif. C'étaient les *Khazars*. Leur roi, un idolâtre – et une partie du peuple, embrassèrent la religion juive ; le roi s'appelait *Kagan* (de l'hébreu *Cohen* ou du tatar *Khan*) et il protégeait les Juifs, les chrétiens et les musulmans. Les belliqueux Khazars étendirent leur domination sur les pays slaves, jusqu'à la grande ville de *Kiev*, où des Juifs vivaient déjà. Ce n'est qu'à la fin du Xe siècle que les princes russes détruisirent la capitale des Khazars au bord de la mer Caspienne, à l'embouchure du grand fleuve russe Volga. Le dernier roi des Khazars fut *Joseph*, qui précisément, à cette époque, était sur le point de s'allier aux Juifs d'Espagne. Bientôt après, les Khazars perdirent leur pouvoir et se mêlèrent à d'autres peuples, en partie aussi aux Juifs.

Les Juifs sans l'empire de Charlemagne

Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, le roi franc Charlemagne réunit sous sa domination tous les pays de l'Europe centrale, y compris l'Italie, et fonda le nouvel Empire d'Occident. Le Pape couronna Charlemagne Empereur, et les évêques chrétiens exercèrent une grande influence sur le gouvernement de l'État. ; Mais le pouvoir temporel, plus fort que le pouvoir spirituel de l'Église, ne permit point d'en arriver à des sévices tels que les conversions forcées des Juifs. Au temps de Charlemagne, la situation des Juifs s'améliora dans les trois pays unifiés : France, Germanie, Italie. De riches commerçants juifs étaient établis dans ces pays et traitaient avec l'étranger : ils étaient en rapport avec l'Afrique et l'Asie, avec Babylone, la Palestine et l'Égypte, où fleurissait le Califat arabe. Des voyageurs arabes décrivent comment de grands négociants juifs se rendaient avec leurs marchandises de France en Babylonie et rapportaient des objets de l'Extrême-Orient. Ainsi, le peuple dispersé reliait par le commerce l'Asie à l'Europe.

Les agglomérations juives d'Europe se développèrent. De grandes et petites communautés naquirent, qui avaient leur administration indépendante. Au-dessus de toutes, était placé un fonctionnaire d'État portant le titre de *magister* des Juifs, chargé de défendre leurs droits civiques et leurs intérêts commerciaux. L'empereur *Louis le Débonnaire*, fils de Charlemagne, protégeait lui-même les Juifs contre les prêtres hostiles. L'évêque de Lyon, *Agobard*, fomenta dans le pays une forte agitation anti-juive : Dans ses sermons et dans ses écrits, il cherchait à démontrer que la population juive était un danger pour les chrétiens, que la vieille synagogue " maudite " pouvait égarer et corrompre la " jeune et pure Église ". Mais Louis, bien que chrétien fervent, n'admit pas que les paroles de l'évêque fissent du tort à ceux qu'il protégeait.

Peu avant sa mort, Louis le Débonnaire partagea son Empire entre ses fils. L'un d'eux eut la France, l'autre l'Italie, le troisième l'Allemagne. De leur côté les nouveaux rois répartirent le pouvoir entre leurs féodaux – comtes et barons, à qui appartenaient les terres, les paysans et les serfs. Ainsi, les vrais maîtres étaient partout les seigneurs féodaux. Chaque noble faisait dans ses villes et villages, ce que bon lui semblait. S'il y voyait quelque avantage, il protégeait le Juif, qui le payait largement, tant pour les parcelles de terrains affermés, que pour l'autorisation de faire du négoce ; mais là où les prêtres fanatiques excitaient le seigneur, celui-ci opprimait le Juif. Ainsi, par exemple, le Comte de Toulouse institua la coutume suivante : une fois par an, avant la fête de Pâques, il faisait venir le président de la communauté juive de Toulouse, et lui donnait un soufflet, afin de lui rappeler comment les Juifs avaient supplicié Jésus ; pour éviter cette humiliation, les Juifs étaient tenus de verser un impôt spécial. Ailleurs, la population chrétienne, encouragée par les prêtres, au cours des journées de la Pâque juive, attaquait en pleine rue les Juifs, les rouait de coups, et jetait des pierres dans leurs maisons.

Au Xe siècle, dans le centre de l'Europe, l'Allemagne se consolida tout particulièrement, sous la domination d'une dynastie royale autonome. Le prince allemand, *Otto le Grand*, de la dynastie

saxonne, se fit décerner à Rome le titre d'Empereur, se considérant comme un héritier de Charlemagne et des anciens empereurs romains. Otto Ier et ses successeurs permirent aux Juifs de vivre librement en Allemagne ; les féodaux, comtes, barons, évêques, qui considéraient les Juifs de leurs villes comme leur propriété firent de même. Il arrivait souvent qu'un seigneur vendît à un autre quelque territoire avec les Juifs qui l'habitaient. Car les Juifs étaient une source de revenus ; ils payaient au seigneur de gros impôts et fermages. Des communautés juives organisées se trouvaient à cette époque dans les villes de la Rhénanie et dans la province de Lorraine, (Mayence, Worms, Cologne, Metz).

Ces communautés étaient dirigées par des rabbins qui y jouaient le rôle des Gaonim en Babylonie. Le premier des rabbins célèbres en Europe, fut *Guerchom Meor Hagola* (Guerchom la lumière de l'exil), fondateur d'une académie (*Yechiba*) talmudique à Mayence. Il élaborait de nouvelles ordonnances adaptées à la vie des Juifs européens. Ainsi, par exemple, il interdit d'avoir plus d'une épouse, à l'opposé des Juifs asiatiques qui, dans certains cas, prenaient une deuxième épouse du vivant même de la première. L'académie de Rabbi Guerchom forma de grands savants, que l'on appelait les "savants de Lorraine ". Ils devinrent rabbins dans les communautés de Metz, Worms, Mayence et dans les villes voisines de France. Le plus grand d'entre eux fut *Rashi* (nom abrégé composé des initiales de Rabbi *Salomon Yitzhaki*). Dans sa jeunesse, Rashi étudia dans les académies talmudiques de Worms et de Mayence, et plus tard, il retourna dans sa ville natale de Troyes, en France. Là, il entreprit un très important travail, un commentaire du Talmud. Auparavant, on ne pouvait étudier le Talmud qu'avec le concours d'un savant, car il était difficile de comprendre la langue araméenne de la Ghemara et les pensées profondes des anciens Amoraïm. Rashi, en sa langue hébraïque pure, expliqua succinctement toutes les expressions compliquées du texte talmudique, si bien que chacun put le comprendre. On affirma avec raison qu'il avait apporté une clé à l'hermétique Talmud. Il fit aussi un commentaire de la Torah et d'autres ouvrages sacrés ; il traduisait souvent les vocables difficiles en français, les écrivant avec des lettres hébraïques. Les Juifs français et allemands parlaient la langue du pays ; en étudiant dans les écoles, on devait traduire dans cette langue tous les textes des livres sacrés. Plus tard, on enseigna aux enfants dans toutes les écoles le *Pentateuque avec Rashi*, la *Ghemara avec Rashi* ; le commentaire de Rashi fut adjoint aux termes du Tanach et du Talmud de Babylone.

L'Italie, elle aussi, devint à cette époque un centre de culture juive. L'ancienne communauté de Rome était placée sous la protection du Pape, chef suprême de l'Église chrétienne. Les communautés de l'Italie septentrionale ou *Lombardie* (Vérone, Pavie, etc.) furent pendant quelque temps soumises aux empereurs d'Allemagne ; au *sud de l'Italie*, les grandes communautés juives à Naples, Salerne, Bari, etc. dépendaient des souverains de Byzance ; dans les villes de Sicile, (Palerme, Messine, etc.) dominaient les Arabes. C'est ainsi qu'en Italie se rencontrèrent différents peuples, différentes religions et cultures, parmi lesquelles la culture juive se développa largement. En Italie, à cette époque, on entendit parler d'académies talmudiques et de grands savants ; on trouve des traces d'une littérature hébraïque. Un savant adapta en hébreu l'histoire juive de Flavius Josèphe, écrite en grec (le *Josippon* qui fut traduit plus tard en yiddish à l'usage des Juifs d'Allemagne et de Pologne). On écrivit des prières et des psaumes pénitentiels en hébreu. Cependant, les meilleurs ouvrages de la littérature juive naquirent non en Italie, mais dans une autre partie de l'Europe méridionale : l'Espagne.

L'âge d'or dans l'Espagne Arabe

Après l'irruption des Arabes en Espagne, il leur fallut encore de longues et cruelles guerres pour chasser les dominateurs chrétiens de la partie méridionale du pays, et y fonder un État particulier. Au Xe siècle, se constitua dans la péninsule un Califat arabe avec Cordoue comme capitale, et de grandes villes : *Séville*, *Grenade*, *Lucéna*, *Tolède*, l'ancienne capitale des Wisigoths, au centre de

L'Espagne, appartenait aussi au Califat arabe. Au temps où beaucoup de chrétiens adoptèrent l'Islam, et se mêlèrent aux Arabes, les Juifs gardèrent leur foi et leur nationalité. Ils vivaient en bons termes avec les Arabes, et les Juifs cultivés occupaient souvent des postes élevés dans le gouvernement.

Le Calife de Cordoue *Abdul-Rahman* avait un ministre juif : *Hasdai ibn-Shapruth*, grand savant en langues étrangères et versé en médecine. À Cordoue, venaient les ambassadeurs des rois européens pour des négociations politiques, et Hasdai leur servait d'interprète dans leurs rapports avec le Calife ; il répondait aussi aux lettres que le Calife recevait de gouvernements étrangers. Le ministre juif servait en même temps son propre peuple : il se préoccupait du maintien de communautés et d'écoles juives, et il fut reconnu comme nassi ou exilarque des Juifs espagnols.

À son époque, un rabbin venu de Babylone, fonda à Cordoue une école talmudique, à propos de laquelle s'est conservé le récit suivant :

Après la mort de Gaon Saadia, quand les académies babyloniennes déclinèrent, quatre savants rabbins partirent à travers le monde pour recueillir des fonds destinés à relever ces écoles. En cours de route, leur bateau fut saisi par des pirates arabes, qui les firent prisonniers et les vendirent comme esclaves dans différents pays. L'un des quatre captifs, Rabbi *Moïse ben Hanoch*, fut acheté par des Juifs de Cordoue. Personne ne savait qui il était, et on le considérait comme un simple mendiant. Un jour, Rabbi Moïse, assis dans la synagogue de Cordoue, entendit le rabbin de la communauté donner une explication inexacte d'un texte talmudique ; il se leva et donna une explication juste. On lui posa quelques questions ardues et il sut répondre à toutes. Alors, le vieux rabbin dit à son auditoire :

" Je ne peux plus rester votre rabbin ; ce pauvre errant est un plus grand savant que moi et il a le droit d'être votre guide ". La communauté de Cordoue accepta en effet Rabbi Moïse comme rabbin ; il fonda une académie et commença à répandre en Espagne la science talmudique qu'il avait apportée de Babylone. Le ministre Hasdai lui accorda sa protection, comme à d'autres savants qui se révélèrent en Espagne.

Hasdai s'intéressait à tout ce qui se produisait dans le monde juif. Un jour, il apprit que, quelque part entre l'Asie et l'Europe s'était formé un État Juif ; il s'agissait du pays des Khazars déjà cité, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Par l'intermédiaire de voyageurs venus de pays lointains, Hasdai envoya une lettre au roi des Khazars, le priant de lui dire s'il était vrai que les Juifs avaient dans le monde un territoire et un gouvernement à elle. Il reçut une réponse de Joseph, le dernier roi des Khazars, quelques années avant que les Russes eussent détruit sa capitale sur la Volga (voir plus haut, fin du chapitre XVII). Le ministre juif ne put donc caresser longtemps le rêve d'un État juif indépendant.

Au début du XI^e siècle, le Califat de Cordoue fut partagé entre plusieurs petits rois. L'un d'eux, le roi de *Grenade*, avait aussi un ministre juif, l'écrivain réputé Rabbi *Samuel Hanaguid*, savant talmudiste. Samuel, qui écrivait admirablement l'hébreu et l'arabe, avait habité d'abord la ville de Malaga près de Grenade ; il tirait ses ressources d'une boutique d'épices. Un jour, il reçut la visite de la servante du Vizir de Grenade venue voir sa famille qui habitait dans le voisinage. Elle lui demanda d'écrire à son maître. Au reçu de cette lettre, le Vizir fut émerveillé du beau style arabe, ainsi que des qualités graphiques de l'écriture, et, de passage à Malaga, il voulut connaître Samuel. Dans le boutiquier juif, il découvrit un homme supérieurement cultivé et sage, il l'emmena à Grenade comme secrétaire. Bientôt le vieux vizir mourut, Mais il avait eu le temps de conseiller au roi de Grenade de désigner Samuel comme Vizir, ce que fit le roi. Pendant presque trente années, Rabbi Samuel occupa le poste de Vizir à Grenade et dirigea toutes les affaires politiques

du petit royaume. Les musulmans stricts n'étaient pas contents de voir leur roi conserver un ministre juif ; dans le pays, on se livrait à une agitation contre Samuel et les Juifs en général, qui s'étaient multipliés dans le pays et avaient à leur tête un *naguid*, titre équivalent à celui de nassi, que Rabbi Samuel avait reçu en sa qualité de chef des communautés juives. Cependant, les Arabes cultivés appréciaient les grandes connaissances philologiques et scientifiques du Vizir. Dans la littérature hébraïque, le naguid Samuel se rendit célèbre, car il fut le premier poète qui, en Espagne, écrivit des poèmes dans la langue nationale renouvelée (réunis dans ses livres *Ben-Tebilim*, *Ben-Michlé*, *Ben-Kobélet*).

L'hostilité des musulmans fanatiques envers le vizir juif se déchaîna après la mort de Rabbi Samuel, lorsque son fils, le *naguid Joseph*, fut élevé à la même dignité. Un jour, au cours d'une guerre entre le roi de Grenade et le prince d'un petit royaume voisin, une bande d'Arabes fit irruption dans le palais de Joseph. Ils le tuèrent et pillèrent des centaines de maisons juives à Grenade.

Chez les souverains d'autres petits États arabes d'Espagne, (*Séville*, *Saragosse*) des savants juifs occupaient également des situations importantes, comme Vizirs et argentiers. Même en *Castille*, État chrétien de l'Espagne septentrionale, le roi Alphonse VI dut recourir à des diplomates juifs dans ses pourparlers avec ses voisins arabes. Aussi, s'attira-t-il une violente réprimande du Pape, qui lui reprochait "d'élever la synagogue satanique et d'abaisser l'Église chrétienne". Mais Alphonse n'obéit point au Pape et ne se sépara pas de ses fonctionnaires juifs.

La littérature judéo-arabe s'épanouit. Les XI^e et XII^e siècles sont appelés l'Âge d'Or de la littérature juive. Après le naguid Samuel, un grand nombre de savants, poètes et penseurs, apparurent, qui écrivirent en hébreu et en arabe. En Espagne, on ne s'occupait pas du Talmud autant qu'à Babylone, mais on étudiait librement les questions religieuses et philosophiques, et l'on consacrait de beaux poèmes aux idées religieuses ou profanes. *Salomon Ibn-Gabirol* de Malaga, composa en hébreu des lamentations sur le destin du peuple juif, qu'aujourd'hui encore on récite dans les synagogues. Dans l'un de ces poèmes, il compare la nation juive à une colombe tombée parmi les bêtes féroces du monde chrétien et musulman. "Ismaël (l'Arabe) est comme un lion, et Ésaü (le chrétien) comme un oiseau de proie : quand l'un nous laisse un peu de répit, l'autre nous happe". Gabirol a écrit en arabe son ouvrage philosophique : *Source de la Vie*, qui plus tard fut répandu parmi les savants chrétiens dans une traduction latine. Ibn-Gabirol était appelé "Avicebron". Sur le modèle de Gabirol, Moïse Ibn Ezra, poète de Grenade, composa un grand nombre d'élégies nationales ou *Selichoth*. Dans d'autres chants, Ibn Ezra traduisit les soucis et les affres de celui qui se préoccupe des problèmes métaphysiques, du sens de la vie. Les livres de prières juifs sont remplis de ces *Selichoth*, mais ses œuvres philosophiques sont peu connues.

Le plus grand poète et penseur de cette époque était *Juda Halévi*, de Tolède. Dans ses chants de Sion, les *Sionides*, il épancha sa brûlante nostalgie de la Terre Sainte, Eretz-Israël, que se disputaient alors Édom et Arav, les Croisés et les musulmans. Le chant Sion *halo Tichali* – "Sion, ne veux-tu point savoir ?" qu'on lit encore de nos jours dans toutes les synagogues à l'anniversaire de la destruction du Temple, débute par cette question du poète :

*Pleures-tu aussi tes enfants, Sion, ma mère,
Comme eux-mêmes dispersés de par le monde, te pleurent ?*

Et plus loin, le poète ouvre son cœur devant sa Sion bien-aimée :

*Je suis attiré vers toi, Mon cœur soupire après ces lieux
Où les Patriarches rencontrèrent des anges,
Où reposait la grâce...
Où prendre des ailes ? Par lambeaux, je transporterais mon cœur,*

*Loin, loin, dans tes montagnes désertes,
Je tomberais face contre terre, je la baiserais,
Je baiserais chaque pas, chaque pierre une à une,
Jour et nuit, je marcherais errant
Nu et déchaussé sur tes ruines !..*

Juda Halévi ne put vaincre sa nostalgie et, sur ses vieux jours, il partit pour la Palestine ; mais il était dangereux de pénétrer dans la sainte ville de Jérusalem, alors aux mains des Croisés. Le poète fit un assez long séjour en Égypte, en attendant la possibilité de se rendre en Eretz-Israël. On conte qu'il y alla en effet, parvint jusqu'aux portes de Jérusalem, et qu'apercevant la ville en ruines, il se jeta à terre, baisa les pierres et les inonda de ses larmes, en chantant une de ses *Sionides*. À cet instant, fonça sur lui un cavalier arabe (ou chrétien) dont le cheval le piétina.

Outre un grand nombre de chants composés en un hébreu étincelant, Juda Halévi écrivit en arabe un ouvrage philosophique sur le judaïsme. Dans la traduction hébraïque, ce livre est intitulé *Livre du Kuṣari*, car il est écrit sous forme d'un dialogue entre un savant juif et le roi des Khazars qui se propose d'embrasser la religion juive. L'auteur tente d'y démontrer que le judaïsme n'est pas du domaine du raisonnement humain, mais de celui du sentiment et de la confiance en ce que nous ont transmis nos ancêtres, les pères de nos pères, de génération en génération, au cours des millénaires. La raison humaine n'aurait pu nous conduire au vrai Dieu, au créateur du ciel et de la terre, si Dieu lui-même ne s'était révélé au Mont Sinaï et n'avait révélé à Moïse ses lois. Le peuple juif est appelé à répandre la vraie foi parmi tous les peuples, au milieu desquels il est placé comme le cœur au centre du corps humain, source vivifiante du sang. Les Juifs ont découvert la vérité au temps où les anciens Grecs n'ont découvert que la beauté ; la sagesse grecque n'a produit que des fleurs, mais pas de fruits

Le grand penseur Moïse ben Maïmon, célèbre sous le nom de Maïmonide, ou, par abréviation, Rambam, concevait tout différemment la substance du judaïsme. Lui voulait démontrer que la foi juive pure s'accorde parfaitement avec la raison humaine, qui est elle-même une partie de Dieu. Il ne faut pas *croire* en une chose qu'on ne peut *comprendre*. La raison purifie la foi et ne la laisse pas dégénérer en superstition. Maïmonide avait emprunté cette idée au philosophe grec Aristote, dont l'enseignement était répandu dans la littérature arabe de l'époque. Dans son ouvrage écrit en arabe, *Le Guide des Égarés*, Maïmonide s'efforce d'adapter les lois fondamentales de la Torah de Moïse à la philosophie d'Aristote, comme autrefois Philon d'Alexandrie adapta la Torah à la philosophie du vieux penseur grec Platon. Maïmonide fit aussi une adaptation systématique du Talmud. Dans son traité important *Mishne Tora* ou *Yad Haṣaka* (La deuxième Tora, la main forte), écrit en hébreu, il réunit toutes les lois religieuses, domestiques et sociales juives, telles qu'elles se sont développées à travers les siècles. Dans la première partie, *Le Livre de la Connaissance*, Maïmonide explique comment la raison conçoit les idées fondamentales du judaïsme. Il énumère treize articles de la foi :

1. Dieu est le Créateur du monde ;
2. Il est Un ;
3. Il n'a ni corps ni forme corporelle ;
4. Il est éternel ;
5. C'est Lui seul qu'il faut invoquer ;
6. Toutes les paroles des prophètes juifs sont vraies ;
7. La Torah de Moïse est véridique ;
8. Dieu lui-même donna la Torah par l'intermédiaire de Moïse ; et
9. Elle ne sera jamais échangée contre un autre enseignement ;
10. Dieu connaît toutes les pensées et les actions des hommes ;
11. Il récompense pour les bonnes actions et châtie pour les mauvaises ;
12. Un jour le Messie viendra et il faut l'attendre constamment ;

13. Un jour, les morts ressusciteront.

Ces treize articles sont lus de nos jours encore dans beaucoup de synagogues le matin après la prière, et chacun d'eux commence par les mots *Ani Maamin* (Je crois).

Maïmonide pérégrina sa vie durant entre l'Orient et l'occident. Né à Cordoue, il dut, tout jeune encore, quitter l'Espagne, fuyant le fanatisme des souverains Almohades qui molestaient les Juifs et les forçaient à se convertir à l'Islam. Après avoir parcouru divers pays et visité la Palestine, il s'établit au Caire, capitale de l'Égypte, et devint le médecin de Cour du vizir et ensuite du fameux Sultan *Saladin* (il avait étudié la médecine et écrit des ouvrages médicaux en arabe). Chez les Juifs égyptiens, il occupa le poste de " Naguid ", exilarque. La renommée de Maïmonide s'étendit à tous les pays où vivaient des Juifs. Quand il mourut au Caire (1204), il fut pleuré par ses coreligionnaires autant que par les Arabes cultivés. On transporta ses restes en Terre Sainte et on l'inhuma dans la ville de Tibériade.

Le Judaïsme espagnol donna au monde beaucoup d'autres savants et écrivains en cet Âge d'Or. Le sage *Abraham ibn Ezra* qui écrivit un sagace commentaire de la Thora, ainsi que de beaux poèmes hébraïques, fut aussi savant mathématicien, astronome et philosophe. Il publia l'*Ordre de la Tradition* où il décrit le développement de la science juive, d'abord en Babylonie puis en Espagne, et l'avènement des *rabbins* après des générations de *Gaonim*. Le grand voyageur Benjamin de Tudèle parcourut durant treize années (de 1160 à 1173) les pays où se trouvaient des communautés juives. Dans son livre : *L'itinéraire de Benjamin*, il raconte ce qu'il a vu et entendu en Europe, en Asie et en Afrique. Son ouvrage retrace un tableau de la vie juive dans le monde entier, au cours de la seconde moitié du XII^e siècle.

Les croisades

À l'époque même où les Juifs espagnols connaissaient un âge d'or, les Juifs allemands et français vivaient une sombre période. À la fin du onzième siècle, se déclencha en Europe un mouvement qui devait ébranler le monde. Le bruit se répandit que les chrétiens étaient persécutés par les Musulmans en Terre Sainte. Le Pape Urbain II lança un appel aux fidèles, leur demandant de se grouper en armées volontaires pour aller en Palestine reprendre aux Turcs la ville sainte de Jérusalem et le tombeau du Christ. En France et en Allemagne, des dizaines de milliers de chrétiens appartenant à toutes les classes, répondirent à l'appel du Pape. Il y avait là des serfs à qui on promettait l'affranchissement, des chevaliers qui espéraient amasser des richesses en Asie ; à ceux-là se joignaient toute sorte d'aventuriers et de bandits. Des armées de *Croisés* (ainsi appelés parce qu'ils portaient, cousues sur leurs vêtements, des croix rouges) se déversèrent dans les pays rhénans, prêts à partir pour la Terre Sainte. En attendant, leurs bandes pillaient les régions traversées. La population n'était pas seulement dépouillée, mais souvent massacrée ou soumise de force au baptême. En traversant les villes où habitaient les Juifs, les Croisés se disaient : " Tandis que nous partons au loin pour combattre les Musulmans, les Juifs vivent tranquillement ici, eux qui ont laissé crucifier Notre Seigneur ".

En l'an 1096, entre Pessach et Shévouoth, la Rhénanie fut le théâtre de terribles cruautés. Dans les villes de Worms, Cologne, Mayence et beaucoup d'autres cités, les Croisés anéantirent de grandes communautés juives. On saisisait les Juifs et on les contraignait à adopter la religion chrétienne, celui qui refusait était tué sur place. Des milliers de Juifs furent égorgés ; agonisants, ils s'écriaient : " Shema Israël... " D'autres se donnaient la mort pour ne pas tomber dans les mains des meurtriers ; des parents égorgeaient leurs enfants bien-aimés, pour leur éviter la conversion. Dans l'ancienne cité de Worms, une partie de la communauté juive chercha refuge dans le château-fort de l'évêque. Les Croisés voulurent y pénétrer, mais l'évêque les arrêta en leur

promettant qu'il persuaderait aux Juifs de se convertir. Après quoi il dit aux Juifs : " Si vous tenez à votre vie, embrassez la foi chrétienne ". Ils lui répondirent : " Donne-nous le temps d'y réfléchir ". Les Croisés se tenaient près du château, attendant la réponse. Cependant, les Juifs enfermés décidèrent que " tous devaient s'offrir en sacrifice au Nom du Dieu Unique ". Ils se donnèrent la mort, et lorsque leurs persécuteurs ouvrirent les portes, ils ne trouvèrent que des cadavres. Il en fut de même dans d'autres communautés. Cependant, sous le poignard des Croisés, beaucoup de Juifs se laissèrent baptiser, avec l'intention de retourner au Judaïsme après le départ de leurs oppresseurs. En effet, lorsque les bandes se furent éloignées et que l'Allemagne redevint tranquille, l'empereur Henri IV autorisa tous les Juifs qui avaient été convertis de force à revenir à leur ancienne foi.

Trois ans plus tard, les Croisés conquièrent la ville sainte de Jérusalem, y massacrèrent des Musulmans et des Juifs et y fondèrent le royaume chrétien de Jérusalem. Mais, le petit État, entouré de tribus de Musulmans hostiles, était parfois obligé de demander du renfort en Europe. Ainsi, cinquante ans après la première Croisade, fut préparée la deuxième (1147). Cette fois, sur leur parcours, les Croisés ne molestèrent les Juifs que dans quelques villes de France et d'Allemagne ; au moment de leur passage, des communautés juives importantes se réfugiaient dans les châteaux-forts et dans les Cours de puissants Féodaux, auxquels ils payaient un tribut pour cette protection.

La troisième Croisade, qui commença quarante ans plus tard (1189), toucha durement la nouvelle agglomération juive d'Angleterre. Des Juifs de France s'y étaient établis et avaient fondé des communautés à Londres et à Oxford, Cambridge, York. Après les deux premières croisades, ces communautés s'agrandirent, car d'autres Juifs y accoururent de France et d'Allemagne. Les rois d'Angleterre leur accordèrent le droit d'acheter des terres et des immeubles, et de pratiquer le commerce dans tout le pays ; mais en compensation, ils devaient payer à la Couronne des impôts très élevés. Néanmoins, beaucoup de commerçants juifs s'enrichirent ; à Londres, les Juifs fortunés vivaient dans de belles maisons fortifiées et suscitaient un sentiment de jalousie chez les chrétiens. Il en résulta un terrible massacre au moment où le roi d'Angleterre Richard I^{er} songea à prendre part à la troisième Croisade, en compagnie du roi de France et de l'empereur d'Allemagne.

Londres était en fête : le jour du couronnement du roi Richard, de nombreuses députations se rendirent à la chapelle du palais royal pour apporter leur hommage au nouveau souverain ; il s'y trouvait aussi une députation juive. " Comment se fait-il que ces gens aient accès dans une église chrétienne ? " demanda l'évêque de Londres au roi, et aussitôt on ordonna de reconduire les députés juifs hors du palais. Le bruit se répandit dans la ville que le pieux roi avait fait chasser les représentants juifs, et les citoyens de Londres, se joignant aux Croisés, attaquèrent les Juifs, incendiant leurs maisons et pillant leurs biens. Nombreux furent ceux qui périrent dans leurs maisons en flammes. Lorsque Richard fut parti avec ses Croisés, des troubles semblables éclatèrent dans d'autres villes d'Angleterre. Le massacre le plus terrible, fut perpétré à York. Là, le rabbin et de nombreux membres de la communauté juive s'enfermèrent dans la tour d'une forteresse. Durant six jours, les chrétiens les assiégèrent sans succès. Un moine. Qui excitait la populace au massacre, fut tué par une pierre, lancée du haut de la tour. Mais bientôt, les vivres s'épuisèrent ; affaiblis par la faim, les assiégés ne purent poursuivre le combat ; cependant ils ne voulaient pas non plus se rendre. Alors, le rabbin, rabbi Yom-Tov, déclara : " Frères, il semble qu'il nous est dévolu de mourir pour notre sainte Tora. Dieu nous a donné la vie, rendons-la lui nous-mêmes de nos propres mains, comme l'ont fait nos frères en Allemagne. " Le rabbin et les membres les plus considérés de la communauté s'égorgeaient entre eux ; les autres reçurent la mort des mains des ennemis, qui pénétrèrent enfin dans la forteresse.

La terrible époque des Croisades fut décrite par des hommes qui la vécurent (Eliézer ben Nathan et Salomon ben Simon de Mayence, Éphraïm de Bonn et d'autres). Des poètes en contèrent les horreurs dans des élégies, dans des " lamentations ". Tous les ans, le vingtième jour du mois de Sivan, on pratiquait un jeûne dans les communautés et on lisait, en pleurant amèrement, des élégies et des *Seliboth*, semblables à celle-ci :

*Avec des larmes de sang, je pleure la sainte communauté de Worms,
Un cri de douleur jaillit de mon cœur sur les victimes de Mayence,
Les héros de l'esprit qui moururent pour le nom sacré.
O Dieu, ne couvre pas de ton silence le sang que j'ai versé,
Le sang des enfants que les parents ont offert en sacrifice.*

Les Juifs en France et en Angleterre avant l'expulsion

Après les Croisades, la situation des Juifs empira, la vie devenait plus pénible parmi des voisins hostiles, et de plus en plus les Juifs s'éloignaient des chrétiens. Les Juifs s'établirent dans d'autres quartiers, à l'écart des rues chrétiennes. La ville juive, avec ses synagogues et ses boutiques, était séparée de la cité chrétienne avec ses églises et son hôtel de ville. Les occupations des Juifs changèrent aussi. Auparavant, beaucoup d'entre les Juifs tiraient leurs ressources de l'agriculture et du grand commerce entre l'Europe et l'Asie. Après les Croisades qui relièrent l'Europe à l'Orient, les chrétiens commencèrent à entrer eux-mêmes en rapports commerciaux avec l'étranger, et n'eurent plus besoin de recourir à des intermédiaires juifs. Bien des propriétaires fonciers juifs ou des fermiers ne se sentaient pas en sécurité parmi les seigneurs et paysans chrétiens, et s'en allaient dans les villes retrouver leurs frères. Trois moyens de subsister leur restaient : le petit commerce, l'artisanat et le commerce de l'argent (le prêt à intérêts). La classe moyenne et la classe pauvre optèrent pour les deux premières occupations, les riches choisirent le commerce de l'argent. Dans cette dernière activité, les Juifs avaient peu de concurrents, car l'église chrétienne l'interdisait à ses fidèles, et, en général, ce métier était méprisé. Pour les Juifs, au contraire, il venait à son heure, car en ces temps de persécutions, alors qu'on peut être contraint de s'enfuir, il est aisé de transporter de l'argent dans un autre pays et d'y créer une nouvelle entreprise. A cette époque, les prêteurs d'argent prélevaient des intérêts usuraires, de sorte que le débiteur devait rembourser deux ou trois fois plus qu'il n'avait emprunté ; des usuriers s'enrichirent ; ceux qui se montraient inhumains, aggravaient encore l'aversion des Chrétiens envers leurs créanciers juifs. Enfin, c'était une profession à la fois servile et dangereuse.

Des monarques chrétiens poussaient les Juifs aux opérations de crédit, car ils prélevaient pour eux-mêmes une grande partie des bénéfices. Sur chaque prêt, le Juif devait payer un impôt au roi ou au prince dont il dépendait. Lorsque le souverain avait besoin d'argent, il enlevait simplement aux Juifs riches une partie importante de leurs biens. C'est ainsi que le roi de France, *Philippe-Auguste*, ordonna d'arrêter tous les Juifs à Paris, un jour de Sabbat, tandis qu'ils priaient dans les Synagogues, et il ne les remit en liberté que lorsqu'ils lui eurent payé quinze mille marcs or, ce qui pour l'époque, représentait une grosse somme (1181). Un an après, il ordonna de chasser tous les Juifs de la région de Paris, de confisquer leurs maisons, leurs terres et leurs celliers ; plus tard, lorsqu'il eut de nouveau besoin d'argent, il leur permit de revenir et reçut une grosse somme pour cet acte de " miséricorde " (1198).

Les princes temporels convoitaient l'argent des Juifs, les princes spirituels leurs âmes. Au début du treizième siècle, le Pape, Innocent III, s'acharna contre les Juifs. Puisqu'ils se refusent à être chrétiens, pensait le Pape, il importe de les réduire à la plus vile condition, afin que chacun voie en eux des maudits rejetés de Dieu parce qu'ils ne croient pas au Christ. Il faut les séparer de la population chrétienne, afin qu'éclate la différence entre les fidèles enfants de l'Église et " les rejets infâmes de la Synagogue ". En l'an 1215, le Pape réunit à Rome une grande assemblée

d'évêques, qui décida que les Juifs de tous les pays devaient porter des vêtements particuliers. On appliqua bientôt cette décision en France et ailleurs. Les Juifs étaient condamnés à porter une pièce d'étoffe jaune sur leur bonnet ou sur leur manteau (*la rouelle*). C'était une marque d'infamie, une espèce de signe de Caïn. Cependant, on n'exécuta pas partout cette cruelle loi des ennemis d'Israël ; mais en France et en Allemagne, les prêtres veillèrent avec un soin sévère à ce que les Juifs ne sortissent point dans la rue sans la rouelle ou le chapeau pointu.

Le roi de France Louis IX, appelé Saint-Louis, obéissait en toutes choses à l'Église. En ce temps-là, les discussions étaient nombreuses entre prêtres et rabbins sur les questions religieuses. Un Juif baptisé, Nicolas Donin, rapporta au pape que le Talmud contenait des opinions hostiles et des expressions injurieuses contre le Christ et les Chrétiens. A Paris, on saisit chez quelques Juifs des manuscrits talmudiques, et on invita les rabbins à soutenir une dispute contre Donin et les prêtres. Le rabbin parisiens *Yéhiel* s'efforça de démontrer que l'apostat avait inventé une calomnie contre le Talmud, qu'il ne s'y trouve nullement des affirmations injurieuses contre la religion chrétienne ; ce fut en vain. Les prêtres avaient décidé que les livres du Talmud seraient brûlés. Le pieux roi en donna l'autorisation. On saisit les livres saints dans toutes les maisons juives de Paris ; vingt-quatre charrettes les amenèrent sur une place de la ville, où ils furent brûlés (1242). Saint-Louis ordonna que l'on forçât les Juifs à venir entendre les sermons des prêtres et que la loi de la " rouelle ", fût strictement observée.

La surveillance des Juifs fut confiée à l'Inquisition, tribunal composé de prêtres et de moines fanatiques, qui recherchaient les sceptiques parmi les Chrétiens mêmes et condamnaient les coupables à être brûlés vifs. L'Inquisition lançait souvent des calomnies contre les Juifs ; elle affirmait, par exemple, qu'à l'approche de la Pâque, ils égorgaient clandestinement un enfant chrétien et mélangeaient son sang à la pâte des matzoth ; qu'ils dérobaient à l'église l'hostie, symbole du corps du Christ, et la transperçaient à coups de couteau, afin que le sang s'en échappât. Ces accusations purement imaginaires furent utilisées dans maints pays, afin de démontrer que les Juifs se vengeaient des Chrétiens. L'Inquisition en profita pour condamner à mort des êtres innocents. Ainsi, dans la ville de Troyes, on brûla treize représentants de la communauté juive ; à Paris, une famille subit le même sort, sous le règne du roi Philippe le Bel, qui persécutait les Juifs moins par piété que par intérêt. Il laissait arrêter les Juifs fortunés, et les maintenait sous les verrous jusqu'à ce qu'ils eussent racheté leur liberté en versant d'énormes rançons. Un jour, à l'instar de son aïeul Philippe-Auguste, il chassa de Paris et des villes avoisinantes tous les Juifs et confisqua tous leurs biens (1306). Neuf ans après la mort du roi rapace, son fils Louis X rappela les infortunés, car – ainsi porte son décret – " le cri de notre peuple l'exige ".

Lorsque les Juifs revinrent, leur vie fut toujours plus difficile au milieu d'un peuple constamment excité par ses prêtres et accordant foi à toutes sortes d'absurdités. En l'an 1320, des bandes de fanatiques porteurs de croix se groupèrent dans le Midi de la France. C'étaient des paysans et des bergers, qui se mirent à molester les Juifs. Un jeune pâtre raconta que la Vierge Marie lui était apparue sous forme d'une colombe et lui avait recommandé d'aller châtier les impies. Aux paysans se joignirent des brigands, et l'on alla de ville en ville, de Toulouse à Bordeaux, pillant et incendiant des maisons juives et massacrant en masse leurs habitants. On appela ce mouvement l' " épisode des pastoureaux ". La situation des Juifs ne cessa d'empirer. Les rois et les seigneurs ne toléraient dans leurs domaines les Juifs que pour de courtes durées, et moyennant des impôts exorbitants pour le droit de séjour. A la fin du quatorzième siècle, alors qu'une autorisation de séjour de vingt ans venait d'expirer, le roi Charles VI publia l'édit d'expulsion perpétuelle des Juifs de France (1394). Cette fois, l'ordre fut rigoureusement exécuté dans le Nord et dans le Midi, de sorte que, seules de tout le pays, subsistèrent quelques communautés juives dans des provinces indépendantes (Provence, Avignon).

Cent ans auparavant déjà, le même malheur avait frappé les Juifs d'Angleterre, qui étaient comme une ramification du grand centre français. Dans ce pays, les Juifs fortunés, qui s'occupaient d'opérations de crédit, avaient tout d'abord trouvé un protecteur et un associé dans la personne du roi lui-même. Le créancier juif prélevait sur ses débiteurs de gros intérêts et le roi s'attribuait à son tour une bonne partie de ces intérêts. Ainsi, tous deux gagnaient largement. Mais le clergé chrétien ne désarmait point : il exigeait la stricte application de la décision pontificale du Pape Innocent III, en particulier en ce qui concernait les vêtements juifs. De plus, à l'exemple des Français, on eut recours aux calomnies, accusant les Juifs d'immoler des enfants chrétiens à l'approche de la Pâque; une de ces calomnies rituelles lancée dans la ville de Lincoln mit en émoi tout le pays : on arrêta presque toute la communauté juive, qui fut amenée à Londres ; dix-huit personnes furent pendues et les autres purent se racheter auprès du roi moyennant une grosse rançon. Finalement, le pieux roi Édouard promulgua un édit enjoignant à tous les Juifs de quitter l'Angleterre dans un délai de trois mois ; le droit leur était accordé de vendre leurs biens mobiliers, mais les maisons et les synagogues demeuraient la propriété du Trésor royal.

En automne de l'année 1290, seize mille Juifs anglais quittèrent l'Angleterre par bateau ; une partie s'en alla en France, une autre partie en Allemagne et en Espagne. Il fallut attendre quatre siècles pour que les Juifs obtinssent de nouveau l'autorisation de s'établir en Angleterre.

Les Juifs dans l'Espagne chrétienne. La guerre culturelle

Au temps où les Juifs français vivaient sous l'oppression de prêtres fanatiques et de rois sans scrupules, leurs voisins, les Juifs espagnols jouissaient de la paix sous la domination chrétienne. Au début du XIII^e siècle, la longue lutte entre Chrétiens et Musulmans, en Espagne, se termina par la victoire des princes chrétiens. Ceux-ci expulsèrent les chefs des petits États arabes ou maures. Seule Grenade resta entre les mains de ces derniers. Les deux principaux États chrétiens se fortifièrent: l'*Aragon*, capitale Barcelone, et la *Castille*, capitale Tolède. Les rois de ces deux États avaient fort bien compris la contribution apportée par les Juifs au développement de l'Espagne, du temps de la domination arabe; aussi, gardaient-ils souvent près d'eux des diplomates, agents financiers et médecins juifs. Les papes rappelaient de temps à autre, à chaque roi, les décrets pontificaux qui interdisaient aux Juifs l'accès aux postes élevés, et demandaient qu'on les obligeât à porter la " tache jaune " sur leurs vêtements. Tel ou tel roi tentait bien de lancer une ordonnance conforme à ces décrets, mais les fiers Juifs espagnols ne se laissaient pas insulter et refusaient le plus souvent d'obéir. Les communautés juives jouissaient à cette époque d'une large autonomie ; dans chaque région elles étaient réunies en une association qui avait ses assemblées annuelles, sorte de parlement juif. Le roi Jacques I^{er} d'Aragon entretenait une abondante correspondance d'affaires avec les représentants des communautés juives, comme avec une sorte de gouvernement indépendant.

Cependant, en Espagne, comme en France, existait un Tribunal d'Inquisition dont le but était de lutter contre les hérétiques et de veiller à ce que la religion chrétienne ne fut pas souillée au contact des Juifs mécréants. Les moines dominicains fanatiques envoyaient des missionnaires partout, les chargeant d'amener les Juifs au baptême. Ils découvrirent un renégat juif, Pablo Christiani, qui se chargea de soutenir une controverse publique contre les rabbins et de démontrer, avec l'appui de la Torah et du Talmud, que le Messie était déjà venu depuis longtemps en la personne du Christ. Du côté juif, on fit appel au grand Talmudiste, *Rav Moïse ben Nachman*, qu'on appelait aussi, par abréviation, *Ramban*. La discussion eut lieu à Barcelone, dans le palais royal, en présence du roi Jacques I^{er}, entouré de sa famille, des grands de la Cour, d'évêques et de moines. Le Ramban répondit très sagement à toutes les attaques du renégat. " S'il est vrai, dit-il, que le Messie dont parlent nos vieux prophètes est déjà venu, comment donc expliquer les guerres actuelles ? Les prophètes avaient pourtant annoncé qu'après le Messie, les peuples

briseraient leurs épées et en feraient des socs de charrues et qu'on oublierait l'art de la guerre. Ah ! que dirait-on, ajouta le Ramban en s'adressant au roi et aux généraux, si vous alliez oublier comment on fait la guerre ! " Il leur adressa d'autres réponses encore, toutes aussi courageuses, et il les consigna plus tard dans un livre qui irrita contre lui les prêtres. Ce livre fut brûlé par ordre du roi et le Ramban dut quitter l'Aragon (1265). Le vieux savant alla en Palestine et s'établit à Jérusalem.

Néanmoins, la situation des Juifs en Espagne se stabilisait de plus en plus. Tout le commerce se trouvait entre leurs mains. Dans les grandes villes, ils vivaient comme des seigneurs. Ils étaient en relation d'affaires avec la maison royale et l'aristocratie espagnole. En Castille, ils étaient souvent agents financiers et percepteurs du roi, véritables ministres des finances qui intervenaient fréquemment dans les affaires de l'État. En les voyant, les Espagnols croyaient que tous les Juifs étaient des riches, des " Grands " ; ce qui ne manquait pas de susciter haine et jalousie. Un écrivain juif d'une époque ultérieure, dans une " lettre de remontrances " (écrite en 1415), se plaint des satrapes juifs : " Beaucoup d'entre les représentants de notre communauté à la Cour du roi, ne se comportent guère honnêtement. Les rois les ont pourvus de postes élevés, leur ont confié les clés du trésor de l'État, et ils en ont conçu de l'orgueil et ont oublié totalement leur pauvreté et leur infériorité d'antan. Ils se sont construit des palais, leurs femmes et leurs filles se parent comme les dames de la haute société, et exhibent leurs bijoux. Ces parvenus considèrent avec mépris la science, le travail et l'artisanat; ils oppriment et exploitent les petits. Les riches ne cherchent qu'à se décharger du poids des lourds impôts qui pèsent sur les moins fortunés. "

Mais parmi les Juifs espagnols, il s'en trouvait qui étaient riches en dons spirituels, savants et écrivains hautement cultivés dont les œuvres étaient réputées dans tout le pays. Dans la société juive régnaient alors (XIII^e et XIV^e siècles) deux tendances : la tendance libérale de Maïmonide et la tendance conservatrice des rabbins. Les partisans du premier pensaient que les choses de la foi devaient être sondées, qu'il fallait chercher la raison et l'essence de chaque commandement, unir la foi à la compréhension, la religion à la philosophie ; ils exigeaient qu'en plus de la Torah et du Talmud, on étudiât aussi les sciences naturelles et autres sciences profanes. Les autres, au contraire, s'en tenaient à l'ancienne opinion : qu'il était interdit d'introduire le raisonnement dans la foi, car la raison libre, la compréhension humaine détruit la croyance ; les sciences naturelles et particulièrement la philosophie éloignent le Juif de la Torah et du Talmud: il cesse de croire aux miracles de Dieu, qui ne s'accordent pas avec les lois de la nature, et rejette ceux d'entre les commandements qui ne répondent pas à ses dispositions morales. L'antagonisme entre ces deux tendances devait aboutir à une lutte violente, qui éclata 30 années environ après la mort de Maïmonide, dès que furent répandues ses livres: *Le Traité de la Connaissance* et la traduction hébraïque du *Guide des Égarés*.

A Montpellier, dans le Midi de la France, ville qui appartenait alors au royaume d'Aragon, un talmudiste nommé *Salomon*, ainsi que quelques autres rabbins fanatiques prononcèrent l'excommunication, le *hérem* (l'exclusion de la communauté juive), contre quiconque lirait des livres philosophiques et particulièrement les deux volumes de Maïmonide, car ils constituaient un danger pour la foi. Contre cette excommunication se forma un clan adverse de rabbins et de savants, partisans de Maïmonide. Et la guerre s'enflamma dans toute l'Espagne et dans le Languedoc français. C'est alors que les fanatiques orthodoxes commirent une lâcheté : en Languedoc sévissait alors, comme en Espagne, l'Inquisition qui jetait l'effroi dans tous les cœurs, voyait partout des hérétiques, et les punissait de mort ou de prison perpétuelle, tout en brûlant leurs ouvrages. Des rabbins fanatiques vinrent à Montpellier trouver les Inquisiteurs et leur dirent: " Vous brûlez les livres de vos chrétiens hérétiques, brûlez aussi nos livres hérétiques, comme ceux qu'a écrits Maïmonide. " Le tribunal d'Inquisition acquiesça volontiers. On rechercha dans les maisons juives tous les écrits de Maïmonide et on en fit un autodafé à

Montpellier et à Paris (1233). Quelques années après, par les soins de ces gardiens de l'Église, les livres du Talmud furent eux aussi brûlés sur la place publique à Paris. Dans ce nouveau malheur, le peuple vit le châtement de Dieu pour la vile dénonciation qui avait amené la destruction des œuvres de Maïmonide par des mains non-juives.

Les atteintes portées à la liberté de penser ne réussirent pas à l'entraver. On étudiait les sciences libérales et la philosophie au lieu de s'adonner entièrement au Talmud. Les sévères rabbins voyaient avec effroi grandir une nouvelle génération qui n'était pas aussi pieuse que les générations anciennes ; il semblait que le Judaïsme allait disparaître. Au début du quatorzième siècle, le grand rabbin de Barcelone, *Rachbo* (*Salomon ben Adéret*), d'accord avec une foule de ses confrères, prononça le *hérem* contre les jeunes gens âgés de moins de vingt-cinq ans, qui, en dehors de la Torah et du Talmud, étudiaient les sciences libérales et les sciences naturelles et lisaient des ouvrages philosophiques ou interprétaient la Torah dans l'esprit philosophique. Seule, la médecine pouvait être étudiée en vue de l'exercer comme profession (1306).

Cette fois, la décision rabbinique porta un grand préjudice au mouvement libéral juif, dans l'Espagne cultivée. L'âge d'or, où fleurissaient les sciences et les arts, était déjà passé. On devenait plus conservateur, plus strict : à la science et à la philosophie, se substitua une tendance vers la *mystique*, vers la *Kabbale* – science secrète, qui cherche dans la Torah sacrée non la raison de chaque chose, mais le sens caché que contient la parole de Dieu. Les mystiques ou " Kabbalistes " étaient convaincus que la Torah ouverte de Moïse n'était qu'un vêtement couvrant la Torah secrète ; des hommes saints et pieux pouvaient révéler ces secrets contenus dans tous les récits et toutes les lois de la Torah, et les transmettre comme une tradition (en hébreu : *Kabbala*) d'une génération à l'autre. Au temps même où le rabbin Rachbo prononçait l'excommunication contre les sciences libérales et la philosophie, se répandait en Espagne un livre portant le titre de *Zohar* (" La Splendeur "), grand commentaire de la Torah, sorte de *Midrasch voilé*, plein de secrets sur le ciel, sur Dieu et les anges, sur les générations passées et ressuscitées dans l'autre monde, sur les justes au Paradis et les méchants en Enfer. On raconta que ce livre du Zohar avait été écrit mille ans auparavant, par le saint Tana d'Eretz-Israël, rabbi Simeon ben Yohaï. Pendant les persécutions de l'empereur romain, Adrien, rabbi Siméon et son fils seraient restés cachés dans une caverne treize années durant ; le maître aurait eu alors des visions du Ciel, et aurait relaté le tout dans un livre. Ramban aurait découvert ce livre en Palestine où il s'était réfugié après la fameuse discussion de Barcelone, l'aurait fait parvenir en Espagne. L'ouvrage y fut transcrit et répandu par le Kabbaliste Moïse de Léon, qui écrivit lui-même des livres sur la Kabbale. Les adversaires de la Kabbale affirmaient que Moïse de Léon était le véritable auteur de tout le *Zohar*, qu'il l'avait composé dans l'ancienne langue araméenne, et qu'il avait inventé de toutes pièces l'histoire du rabbi Simeon ben Yohaï afin de laisser croire qu'il s'agissait d'un antique livre sacré. Avec le temps, en effet, cette croyance que le *Zohar* émanait de l'ancien Tana, s'affermirait, et le livre devint sacré pour le peuple, en particulier plus tard pour les Hassidim.

Le principe fondamental de la Kabbale consiste en ceci : Dieu, l'Éternel, l'Infini, a créé le monde avec des forces créatrices, qui émanent de lui comme les rayons du soleil et qui s'appellent *Sephiroth*. Dix sephiroth portant les noms de : " compréhension ", " amour ", " beauté ", " puissance ", etc. dominent le monde et c'est par elles que Dieu se révèle aux hommes. Entre le ciel et la terre subsiste un lien constant. L'âme descend du ciel sur la terre et après la mort de l'homme, remonte au ciel ou s'incarne à nouveau dans le corps d'un autre homme. Tandis que les anges purs évoluent dans le ciel, sur la terre s'agitent des larves impures, des démons qui incitent les hommes à pécher contre Dieu, et dont on doit se garder. En général, la Kabbale a mêlé le monde actuel au monde futur, la réalité à la fantaisie, en retirant à la saine raison humaine la domination sur les sentiments et les impressions. De cette

source surgirent plus tard différents mouvements mystérieux et messianiques, qui ébranlèrent le monde juif.

La plus grande force de la vie spirituelle demeura malgré tout le *rabbinisme*, qui aiguisa le cerveau juif par l'étude de la Ghémara et réglementa les mœurs par des centaines de lois tirées du Talmud et par les sentences des Gaons et des rabbins. Au quatorzième siècle se multipliaient les recueils des " décisions " : on écrivait des livres, où étaient recueillies toutes les ordonnances et coutumes, afin que chaque juif pratiquant sût comment se conduire en toute circonstance. Le plus important de ces livres intitulé *Tourim*, fut composé par rabbi *Jacob ben Acher*, fils du célèbre talmudiste *Acher ben Yehiel* (le *Rosh*) de Tolède. A l'opposé du *Michné Torah* de Maïmonide, le *Baal Hatourim* ne s'attacha pas aux principes fondamentaux de la foi et de la morale juives, mais aux diverses prescriptions et cérémonies religieuses extérieures. Les *Tourim* forment quatre parties: 1° les lois du Beth Hamidrasch, la prière, le Sabbat et les fêtes ; 2° les lois du pur et de l'impur, l'abattage rituel, l'hygiène ; 3° lois pour la vie familiale, mariage, divorce ; 4° Droit civil et droit pénal. Sur la base de ces *Tourim*, s'élabora plus tard toute une littérature juridique, dont l'ouvrage le plus important fut quelques siècles après le *Schoulhan Arouch*.

En Espagne jusqu'à l'expulsion

Durant plus de mille ans, les Juifs vécurent en Espagne. Le début, comme nous l'avons vu, avait été dur : les Wisigoths interdirent absolument la religion juive et convertirent de force des enfants d'Israël ; puis vinrent les Arabes qui délivrèrent les Juifs des cruels dominateurs chrétiens ; ce fut le commencement de l'*âge d'Or* de la culture judéo-arabe. Lorsque les rois de Castille et d'Aragon reprirent le pays aux Arabes, ils durent garder une attitude bienveillante envers les Juifs, qui étaient les gens les plus riches et les plus cultivés d'Espagne, et qui contribuaient à l'édification des nouveaux royaumes. Mais avec le temps, le pouvoir des prêtres et des moines, qui haïssaient le Juif comme portant un vivant témoignage contre le dogme du Fils de Dieu, grandit de plus en plus ; les fanatiques de l'Église semèrent la haine dans les masses populaires espagnoles, ainsi que dans les classes supérieures qui ne pouvaient rester indifférentes en voyant croître la fortune et l'influence des Juifs et beaucoup d'entre eux, s'élever aux postes gouvernementaux, devenir percepteurs d'impôts, ministres des finances, fonctionnaires de la Cour royale, et jouer un rôle important dans la politique. Les chrétiens dévots regardaient avec envie la synagogue de Tolède, qui était le plus bel édifice de la ville (par la suite, on la transforma en église).

A la fin du quatorzième siècle, cette semence de haine anti-juive mûrit. Dans la ville castillane de Séville, le prêtre fanatique *Fernand Martinez* criait du haut de sa chaire et dans les rues, que les Juifs régnaient en Espagne et que si cela durait, ils transformeraient toutes les Églises en synagogues ; il en appela au peuple pour déraciner les "ennemis du Christ" et faire de leurs synagogues des églises. Il cria tant qu'un jour d'été (1391), la populace surexcitée incendia les maisons juives de Séville et massacra près de quatre mille personnes ; les autres sauvèrent leur vie en se convertissant. Pareil fait se produisit à Tolède, la capitale castillane, dans les villes d'Aragon, Valence et Barcelone, ainsi que sur d'autres points des deux royaumes espagnols. Ce fut comme une nouvelle croisade, mais en Espagne, pays qui, trois siècles auparavant, n'avait pas participé à la première croisade franco-allemande. Autrefois, les Juifs de France et d'Allemagne s'étaient laissés tuer par les Croisés et seuls quelques-uns d'entre eux avaient accepté pour un temps le baptême, mais en Espagne, ceux qui se convertirent avec l'espoir de retourner plus tard à leur foi, furent cruellement déçus.

Aussitôt les massacres terminés, alors que les Anoussim (convertis de force) tentaient de rejeter le joug du christianisme et de quitter l'Église pour retourner à la synagogue, les prêtres crièrent au scandale ; des bandes de moines fanatiques, sous la conduite de *Vincent Ferrer*, allaient de maison en maison, portant une grande croix, et pourchassant les Anoussim dans les églises ; de nombreuses familles juives apeurées furent de nouveau poussées au baptême (1412). Aux féroces persécuteurs se joignirent deux des premiers Anoussim, qui s'étaient convertis non seulement pour sauver leur vie, mais aussi pour faire une carrière : c'étaient d'anciens talmudistes, Salomon Halevi et Yéshua Lorki. Le premier devint prêtre catholique, puis évêque à Burgos, sous le nom de *Pau1 de Santa-Maria* ; le second se fit appeler *Jérôme de Santa-Fé* et devint un missionnaire chargé de répandre le christianisme parmi les Juifs. Les deux apostats s'assurèrent l'alliance du Pape espagnol, Benoît XIII, et le persuadèrent de convoquer les plus grands rabbins et savants juifs d'Espagne à un colloque religieux avec les prêtres, dans la ville de Tortose. L'intention était de démontrer publiquement la fausseté de la foi juive et de contraindre les " égarés ", à entrer dans le sein de l'Église. Le colloque se prolongea durant soixante-neuf séances, qui eurent lieu chaque semaine pendant un an et demi (1412-1413). Du côté juif, les plus grandes intelligences étaient réunies, parmi elles, le rabbi Joseph Albo, auteur d'un livre sur les dogmes de la foi juive. Du côté chrétien, le Pape Benoît lui-même présidait aux séances et le renégat Jérôme formulait les arguments contre le Talmud. Les délégués juifs ne pouvaient répondre nettement dans la crainte de représailles monacales, et cependant, ils ne se soumirent point. Voyant que par des discussions il ne pouvait arriver à ses fins, le clergé reprit son œuvre missionnaire parmi les Juifs, mais cette fois par la force, la terreur et les massacres.

Le nombre des Anoussim augmentait sans cesse, mais ils étaient devenus plus prudents : Ils fréquentaient l'église et observaient les pratiques extérieures de la religion chrétienne, mais en cachette dans leurs foyers, ils s'en tenaient aux coutumes religieuses juives : prières, Sabbat et fêtes, alimentation cachère, rien n'était négligé. Longtemps, ce stratagème leur réussit ; ils usèrent si bien de la feinte qu'on les prit pour de vrais chrétiens : accueillis dans la société chrétienne, beaucoup d'entre eux occupèrent des postes élevés dans le gouvernement. Mais ils ne purent pas toujours échapper aux espions. On finit par remarquer la double vie de nombreux Anoussim ou " nouveaux Chrétiens " et les coupables furent stigmatisés de l'appellation péjorative de Marranes (maudits, porcs). Dans plusieurs endroits (à Tolède, Cordoue, etc.), on les assaillit dans leurs maisons.

Les maîtres de Castille et d'Aragon se tinrent longtemps neutres dans la guerre religieuse qui s'allumait dans leurs pays. Mais à la fin du e siècle, la situation changea : Isabelle, reine de Castille, épousa le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, et ils réunirent leurs deux royaumes en un seul grand État espagnol. Les époux royaux étaient tous deux fanatiquement pieux et rêvaient d'exterminer tous les non-catholiques — Juifs, Marranes, musulmans, et hérétiques chrétiens — et d'établir une Espagne purement catholique. En premier lieu, ils s'en prirent aux Marranes. Ferdinand et Isabelle insistèrent tant qu'ils obtinrent du Pape l'autorisation de créer en Espagne une nouvelle Inquisition, tribunal d'État chargé de rechercher et de punir tous ceux qui n'étaient pas fidèles à la religion chrétienne ; ils pensaient surtout aux " néo-chrétiens ", les Marranes, et particulièrement à ceux qui étaient riches, car selon la loi de la nouvelle Inquisition, le roi avait le droit de saisir tous les biens confisqués des condamnés. Ainsi, le couple royal pouvait en même temps accomplir une œuvre pie et faire une bonne affaire.

En 1481 s'ouvrit à Séville le premier tribunal de l'Inquisition, et deux ans plus tard fut nommé Grand Inquisiteur, le confesseur de la reine, l'effroyable *Thomas Torquemada*. Alors les arrestations et les condamnations à mort commencèrent. Il fut ordonné sévèrement à tous les Chrétiens d'épier la vie des Marranes et de rapporter à l'Inquisition le résultat de leurs observations : par exemple, si les Marranes conservaient dans leurs foyers les coutumes juives, s'ils apprêtaient de

meilleurs repas ou s'ils revêtaient des habits plus beaux le Sabbat et les jours de fête israélites, s'ils tournaient leur visage vers l'orient durant la prière, etc. Les dénonciations se multipliaient, et bientôt les prisons se remplirent de Marranes. Les malheureux furent atrocement torturés, sommés d'avouer leurs " péchés " et de dénoncer leurs parents et amis coupables, eux aussi, envers le Dieu chrétien. Les coupables étaient condamnés à être brûlés vifs sur une place spéciale où s'élevait un " quemadero " – bûcher. L'horrible cérémonie s'appelait autodafé (acte de foi). Au cours de dix mois en 1481, trois cents Marranes furent brûlés à Séville ; un plus grand nombre furent condamnés à la réclusion perpétuelle, au port de la haire (" chemise de pénitence "), en signe de remords. Le trésor de Ferdinand s'enrichit de tous les biens qui avaient été confisqués aux Marranes.

Torquemada étendit l'influence de l'Inquisition à toute la Castille. On fit aussi des autodafés dans la capitale, à Tolède. Le supplice s'appelait chez les inquisiteurs : application de la " peine de mort sans effusion de sang " : les bourreaux ne voulaient pas verser le sang humain ; c'est pourquoi ils brûlaient vives leurs victimes. En Aragon, le Grand-Inquisiteur Arbuès commit d'épouvantables forfaits. Les Marranes de la ville de Saragosse, décidèrent de le tuer. Un jour qu'Arbuès priait seul à l'église agenouillé devant l'autel, trois Marranes entrèrent et le transpercèrent à coups d'épée. Les meurtriers s'étant échappés, d'autres Marranes furent arrêtés sous prétexte de complicité. Le tribunal de l'Inquisition envoya au *quemadero* des centaines de gens.

Mais les Marranes se comptaient par milliers dans le pays et on ne pouvait les exterminer. D'un côté, ils étaient liés avec les familles juives dont ils tiraient leur origine, et de l'autre côté, ils se trouvaient apparentés à des familles chrétiennes, qui appartenaient souvent à la haute aristocratie. Beaucoup d'entre eux occupaient d'importantes fonctions dans le gouvernement et dans l'armée. On comprit que tant que vivraient en Espagne des Juifs non-convertis, les Marranes ne deviendraient pas de vrais chrétiens. Il fallait donc chasser les Juifs de tout le pays. Ferdinand et Isabelle conçurent cette idée à une époque où toute la politique espagnole avait pris des formes nouvelles. A la fin du quinzième siècle, les chrétiens avaient dépossédé l'ancienne Espagne arabe de son dernier refuge : la ville de Grenade, où avait régné jusqu'alors un Émir musulman. Désormais toute l'Espagne se trouvait sous la domination chrétienne, mais afin d'en faire un pays purement chrétien, il fallait chasser les Juifs et les Arabes. On commença par les Juifs. Ainsi l'avait conseillé Torquemada. En mars 1492, Ferdinand et Isabelle signèrent un édit ordonnant à tous les Juifs de quitter l'Espagne dans un délai de trois mois ; ils pouvaient vendre ou donner leurs maisons et emporter tous leurs autres biens sauf l'or et l'argent.

L'édit jeta l'effroi sur tous les Juifs espagnols. Deux chefs de communautés juives se présentèrent devant Ferdinand pour le supplier de rapporter sa décision. C'étaient : Le *Parness* (notable) *Abraham Senior*, collecteur des impôts provenant des communautés juives et chargé d'en remettre au roi le montant, et le célèbre penseur et homme politique don Isaac Abarbanel, qui avait été autrefois ministre des finances du roi de Portugal et naguère encore celui du roi d'Espagne. Tous deux proposèrent à Ferdinand une rançon de trente mille ducats pour l'annulation de l'Édit. Le roi était prêt à céder lorsque le Grand-Inquisiteur Torquemada fit irruption dans la salle. Brandissant un crucifix, il s'écria à l'adresse du roi et de la reine : " Judas vendit autrefois le Christ pour trente pièces d'argent et vous, vous êtes prêt à le vendre aujourd'hui pour trente mille pièces d'or ! " La pieuse reine Isabelle en fut fortement impressionnée, et les envoyés juifs essuyèrent un refus. À la fin d'avril, on proclama dans tout le pays qu'à la fin du mois de juillet, tous les Juifs devaient avoir quitté l'Espagne ; celui qui enfreindrait l'édit, serait puni de mort, sauf s'il se convertissait.

Dans les jours de deuil aux environs du 9 Ab (date anniversaire de la destruction du Temple de Jérusalem) plusieurs centaines de milliers de Juifs, dans toutes les villes d'Espagne, allèrent pour la

dernière fois sur les tombes de leurs aïeux, et prirent le chemin de l'exil. Une grande partie se dirigea vers les villes toutes proches du Portugal, d'autres allèrent plus loin, par mer : en Italie et en Turquie, au Maroc et autres pays de l'Afrique du Nord.

Ceux qui arrivèrent au Portugal, obtinrent du roi Jean III, moyennant le paiement d'une forte somme, l'autorisation de séjourner huit mois dans le pays. À l'expiration de ce délai, ils furent chassés sans pitié ; ceux qui n'avaient pas d'argent pour partir, furent vendus comme esclaves et leurs enfants furent baptisés. Finalement, le jeune roi, Manoël, qui avait épousé la fille de Ferdinand et d'Isabelle, résolut lui aussi de chasser tous les Juifs du Portugal, même ceux qui y vivaient depuis des temps reculés. Des dizaines de milliers de gens furent cantonnés à Lisbonne, la capitale portugaise, pour être parqués ensuite sur des bateaux et expédiés dans des pays lointains. Avant leur départ, des soldats et des prêtres fanatiques traînèrent leurs enfants dans les églises et les y baptisèrent de force. Beaucoup d'entre les malheureux parents se convertirent spontanément pour rester avec leurs enfants, espérant les sauver plus tard, tout en se sauvant eux-mêmes des mains étrangères. C'est ainsi qu'au Portugal apparurent aussi des Marranes. Tous ceux qui demeurèrent fidèles à la foi juive, quittèrent le Portugal en l'an 1498, six ans après l'expulsion d'Espagne. Ils errèrent sur l'Océan, cherchant un pays où s'établir. En cours de route, nombreux furent ceux qui périrent de faim et de maladie ; d'autres tombèrent aux mains de pirates et furent vendus comme esclaves.

Ainsi disparurent les florissantes communautés juives d'Espagne et de Portugal. Seuls restèrent dans les deux pays les Juifs secrets, les Marranes, qui eurent à subir les plus grandes misères, durant plusieurs siècles encore.

En Allemagne jusqu'à la fin du Moyen-âge

Après l'Espagne, le plus grand centre juif du moyen-âge se trouvait en *Allemagne*. Il existait donc deux différents types de Juifs : Les Séphardim espagnols et les Aschkenazim allemands. Pendant longtemps, les Séphardim vécurent librement, traitant de grosses affaires commerciales et se sentant souvent chez eux dans leur pays d'adoption jusqu'au jour du baptême forcé ou de l'expulsion. Les Aschkenazim, de leur côté avaient connu le malheur plus tôt, au XII^e siècle déjà, au temps des Croisades. Ils en sortirent appauvris, déprimés, séparés de la population environnante, et purent à peine végéter grâce à la protection intéressée des empereurs allemands ou de leurs féodaux qui les protégeaient contre les massacres. Des Juifs allemands entrèrent dans la dépendance directe de la Cour : ils étaient astreints à payer à l'empereur et aux seigneurs des redevances pour avoir le droit de gagner leur vie par le négoce ou l'artisanat. Souvent, les Juifs devaient porter des vêtements particuliers, ce qui les rendait ridicules. Partout dans les villes, ils habitaient des quartiers réservés, à l'écart de la ville chrétienne. Mais là, au sein de la communauté, autour de ses synagogues et de ses écoles, le Juif se sentait chez lui, spirituellement libéré de l'oppression extérieure. Les rabbins et les chefs de la communauté formaient une sorte de gouvernement : l'ordre était maintenu dans les rapports sociaux, on se préoccupait de secourir les pauvres, d'instruire les enfants dans des écoles primaires et supérieures, et d'organiser la défense contre les tentatives hostiles des voisins.

A la période désastreuse des Croisades, succéda une longue série de misères moindres. Les chrétiens, qui enviaient au Juif aisé ses revenus provenant du petit commerce, de l'artisanat ou de la banque, cherchaient constamment à le calomnier, en même temps que tout le reste de la communauté juive. C'était chose fort aisée à cette époque où d'obscures superstitions sévissaient dans les masses populaires et même dans les classes supérieures. De France fut importée la misérable et absurde accusation du meurtre rituel ; on accusait les Juifs d'utiliser le sang d'enfants chrétiens pour la fête de Pâques. Puis, l'accusation de profaner l'hostie, se répandit à son tour ; on

attribuait aux Juifs le vol, dans les églises, du pain béni, qu'ils étaient sensés couper et transpercer jusqu'à ce que le sang en jaillît, comme symbole de la lacération du Christ. Dès qu'un enfant chrétien disparaissait, dès qu'on trouvait d'aventure un cadavre dans un bois ou dans une rivière, la populace se ruait incontinent sur les Juifs. Un jour, on découvrit aux abords de la ville de Fulda, les cadavres de cinq enfants d'un meunier chrétien. On répandit bientôt le bruit que deux Juifs les avaient tués ; une bande de forcenés, portant le crucifix, attaqua la ville et égorga trente familles juives (1235). L'empereur Frédéric II, nomma une commission chargée d'enquêter sur le chef de meurtre rituel, La commission se prononça nettement contre une telle calomnie. Cependant les accusations ne cessèrent point : Presque chaque année, à l'approche de la Pâque, on découvrait dans un endroit quelconque, un meurtre mystérieux, et on l'imputait immédiatement aux Juifs. En désespoir de cause, ceux-ci s'adressèrent au Pape et le supplièrent d'intervenir. A cette époque régnait le Pape *Innocent IV*, un homme très probe, que les misères juives avaient touché. En 1247, il fit transmettre aux évêques de tous les pays une *bulle* (décret papal) confirmant la doctrine pontificale et ainsi conçue : " Nous avons entendu les plaintes amères des Juifs que l'on couvre de calomnies abjectes afin d'avoir un prétexte de les attaquer et de piller leurs biens. Trouve-t-on le cadavre d'un homme assassiné, on les met en cause. Sans instruction juridique, on jette en prison des innocents, on les torture et on les condamne à une mort honteuse. Ainsi les Juifs ont à souffrir des seigneurs et des monarques actuels encore plus que leurs ancêtres ne souffrirent en Égypte sous les Pharaons. Ne permettant pas que l'on persécute les Juifs dont le Dieu miséricordieux attend le retour (à la foi chrétienne), nous vous ordonnons de les traiter avec bienveillance. Si de nouveau les Juifs sont illégalement opprimés par les ecclésiastiques, les nobles ou les fonctionnaires, vous ne devez pas le tolérer. "

Au cours du quatorzième siècle (1348-1319) un nouveau malheur détruisit brusquement de nombreuses communautés juives en Allemagne Une terrible épidémie, venue d'Asie, se répandit en Europe on l'appela *la mort noire* (la peste). Des centaines de milliers de gens y succombèrent, des villes entières furent dépeuplées ; d'épouvante, beaucoup de gens perdirent la raison. Des Juifs aussi moururent de cette épidémie, mais dans une proportion moindre que les Chrétiens, car selon les prescriptions de la religion juive, ils avaient plus de discernement dans l'emploi des aliments et des boissons, et suivaient des préceptes d'hygiène. Aussi, de faux bruits se répandirent dans la population ; les Juifs, hurlait-on, sont responsables du fléau : ils ont sûrement empoisonné les puits et les cours d'eau. Il n'en fallut pas davantage pour surexciter les masses chrétiennes qui se jetèrent sur les Juifs. Dans les villes de Strasbourg, Cologne, Mayence, Worms et Francfort, des milliers d'entre eux furent tués et leurs maisons incendiées. A Strasbourg, deux mille Juifs furent parqués au cimetière et jetés dans une fournaise ardente. Seuls, quelques-uns qui consentirent à se laisser baptiser, furent arrachés aux flammes et demeurèrent en vie ; les maisons juives furent partagées entre des citoyens chrétiens – pour les récompenser " d'avoir brûlé tant de Juifs ". À Worms, les Juifs n'attendirent pas le supplice : ils incendièrent eux-mêmes leurs maisons et y trouvèrent la mort. A Mayence, ils résistèrent et tuèrent deux cents assaillants, mais la haine de leurs persécuteurs n'en fut que plus exaspérée et six mille Juifs s'offrirent en holocauste dans leurs maisons incendiées. Ceux qui échappèrent s'enfuirent dans d'autres pays, surtout en Pologne. Dans les *Séliboth* de cette époque, les malheureux, épanchant leur cœur devant Dieu, lui demandaient pourquoi il traitait ainsi son peuple ; mais le ciel demeurait silencieux, et les pauvres gens durent se consoler eux-mêmes par la croyance qu'ils souffraient dans le monde sanguinaire d'ici-bas, pour mériter le monde meilleur, le " monde futur ", qui viendrait avec le Messie.

Les bannis et les fuyards ne retournèrent pas de sitôt dans leurs villes dévastées pour y reconstruire leurs maisons incendiées. Les édiles ne leur en accordèrent l'autorisation qu'à des conditions très pénibles. Ils durent se soumettre à des contrats selon lesquels ils ne pouvaient habiter la ville qu'aussi longtemps que les magistrats les y autorisaient ; en outre, ils devaient payer des redevances à la municipalité, au seigneur, à l'évêque et à l'empereur ; ils étaient exclus des

corporations de commerçants et d'artisans ; ils pouvaient s'occuper de finance et prêter de l'argent moyennant intérêt, mais souvent les monarques libéraient les débiteurs de leurs dettes envers le Juif, ou bien, ils lui prenaient eux-mêmes une grande partie de son avoir. Ainsi, les Juifs devinrent comme des hôtes étrangers, provisoires, dans ces mêmes villes où leurs aïeux avaient habité durant des siècles. Au quinzième siècle, des potentats – empereur, seigneurs ou magistrats – chassaient souvent les Juifs de telle ou telle ville (de Vienne en 1421. Plus tard de Mayence, de Magdebourg et d'autres cités). On n'en vint pas à une expulsion générale comme autrefois en France et plus tard en Espagne, mais le Juif d'Allemagne ne se sentait plus en sécurité.

Dans sa vie *spirituelle*, le Juif allemand se maintenait sur une base solide, mais très étroite. On ne trouve pas chez lui la large et riche culture des Juifs espagnols, la grande lutte d'idées entre libéraux et conservateurs. Ici, tout le monde était strictement conservateur et pratiquant, loin des sciences profanes. Tout l'enseignement dans les écoles était talmudique et rabbinique. La littérature ne consistait qu'en commentaires du Talmud, en *nouveautés* rabbiniques et en " questions et réponses ", relatives aux problèmes religieux ou aux pratiques juridiques ; les auteurs de *décisions* dominaient : ils composaient des recueils de lois, de prescriptions et de coutumes sur le modèle des *Tourim*. Il existait aussi des livres de morale dans l'esprit de l'*Agada* talmudique et du *Midrasch*, traitant les questions morale et de bonnes mœurs, de piété et de bienveillance en ce monde, mais on s'y préoccupait aussi de la vie future, de ce moment où l'homme devrait rendre compte de toutes ses actions. C'était une morale triste, assombrie, comme toute la vie juive à cette époque. Le modèle de cette sorte de littérature était le *Livre des pratiquants*, de rabbi Juda Hassid de Regensbourg. Au XVe siècle avait cours aussi un autre ouvrage de morale, le *Livre des mœurs*, écrit dans la langue populaire judéo-allemande, destinée surtout aux femmes qui ne pouvaient lire les textes hébreux. Cette littérature populaire commençait seulement à se développer, mais bientôt, avec la découverte de l'imprimerie, elle allait s'épanouir plus largement et devenir une part importante de la littérature nationale.

Les premières agglomérations en Pologne

Ceux qui fuyaient les calamités allemandes, allaient dans les régions les plus proches de la Pologne. Déjà, après les premières Croisades, des caravanes de Juifs avaient émigré vers les pays slaves, en Bohême (à Prague) et plus loin, en Pologne. Dès le XIIIe siècle, nous trouvons des Juifs sur le territoire de la *Grande Pologne*, dans les villes de Kalish, Giezno, Poznan. En 1264, le Prince régnant sur la Grande Pologne, Boleslas de Kalish, établit un nouveau statut de la population juive dans son pays. D'après ce statut, on peut conclure que le prince avait grand intérêt à laisser entrer les Juifs : il s'attendait à ce que les nouveaux venus apportassent un capital important, pour ranimer le crédit, tout en payant de forts impôts, en prêtant de grosses sommes d'argent au gouvernement, et des sommes moindres à la population chrétienne ; les Juifs devaient faire du négoce et procurer des moyens d'existence au paysan et au petit bourgeois. Pour toutes ces raisons, Boleslas autorisa les Juifs à trafiquer à leur gré et leur donna pleine liberté dans l'administration de leurs communautés ; il leur accorda sa protection contre des attaques éventuelles et interdit de les accuser de meurtres rituels ; pour intenter un procès à un Juif qui aurait tué un enfant chrétien, il fallait produire les six témoins, trois chrétiens et trois Juifs.

Les prêtres, dans leur assemblée tenue à Breslau (Silésie) en 1265, s'élevèrent contre les libertés et les privilèges, que Boleslas avait accordés à la population juive. Cette assemblée décida que, les nouvelles agglomérations juives en Pologne pouvant porter un grand préjudice à la foi chrétienne, il fallait se préoccuper de séparer les Juifs des chrétiens, de les refouler dans des quartiers éloignés, entourés d'une enceinte ; les Juifs devaient aussi se distinguer par leurs vêtements, en portant, par exemple, le bonnet pointu. Cependant, malgré tous les efforts des ecclésiastiques

pour stigmatiser les Juifs du signe de Caïn, les souverains de Pologne les protégeaient constamment, parce qu'ils tiraient d'eux un grand avantage économique.

Sous le règne du roi *Casimir le Grand* (1333-1370), le nombre des Juifs augmenta tout particulièrement. Ce roi, qui unifia et fortifia l'État polonais, accueillait volontiers dans ses terres les Allemands et les Juifs allemands, afin d'intensifier le commerce et l'industrie grâce à leur concours. Il promulgua des lois favorables aux Juifs dans toute la Pologne. Précisément à cette époque, après la terrible " mort noire ", des masses d'immigrants juifs affluèrent d'Allemagne. Outre la Grande Pologne (Poznan et Kalisch), des agglomérations juives s'établirent dans la capitale du royaume, à *Cracovie*, à Lemberg et dans d'autres grandes cités. On explique la bienveillance de Casimir par le fait qu'il aimait, dit-on, une Juive : *Esther*, fille d'un tailleur, mais la vraie cause était tout autre : un pays agricole ne pouvait subsister sans une classe d'artisans et de commerçants, et ce furent les nouveaux venus, Allemands et Juifs, qui constituèrent cette classe.

Vers la fin du XIV^e siècle, la Pologne s'allia à la Lithuanie, par le mariage de la princesse polonaise Hedwige avec le prince lithuanien Jagellon (1386). Devenu roi de Pologne, Jagellon remit le gouvernement de la Lithuanie à son cousin, le grand-duc Vittold. Celui-ci se montra très favorable aux Juifs ; il les laissa vivre dans ses villes de Brisk, Grodno et Troki, leur permit de négocier librement, d'exercer des métiers et d'acquérir des terres ; il fit même appel aux Caraïtes de Crimée, les établit dans la ville de Troki et leur accorda des privilèges. Ainsi, la situation en Lithuanie était encore meilleure qu'en Pologne. Mais les prêtres fanatiques recommencèrent leur agitation contre les Juifs. A Poznan, sous le règne de Jagellon, ils lancèrent une calomnie absurde : les Juifs auraient lacéré une hostie dans une église et l'auraient jetée dans une fosse ; on saisit le rabbin ainsi que treize notables de la communauté et on les brûla (1399). A Cracovie, un prêtre excita la populace contre les habitants juifs et provoqua un massacre (1406). Casimir IV, roi de Pologne et prince de Lithuanie (1447-1492) protégeait les Juifs dans les deux pays ; aussi dut-il soutenir une lutte contre Olesnitzki, évêque et cardinal de Cracovie, qui se livrait constamment à une agitation anti-juive. Cependant, après la mort de Casimir, son fils Alexandre se soumit à l'influence du clergé fanatique, et bannit de Lithuanie tous les Juifs (1495). Peut-être voulait-il imiter Ferdinand le Catholique qui, trois ans auparavant, avait chassé les Juifs d'Espagne. Cependant, quelques années plus tard, Alexandre regretta son geste et rappela les Juifs.

Ainsi, au cours des derniers siècles du moyen âge, s'étaient créées des agglomérations juives en Pologne et en Lithuanie, jusqu'à ce que les deux pays, qui plus tard fusionnèrent, devinssent le plus grand centre juif en Europe, comme l'Espagne, la France et l'Allemagne, l'avaient été auparavant.

Seul, un grand pays de l'Europe orientale, la *Russie moscovite*, ne possédait pas de Juifs à cette époque. Les grands-ducs moscovites craignaient d'introduire dans le pays des étrangers en général, et des Juifs en particulier. Ils s'effrayèrent plus encore lorsqu'un Juif de Kiev, *Zacharie*, (*Kiev* appartenait alors au royaume de Lithuanie), accompagné de quelques coreligionnaires lithuaniens vint à Novgorod et convertit au judaïsme plusieurs prêtres chrétiens. Ceux-ci se rendirent à Moscou et se mirent à faire des néophytes (1480). Une secte russe se créa qu'on appela " les Chrétiens Judaïsants ". Le grand-duc Ivan III ordonna d'arrêter les chefs de cette secte et de les brûler (1504). Plus tard, lorsque Ivan IV, le Terrible, arracha à la Pologne la ville de Polotzk sur la frontière de la Russie Blanche, il ordonna de noyer dans la Dvina tous les Juifs indigènes, hommes, femmes et enfants, à l'exception de ceux qui embrasseraient la religion chrétienne (1563). Il ne voulait pas tolérer sur ses terres une ville peuplée de Juifs. Durant deux siècles, on ne laissa pas les Juifs habiter la Russie. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsque furent annexées au grand Empire russe la *Russie Blanche*, l'*Ukraine*, la *Lithuanie* et une partie de la *Pologne*, qu'un million d'habitants juifs devinrent sujets russes.

Mœurs et coutumes juives au Moyen-âge

Au cours du moyen âge et jusqu'à la fin du XVe siècle, un ordre solide s'établit dans la vie privée juive de toute l'Europe. Les mœurs et coutumes n'étaient pas entièrement les mêmes partout, mais les masses juives, où qu'elles fussent, avaient un genre de vie particulier, adaptant aux circonstances extérieures leurs besoins nationaux et spirituels.

Le processus d'adaptation se manifesta d'abord dans la langue. Disséminé parmi des peuples différents, le peuple juif ne pouvait avoir une langue courante unique. En Allemagne il parlait l'allemand ; il le parlait aussi en Pologne où les Juifs d'Allemagne étaient accourus en masse ; en Espagne l'espagnol, en France le français, en Italie l'italien. Mais dans chaque pays, les Juifs avaient introduit, en ces divers idiomes, un vaste vocabulaire original de mots empruntés à l'hébreu, langue nationale des prières et des coutumes religieuses, des études et de la littérature. Ainsi se créèrent des dialectes, dont deux surtout se développèrent : le judéo-allemand et le judéo-espagnol. Le premier était répandu parmi les Aschkénazim, c'est-à-dire parmi les Juifs d'Allemagne, d'Autriche et de Pologne, et s'appelait, pour cette raison, " langue aschkenasi ", plus tard appelé vulgairement *yiddisch*. Le second, répandu parmi les Séphardim, –les Juifs espagnols– s'appelait *ladino*, c'est-à-dire latin, l'espagnol étant une langue latine. Dans la littérature régnait toujours la langue hébraïque, mais peu à peu, on se mit aussi à écrire dans les dialectes courants, surtout pour les gens simples et pour les femmes, qui ne connaissaient pas assez l'hébreu. Ces textes étaient écrits en lettres hébraïques et ainsi l'idiome fut hébraïsé dans la forme même. Plus tard, on intitula cette sorte de langue littéraire et écrite *lvri-Taïtch* chez les Aschkénazim. De cette manière, le peuple juif se constitua, au moyen d'éléments étrangers et hébraïques, une langue particulière qui l'empêcha de fusionner avec les peuples environnants.

La " rue des Juifs " ou le " quartier juif " dans les villes, (plus tard dénommé Ghetto) dressait une barrière entre ses habitants et le monde extérieur. Ce n'était pas seulement par ordre des puissants que les Juifs habitaient des rues séparées. Souvent, ils le désiraient eux-mêmes. Des hommes d'une même nation, entourés d'étrangers hostiles, sentaient la nécessité de vivre en commun, près de leurs écoles et de leurs synagogues, près de leurs rabbins et des chefs de la communauté. Souvent, le quartier juif de la ville était séparé du quartier chrétien par une muraille, ou bien les rues se terminaient par des portes qu'on pouvait fermer, pour se défendre ainsi contre les attaques de la populace hostile. Plus d'une fois, cette mesure sauva les Juifs du massacre. Dans la résidence papale, à Rome, la police fermait le soir les portes du ghetto ; personne ne pouvait plus ni entrer ni sortir.

Au centre du quartier juif, se trouvait la *synagogue*. Dans le langage populaire, on l'appelait " École " ou Beth-Hamidrash et cela pour deux raisons : la synagogue était considérée comme une maison de prières, et en même temps comme une maison d'études. En effet, souvent, on y instruisait des enfants, surtout des enfants pauvres ; ce genre d'école fut appelé plus tard *Talmud-Torah*. Après la prière, le rabbin de la ville ou un professeur particulier y faisait aussi des cours pour les adultes. Mais dans les communautés les plus importantes il y avait d'autres maisons d'études : un " héder ", école pour enfants, et une " Yéchiba ", académie talmudique pour jeunes gens. Au " héder ", on apprenait aux enfants à lire l'hébreu, à traduire le Pentateuque, avec le commentaire de *Raschi* (1040-1105), ainsi que la Ghemara du Talmud babylonien avec le même commentaire. Des jeunes gens, âgés de plus de treize ans, apprenaient à la *Yéchiba* le Talmud avec tous ses commentaires. Les sciences naturelles, les mathématiques, les langues étrangères, etc., étaient enseignées dans de telles écoles religieuses ; chez les Aschkénazim, les " sciences profanes " étaient sévèrement proscrites. Les jeunes filles ne recevaient presque aucune instruction : on leur apprenait à prier et à lire l'hébreu à la maison. Néanmoins, il y avait des femmes et des jeunes

filles qui, de leur propre initiative, étudiaient beaucoup et lisaient toutes sortes de livres en hébreu, en *yiddisch* ou en *ladino*.

Dans la famille, la femme avait les mêmes droits que le mari. En Europe, l'ancienne polygamie asiatique (famille comprenant un mari et plusieurs épouses) disparut totalement, surtout après le *hérem* lancé par le rabbin de Mayence, rabbi Gerchom (voir plus haut, chapitre XXVIII). Des jeunes gens se mariaient par l'intermédiaire d'un "schadchen", qui servait de médiateur entre les fiancés et les parents ; le fiancé voyait sa future épouse avant le mariage, mais en public il était interdit de parler d'amour. Comme jadis, les parents mariaient leurs enfants très tôt, entre 15 et 18 ans, et les gardaient auprès d'eux plusieurs années, jusqu'au moment où le jeune couple pouvait lui-même subvenir à ses besoins. Nous connaissons déjà les métiers juifs de l'époque : rarement le grand négoce, plus souvent le petit commerce, l'artisanat et la petite banque. Il y avait en outre des emplois afférents à la communauté et rémunérés par elle – ou par des particuliers : rabbins, juges, maîtres d'école, sacrificateurs, chantres. Autrefois la fonction de rabbin était gratuite, car elle était considérée comme un poste d'honneur, mais aux temps difficiles, on dut entretenir les titulaires de professions sacrées, qui n'avaient pas d'autres revenus .

La communauté juive, la *Kéhillah* était la plus sûre forteresse qui protégeât le peuple disséminé à travers le monde. Le Juif persécuté et torturé, qu'on avait exclu de la société chrétienne, se sentait dans sa communauté comme dans un petit royaume à lui : là, il était membre de sa propre société, obéissait à ses propres lois, vivait dans l'autonomie ; il jouissait d'une administration qu'il s'était donnée, élisait ses chefs au Conseil de la Communauté, ses présidents, ses juges, ses rabbins, ses gérants dans diverses institutions. Il savait que sa communauté n'était qu'un anneau dans la chaîne de toutes les autres, répandues dans maints pays, et qu'à elles toutes, elles constituaient le peuple juif. La communauté avait aussi une grande signification sociale. Le Juif pauvre savait qu'on ne l'abandonnerait pas dans les moments pénibles. Chaque communauté possédait ses philanthropes qui réunissaient des fonds pour les infortunés. Des habitants ruinés, qui avaient honte de recourir à la charité, étaient secourus discrètement, sans que leurs noms figurassent sur les registres de bienfaisance. Dans les villes plus importantes s'étaient constituées différentes associations de secours matériels et spirituels, l'une prêtant de l'argent sans intérêt, *Ghemilouth Hassadim*, l'autre de secours aux malades, *Bikour Holim* ; une autre encore, *Talmud-Torah*, pour soutenir les écoles destinées aux enfants pauvres, et de nombreux groupements similaires. L'organisation des communautés se développa tout particulièrement en Pologne, qui devint plus tard le grand centre juif en Europe (voir plus loin, chapitre XXXIX).

D'après les recueils de morale et de préceptes, que les gens du peuple lisaient à cette époque, souvent dans une traduction (l'original ayant été écrit en hébreu), *Les Voies des Justes*, *le Petit Livre des Praticants*, *Lampes de Lumières*, on peut voir comment la masse juive, instruite par ses chefs, se représentait le monde et les hommes. L'honnêteté et la justice étaient les prescriptions essentielles. Voici un apologue populaire : Un pécheur vint auprès du rabbin et lui dit : " Jusqu'à ce jour, je n'ai pas obéi aux lois de Dieu et je ne puis promettre de les observer toutes à l'avenir ; donnez-moi une seule ordonnance et je m'y conformerai. " Le rabbin lui répondit " Bien, promets-moi que jamais, tu ne diras un mensonge, je n'exige rien d'autre de toi. " Le visiteur promit et s'en alla. En route, il aperçut une maison dans laquelle des gens se livraient à une orgie et il fut tenté d'y entrer, mais une pensée l'arrêta : " Qu'arrivera-t-il si mes amis me demandent ce que j'ai fait dans cette maison équivoque ? Je serai donc obligé de mentir, et je n'en ai pas le droit. " Il résista à la tentation et continua son chemin. Plus tard, il pénétra dans une maison et aperçut de l'or et des bijoux précieux, qu'il avait la possibilité d'emporter sans que personne le vît. Là encore, il se dit : " Si on te demandait où tu as pris tout cela, tu serais obligé de mentir, tu n'en as pas le droit. " L'homme renonça ainsi de nouveau à commettre une mauvaise action ; et maintes fois encore, il agit de la sorte, parce qu'il avait promis de ne pas proférer de mensonge.

On peut trouver une foule de sages réflexions dans les livres de morale de cette époque. " L'homme est intelligent tant qu'il recherche la science, mais il devient stupide dès qu'il pense qu'il sait déjà tout. " Pourquoi les savants doivent-ils avoir recours aux riches et non le contraire ? Parce que les savants comprennent la valeur de la richesse, mais les riches ignorent la valeur de la science. On demanda à un sage : " Qui aimes-tu le plus ? " Il répondit : " Celui qui m'a rendu service, mais encore plus celui à qui j'ai moi-même rendu service. "

Les Séphardim en Turquie et dans d'autres pays

Les Séphardim – Juifs chassés d'Espagne et de Portugal – s'établirent dans différents pays. La majorité s'installa en *Turquie*, pays musulman qui venait de s'édifier sur les ruines de l'ancienne Byzance. En 1453 les Turcs conquièrent la capitale byzantine *Constantinople* ; des sultans turcs devinrent les maîtres de la presqu'île balkanique. Au début, les souverains témoignèrent de la sympathie à la population juive, et les bannis d'Espagne, qui avaient eu tant à souffrir du fanatisme chrétien, se dirigèrent en masse vers la Turquie, espérant qu'ils vivraient en meilleure intelligence avec les musulmans qu'avec les chrétiens. Là, dans les grandes villes maritimes, à Constantinople et à Salonique, les Séphardim cultivés traitèrent d'importantes affaires ; ils entretenaient des relations par mer avec divers pays, s'occupant d'artisanat et d'industrie, en particulier de la fabrication de la poudre, et des armes à feu pour l'armée turque. Le Sultan Bajazet, qui ordonna de laisser entrer tous les émigrés juifs d'Espagne, dit : " Qu'il est donc insensé, Ferdinand d'Espagne. En chassant les Juifs, il appauvrit son pays et enrichit le nôtre. "

Après les Juifs expulsés, commencèrent à émigrer d'Espagne et de Portugal nombre de *Marranes* qui ne pouvaient supporter la terrible Inquisition. En Turquie, ces Juifs qui naguère se cachaient, redevinrent les membres libres de communautés juives. Les communautés séphardites à Constantinople, Salonique, Andrinople et d'autres villes balkaniques s'épanouirent largement au cours de la première moitié du XVI^e siècle. Dans la capitale vivaient près de trente mille Juifs, possédant 44 synagogues. Les Séphardim se répartirent en groupes selon leurs pays d'origine (groupements de compatriotes) : il y avait ainsi un " groupe castillan ", un " groupe d'Aragon ", un " groupe portugais " et d'autres de Tolède, de Cordoue, de Barcelone, etc. Tous parlaient entre eux l'espagnol ou le portugais, comme dans leur ancienne patrie ; mais dans cette langue furent introduits de nombreux mots hébreux et ainsi se forma plus tard la langue mixte *spagnole ou ladino*, que les Séphardim des pays balkaniques et d'Asie utilisent aujourd'hui encore. Outre les grandes communautés séphardites, des communautés moins importantes se trouvent encore dans ces mêmes villes, composées d'anciens habitants de Byzance (*Romaniotes*) et de Juifs allemands ou Aschkénazim.

Les premiers Sultans du puissant État turc étaient encore libéraux. Ils attachaient à leur personne des médecins et des diplomates juifs ; un de ces derniers se signala tout particulièrement. C'était *Joseph Nassi*, riche banquier marrane, qui s'était enfui du Portugal et qui traitait d'importantes affaires à Constantinople. Le sultan Soliman l'appréciait beaucoup comme financier, et Joseph Nassi eut une grande influence sur le gouvernement turc. Plusieurs fois, il utilisa cette influence pour prendre la défense de ses frères, les Marranes, persécutés dans les pays chrétiens. Le fils de Soliman, Sélim II, s'était lié d'amitié avec Joseph Nassi, et, dès son avènement, après la mort de son père, le financier juif devint le diplomate de la cour. Le nouveau sultan lui fit don de sa belle île de Naxos, dans la mer Égée (près de la Grèce) et du titre de " duc de Naxos ". Le duc juif dirigeait, de concert avec le grand vizir, la politique extérieure de la Turquie ; c'est à lui que devaient recourir les ambassadeurs des États chrétiens à Constantinople, et souvent, il avait la possibilité de donner une leçon aux gouvernements de pays anti-juifs, comme l'Espagne ou Venise. Le roi de Pologne et d'autres souverains flattaient dans leurs lettres le fin diplomate, afin qu'il leur obtînt, en cette période de guerre, l'alliance du sultan. Après la mort de Sélim II, Joseph

Nassi s'éloigna de la politique. Il passa les dernières années de sa vie dans son palais, entouré de savants juifs, qu'il subventionnait. Il mourut en 1579.

À cette époque se releva un peu de ses vieilles ruines, l'agglomération juive de *Palestine*. La Terre Sainte, qui était auparavant sous la domination des sultans égyptiens, devint une province de la Turquie, qui s'était également emparée de l'Égypte (1517). Aussi les bannis séphardites y affluèrent-ils. Dans les cités dévastées de Jérusalem, Safed, Tibériade, Hébron, où jusqu'alors ne vivaient parmi les Arabes que quelques groupes de familles juives, apparurent de grandes masses de leurs frères venus d'Europe ; ils y fondèrent des communautés, des synagogues, des académies talmudiques ; ils y installèrent des rabbins. La Palestine devint un centre spirituel, et les rabbins du pays rêvèrent d'un nouveau Sanhédrin, qu'ils créeraient en Terre Sainte et qui rédigerait des lois pour tous les pays de la Diaspora. La plus grande communauté des rabbins se trouvait dans la ville de *Safed*. C'est là qu'habitait l'auteur réputé du "*Schoulchan Arouch*", Joseph Caro. Caro écrivit un grand commentaire de l'ancien livre de préceptes *Tourim* (*Beth Joseph*) puis il composa lui-même le recueil de lois, déjà nommé *Schoulchan Arouch* (table servie, ce qui voulait dire un livre accessible à tous). Il se compose de quatre parties, pareilles à celles des *Tourim* : mais, il est écrit d'une façon plus populaire. Il contient toutes les lois et coutumes, amassées depuis l'époque talmudique jusqu'aux récents rabbins. Le *Schoulchan Arouch*, qui fut imprimé à Venise (1564), fut universellement adopté dans le monde juif. " Vivre selon le *Schoulchan Arouch* " signifiait plus tard être à chaque pas attaché à une loi ou une coutume, qu'il s'agisse d'accomplir une bonne action ou d'éviter un péché.

Les rabbins de l'époque s'occupaient beaucoup de Kabbale. Le *Zohar*, qui avait été imprimé en Italie (1559) devint un livre sacré, une sorte de deuxième Bible mystique ; on écrivit des commentaires de cet ouvrage où l'on découvrait des secrets divins dans chaque mot. À Safed, se révéla le grand kabbaliste Isaac Laurié, connu sous le nom abrégé : Ari. Il vivait comme un saint, visitait avec ses disciples les " tombes sacrées ", pour y prier, particulièrement celle de rabbi Siméon ben Yohaï, le prétendu auteur du *Zohar*. Dans ces milieux, on méditait toujours sur le " roi-Messie " à la venue duquel on devait s'attendre de jour en jour. Pour que le Messie vînt au plus tôt délivrer le peuple d'Israël de l'exil – ainsi enseignait Ari – il fallait être très pieux et penser à la vie future ; il fallait jeûner souvent et se macérer, pleurer dans les prières sur la ruine du Saint-Temple, et approfondir le *Zohar*, ainsi que d'autres livres kabbalistiques. Isaac Laurié qui mourut jeune (1572) laissa un groupe de disciples, *Haïm Vital* et d'autres, qui édifièrent tout un système de *Kabbale pratique* ; ils introduisirent des conceptions mystiques dans la religion juive et amenèrent ainsi le peuple au grand mouvement messianique de *Sabbataï Zevi*.

Une nostalgie du Messie flottait dans l'air, aux temps qui suivirent l'expulsion d'Espagne. Les Séphardim qui vinrent en *Italie* sous la conduite d'Isaac Abarbanel, se consolait par l'idée que la fin de l'exil était déjà proche. Abarbanel lui-même, le grand théologien, écrivit trois ouvrages pour démontrer d'après le *Livre de Daniel* et divers calculs, que l'ancienne prophétie concernant la libération du joug d'Édom (Édom était le nom donné au monde chrétien) se réaliserait bientôt. En 1524, se déclencha en Italie un mouvement messianique. Un Juif d'Asie, *David Reubéni*, vint à Venise et à Rome, et engagea des pourparlers avec le Pape pour libérer la Palestine de la domination turque, avec l'aide de soldats juifs. Un jeune Marrane, *Salomon Molko*, qui avait fui le Portugal et qui, après quelques années de pérégrinations en Palestine et en Turquie, était arrivé à Rome, se lia avec Reubéni. Molko, lui aussi, entretint le Pape d'un plan fantastique, consistant à libérer la Terre Sainte des mains musulmanes ; il alla faire la même proposition à l'empereur allemand Charles-Quint, mais il fut arrêté et remis aux mains de l'Inquisition, comme Marrane ayant renié le Christianisme. Le jeune rêveur fut condamné à être brûlé dans la ville italienne de Mantoue (1532). David Reubéni, de son côté, fut emprisonné en Espagne. Ainsi prit fin le mouvement messianique parmi les Juifs italiens.

Après ces événements, une ère pénible s'ouvrit pour les communautés juives en Italie. L'Église catholique était alors en guerre avec les Protestants allemands, partisans de la Réforme de Luther. La réaction catholique atteignit durement la population juive d'Italie, qui jusqu'alors y avait connu une vie plus paisible que partout ailleurs. Les Papes commencèrent à opprimer les communautés juives de Rome et d'autres villes situées dans les États du Pape. On força les Juifs d'habiter des quartiers réservés et de porter la rouelle. Lorsque furent imprimées à Venise toutes les parties du Talmud, l'Inquisition papale y découvrit quelques passages défavorables au christianisme et ordonna de brûler tous les livres qu'on trouverait dans les maisons juives, ce qui eut lieu à Rome en 1553. La loi selon laquelle les Juifs devaient vivre à l'écart des chrétiens, fut sévèrement observée. Non seulement dans la ville sainte de Rome, mais dans la grande cité commerciale de *Venise*, on parqua la population juive dans un quartier spécial, qui s'appela *Ghetto*. Chaque Sabbat, on forçait les gens du Ghetto à assister dans les églises aux sermons que prononçaient les prêtres de la Mission, traitant de l'inanité du Judaïsme et de la sainteté de la religion chrétienne. Les auditeurs forcés étaient surveillés afin qu'ils ne puissent ni s'endormir, ni se boucher les oreilles. Souvent, on traînait malgré eux les enfants juifs dans les " maisons de convertis ", pour les contraindre au baptême. L'Inquisition condamnait à être brûlés les Marranes qui étaient venus d'Espagne et du Portugal se réfugier dans les villes dépendant du Pape, afin de pouvoir retourner à la foi juive.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, l'émigration du Portugal s'était particulièrement amplifiée. Les Juifs secrets ne pouvaient supporter l'espionnage des agents de l'Inquisition. En effet, chaque pas du Marrane était épié. Une famille s'était-elle dissimulée dans une cave pour célébrer l'office de la soirée de Pâque, des espions y faisaient irruption, se saisissaient des jeunes et des vieux, et les jetaient dans les prisons de l'Inquisition, où les attendait la " mort sans effusion de sang " –l'autodafé. Aussi, s'enfuyait-on vers tous les pays du monde.

Pour les Marranes, la ville de salut idéal fut *Amsterdam*, en Hollande. Ce pays s'était lui-même libéré de la domination espagnole à la fin du XVIe siècle et avait accueilli chez lui les Marranes persécutés d'Espagne et de Portugal. Une grande communauté juive se créa dans cette ville, comportant des rabbins ou *Habamim* (sages), des synagogues, une imprimerie hébraïque et autres institutions culturelles. L'un de ces *Habamim* était le célèbre *Manassé ben Israël*, qui écrivit des ouvrages religieux et philosophiques en trois langues : hébreu, espagnol et latin dont le plus connu est le *Nichmath-Haim* (l'âme de la vie), mélange de philosophie et de kabbale. À cette époque, au milieu du XVIIe siècle, vivaient également à Amsterdam les penseurs juifs libres *Uriel da Costa* et *Baruch Spinoza*. Da Costa, un Marrane portugais réfugié, hautement cultivé, était revenu au Judaïsme. Mais plus tard, la religion juive, elle non plus, ne le satisfait pas ; il ne pouvait supporter les lois rigides, ni les cérémonies religieuses qui entravaient le Juif à chaque pas. Il publia en langue portugaise une sévère critique " de la tradition ", ou il prenait à partie les rabbins, les talmudistes, comme successeurs des Pharisiens de jadis. En conséquence, les rabbins d'Amsterdam prononcèrent l'excommunication contre da Costa. Celui-ci fit d'abord amende honorable auprès des rabbins et se soumit à une lourde pénitence : étendu sur le seuil de la synagogue, les fidèles devaient enjambrer son corps. Plus tard, il tomba dans la mélancolie et se donna la mort (1640). Le célèbre philosophe Baruch Spinoza (mort en 1677) avait été lui aussi exclu de la communauté d'Amsterdam, parce qu'il avait abandonné les pratiques de la religion et ne reparaisait plus à la synagogue. La réputation de Spinoza, adonné aux recherches philosophiques, s'étendit dans le monde entier grâce à ses deux ouvrages : le *Traité théologico-politique* et *l'Éthique*. En raison de sa conception, panthéiste, de Dieu et du monde, les chrétiens considéraient eux aussi Spinoza comme un grand hérétique.

En Hollande, les Juifs s'occupèrent de haut négoce, en particulier de commerce maritime avec l'Amérique. Ils entrèrent ainsi en relations avec *l'Angleterre*, dont les importantes colonies se

trouvaient précisément en Amérique. Depuis l'expulsion de jadis, les Juifs n'avaient pas le droit d'habiter l'Angleterre, mais après la révolution anglaise (1649), les Séphardim d'Amsterdam délèguèrent auprès du dictateur, Cromwell, leur *Habam Manassé ben Israël* ; et il obtint l'autorisation pour les commerçants juifs d'habiter l'Angleterre. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, se créèrent à Londres et dans d'autres villes anglaises, des communautés composées pour la plupart de Séphardim. Plus tard, des Achkenazim d'Allemagne et de Pologne se joignirent à eux.

Bien avant ce temps, une agglomération séphardite se constitua *en France*, où les Juifs n'avaient pas droit de séjour depuis l'expulsion médiévale. Au XVI^e siècle, les Marranes du Portugal s'établirent dans le Midi de la France, à Bordeaux, avec l'autorisation du roi de France. Ils n'avouèrent pas leur désir de redevenir Juifs et portèrent le nom de " néo-Chrétiens " ou " Portugais ". On les considérait comme de bons catholiques et l'on ne remarqua pas d'abord que, clandestinement, ils observaient la coutume juive. Beaucoup plus tard seulement, il apparut que c'étaient des Juifs cachés, mais le gouvernement français ne songea pas à les chasser, car les " Portugais " étaient presque tous de gros négociants qui, grâce à leurs affaires, animaient le commerce à Bordeaux, à Marseille et dans d'autres villes françaises, qu'ils mettaient en relation avec des contrées lointaines. Tout le commerce du Midi de la France aurait périclité, si on les avait renvoyés. Ils furent donc laissés dans leurs villes et, plus tard, il leur fut permis de fonder des communautés juives officielles. À la fin du XVII^e siècle, la France conquiert sur l'Allemagne *l'Alsace*. Ainsi, ce pays catholique, qui avait voulu autrefois se purifier de la " profanation " juive, acquit en même temps que cette province, une grande population juive. Une nouvelle " question juive " naquit, que la France ne résolut qu'après la révolution de 1789.

Sabbataï Zevi et le mouvement messianique

Les souffrances que le peuple endurait au cours des siècles et l'attente incessante du libérateur, firent surgir en Turquie un homme qui se considéra comme un Messie ; et une grande partie du peuple dans divers pays, crut que le salut allait venir.

Au milieu du XVII^e siècle, on parlait beaucoup dans la ville turque de Smyrne, d'un adolescent nommé *Sabbataï Zevi*, qui s'était adonné à la kabbale d'Isaac Louria et s'était imaginé qu'il lui incombait de libérer le peuple juif. Autour de lui, s'était formé un groupe de jeunes gens, auxquels il enseignait la Kabbale, qui s'imposaient des jeûnes, se purifiaient dans la mer, et chantaient des prières mystiques, afin de hâter la venue du Roi-Messie. Les rabbins de Smyrne s'en inquiétèrent et excommunièrent Sabbataï Zevi. Celui-ci quitta alors sa ville natale et parcourut, des années durant, maints pays lointains ; il visita la Palestine et l'Égypte et partout parla de sa mission divine. Il épousa une jeune fille nommée Sara, qui avait fui la Pologne au moment où les cosaques y égorgeaient des milliers de Juifs. En Palestine, Sabbataï Zevi reçut l'adhésion d'un kabbaliste enflammé, *Nathan de Gaza*, qui " prophétisa " que Sabbataï Zevi était véritablement le Messie attendu. Nathan envoya aux communautés juives de divers pays des lettres enthousiastes, annonçant qu'il était temps de se préparer au salut. La foule obéit à ses exhortations. Lorsque Sabbataï Zevi, après dix-sept années de pérégrinations, revint à Smyrne (1666), une foule imposante l'accueillit au cri de " Vive le Roi-messie ! " Émus, des gens parcouraient les rues, prêtant l'oreille aux paroles des " prophètes " enthousiastes, selon lesquels Sabbataï Zevi allait bientôt se rendre à Constantinople, arracher la couronne au sultan turc et libérer Eretz-Israël. Au début de 1666, il entra en effet, escorté de quelques partisans, dans la capitale ottomane, mais arrêtés par la police, ils furent tous enfermés dans la forteresse de Gallipoli.

La nouvelle du Messie captif se répandit dans le monde entier. Dans les communautés juives de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et de Pologne, beaucoup croyaient au messianisme de Sabbataï Zevi et d'autres en doutaient ; les croyants aussi bien que les incrédules envoyèrent

des députations à Constantinople, les uns pour saluer le Messie, les autres pour l'observer et tâcher de constater s'il était ou non le libérateur authentique. On vit arriver une députation de Pologne ou, peu de temps auparavant, les Ukrainiens avaient massacré les Juifs dans des centaines de villes. Sabbataï Zevi consola tout le monde et promit que bientôt, il délivrerait les Juifs de l'exil et vengerait leurs douleurs. Il interdit de jeûner et de pleurer le neuvième jour du mois d'Ab, puisque le Messie était venu et qu'il allait reconstruire le Saint Temple. Mais un jour, Sabbataï Zevi se trouva devant un visiteur dangereux : le kabbaliste polonais Néhémie Cohen, qui établit qu'il n'était qu'un imposteur indigne de confiance. Néhémie rapporta au gouvernement turc, tout ce qui se passait dans la forteresse de Gallipoli. Sabbataï Zevi fut amené devant le Sultan. Les serviteurs du palais le terrifièrent en menaçant de le décapiter pour le punir de ses paroles hostiles au sultan et à d'autres souverains. Tout à coup, Sabbataï Zevi perdit courage ; apercevant le sultan, il jeta son chapeau et se coiffa d'un turban vert, signifiant ainsi qu'il se faisait musulman. Ce geste le sauva de la mort. Il fut gratifié d'un nom turc et nommé gardien à la cour du sultan à Andrinople (Août 1666).

Cependant, malgré la conversion du faux Messie, nombre de ses partisans ne cessèrent de croire en lui. On disait qu'il s'était fait musulman pour un temps seulement, afin de libérer aussi les autres peuples ; son prophète, Nathan de Gaza, parcourut les villes de Turquie et d'Italie, prononçant des sermons dans l'esprit de la Kabbale, pour démontrer que Sabbataï Zevi était le vrai Messie. Le gouvernement turc constata qu'à Andrinople, autour de lui, se groupaient de nouveau des Juifs qui le considéraient comme un saint ; aussi l'envoya-t-on dans une petite ville albanaise où il vécut solitaire et mourut à l'âge de cinquante ans (1675).

Alors, le mouvement messianique prit une autre forme ; de politique, il devint religieux. En Turquie, se fonda une *secte de Sabbataï-Zevistes*, qui croyaient que leur maître était monté au ciel et redescendrait de nouveau sur la terre pour délivrer le peuple juif. Il n'était pas seulement considéré comme un Messie, mais comme un demi-dieu. Le centre de cette secte se trouvait à Salonique, où habitaient des parents de Sabbataï Zevi. Quand le gouvernement turc se mit à en opprimer les sectateurs, ils se firent tous musulmans, selon l'exemple de leur Messie. On trouve encore de nos jours des restes de cette secte moitié juive moitié turque, qui s'appelle *Deunmé*.

Ainsi, pour une brève période, le mouvement messianique émut le monde juif et suscita des espérances de libération totale. Lorsque Sabbataï Zevi fut convaincu d'imposture, partout ce fut un immense désespoir. Chez les Séphardim comme chez les Aschkenazim, commença un déclin de l'ordre ancien, déclin qui dura jusqu'à la récente révolution dans la culture juive.

Le grand centre de Pologne à l'époque de sa prospérité

Les agglomérations juives médiévales de Pologne s'épanouirent et devinrent au XVI^e siècle le plus grand centre aschkenasi de l'Europe orientale, qui compensa la destruction du centre séphardi en Europe occidentale. Les villes de Pologne et de Lithuanie étaient peuplées de Juifs, qui immigraient encore d'Allemagne et d'ailleurs. Les rois de Pologne, alors, se montraient favorables aux Juifs. Sigismond I^{er} (1506-1548) leur octroya le droit de s'adonner non seulement au commerce et à l'artisanat, mais aussi à l'agriculture. Ils affermaient des terres et des biens considérables appartenant au gouvernement ou aux seigneurs polonais. Les plus riches affermaient les douanes et la perception des impôts d'État, prêtaient au roi ou aux seigneurs. Comme autrefois en Espagne, des financiers juifs approchaient la cour royale et pouvaient y défendre les droits de la population juive. Un riche Juif de Brisk, Michel Jesophovitch, principal fermier de Sigismond, reçut de lui le titre de " supérieur " de tous les Juifs lithuaniens. De tels " supérieurs " se trouvaient aussi dans la Petite Pologne (Cracovie). Lorsque les sujets chrétiens des grandes villes opprimaient par l'intermédiaire de leurs magistrats la population juive, le roi

protégeait les opprimés. Pour une attaque dont les Juifs furent victimes à Cracovie, Sigismond condamna les autorités municipales à lui payer une forte somme comme gage contre le retour d'excès semblables. Le roi appréciait aussi le rôle économique des Juifs ; lorsqu'un jour il apprit que les Juifs lithuaniens se proposaient de partir pour la Palestine, il en fut inquiet jusqu'au moment où les représentants des communautés l'eurent assuré qu'ils ne voulaient nullement quitter la Pologne (1540).

Son successeur, Sigismond II, fut aussi favorable aux Juifs. Mais sous son règne, la réaction catholique se fortifia considérablement en Pologne. Il s'y créa une section de l'Ordre des Jésuites qui cherchèrent à calomnier les Juifs, les accusant d'égorger des enfants chrétiens pour Pessach, de dérober aux églises l'hostie pour la lacérer jusqu'à ce que le sang coulat. On en vint même, un jour, à brûler trois Juifs à la suite d'une accusation aussi absurde. Le roi en fut fort irrité et déclara : " Je ne suis pas fou au point de croire que d'un morceau de pain coule le sang du Christ ", et il interdit de répandre de telles calomnies. Stéphan Batori, son successeur, lança un édit stipulant que le chrétien qui serait convaincu d'avoir accusé un Juif d'un forfait semblable, serait condamné à la peine qu'eût subie le Juif s'il avait vraiment été coupable (1576). Plus tard, les prêtres et les Jésuites affirmèrent de plus en plus leur influence sur les gouvernants et sur la société polonaise. Dans les grandes cités de Cracovie, Lemberg, Posnan, Vilno, les écoliers catholiques attaquaient souvent les Juifs dans les rues et les rouaient de coups ; les communautés juives devaient recourir aux pots-de-vin pour éviter les exactions : elles envoyaient des présents ou payaient un impôt spécial aux recteurs, afin qu'ils missent fin à ces " équipées d'écoliers ".

Cependant, malgré tant d'ennemis, les communautés juives en Pologne et en Lithuanie étaient à cette époque assez fortes, parce que bien organisées et autonomes en ce qui concerne leur vie particulière. Chacune possédait son conseil ou comité directeur, qui s'appelait *Kahal* et dirigeait les affaires de la " ville juive " tout comme les édiles dans la ville chrétienne. Les Kahals existaient dans toutes les villes de quelque importance. Dans les bourgades et les villages, les Juifs étaient rattachés à la communauté la plus proche. Les membres du Kahal étaient élus une fois par an, à Pâque, aux jours de demi-fête. Ce Kahal se composait de quelques *Rochim* (supérieurs), *Toubim* (notables), gérants et juges qui se partageaient la tâche : percevoir les impôts pour le gouvernement et pour la communauté, administrer les synagogues, les écoles et les académies, entretenir les oratoires et les institutions de charité, veiller à ce que ne fussent pas transgressées les lois de l'État et du Judaïsme. Les rabbins tranchaient les questions religieuses et dirigeaient aussi les débats judiciaires, de concert avec les juges, dans les litiges commerciaux. Tout cela sur la base de la loi juive, telle qu'elle est énoncée dans les *Tourim* et le *Schoulchan Arouch*. Dans les procès importants, quand les parties n'étaient pas satisfaites du verdict, elles s'adressaient à une instance supérieure ; à cette " grande cour de justice " devaient aussi recourir les particuliers en contestation avec le Kahal, ou les communautés en conflit. En pareils cas, des rabbins et des chefs de communautés des villes plus importantes se réunissaient et formaient un tribunal supérieur. Ces assemblées avaient lieu pendant les grandes foires, les marchés annuels dans certaines villes. Le premier lieu de rassemblement était la foire de Lublin, où venaient des rabbins et des notables de toute la Pologne et de la Lithuanie.

Avec le temps, de telles foires-assemblées se transformèrent en réunions annuelles, régulières, ou Conseils, au cours desquels les délégués des communautés examinaient toutes les questions relatives à la vie juive et adoptaient des prescriptions pour toutes les communautés. Deux Conseils se constituèrent ainsi, l'un pour la Pologne et l'autre pour la Lithuanie. Le premier s'appelait le *Conseil des quatre pays* : Grande Pologne (communauté principale Posnan), Petite Pologne (Cracovie), Podolie-Galicie (Lemberg) et Volhynie (Ostrog ou Ludmir). L'autre s'appelait *Conseil des plus grandes communautés* car là se trouvaient les représentants de cinq grandes communautés : Brisk, Grodno, Pinsk, Vilna, Sloutzk. C'étaient de véritables Diètes ou parlements

juifs, qui promulguèrent des lois pour toutes les communautés et leurs institutions. Le gouvernement polonais s'intéressait à ces Congrès juifs, car les communautés s'y partageaient la besogne concernant la perception des impôts d'État. Les Conseils subsistèrent en Pologne et en Lithuanie deux cents ans, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.

Les Conseils et les Kahals se préoccupaient particulièrement de l'enseignement dans les écoles et les académies, où l'on étudiait la Bible et le Talmud. Un historien juif du XVIIe siècle, (Nathan Hanover) fait la description suivante des écoles juives en Pologne en cette époque florissante : " Il n'y a pas de pays où l'on apprenne la Torah autant qu'en Pologne. Dans chaque communauté, se trouve une académie dont le recteur reçoit des émoluments élevés, afin qu'il puisse s'adonner uniquement à l'enseignement de la Torah. Dans chacune, on entretient des jeunes gens à qui l'on paye des allocations hebdomadaires pour qu'ils étudient. À chacun de ces étudiants, on confie deux garçonnetts auxquels il doit enseigner la Ghemara accompagnée du commentaire de Raschi, et des Tossafistes (successeurs de Raschi), en les exerçant au *pilpoul* (discussions serrées sur le Talmud). Le jeune homme et les deux garçonnetts sont nourris par l'un des membres fortunés de la communauté... Il n'y a pour ainsi dire pas de maison où l'on n'étudie la Torah. Chaque père de famille ou bien son fils, ou son gendre ; et souvent, tous sont savants dans la maison... Le recteur emploie un *schemess* (huissier) qu'il charge de visiter chaque jour les écoles et de veiller à la fréquentation scolaire. Une fois par semaine, le jeudi, tous les élèves se rendent ensemble chez le *Gabbaï* (chef) qui contrôle les synagogues et qui leur demande ce qu'ils ont appris dans la semaine. Si un écolier répond mal, le Gabbaï ordonne au *schemess* de le fouetter de verges, afin qu'il étudie mieux la semaine suivante. Chaque vendredi, le Recteur en personne fait passer un examen. Les enfants ont donc peur et étudient avec beaucoup de zèle... Ainsi tout le pays est rempli de Torah. "

À cette époque, les plus grands rabbins habitaient la Pologne : Le *Rahal* (rabbi Salomon Luria) de Lublin qui fit un nouveau commentaire du Talmud ; le *Remou* (rabbi Moïse Isserles) de Cracovie ajouta de nouvelles prescriptions au *Schoulchan Arouch* ; le Maram, le *Marbo* et d'autres grands savants publièrent des commentaires du Talmud et des recueils de " décisions " et écrivirent des solutions aux demandes qu'on leur adressait du monde entier. Mais en dehors de la littérature rabbinique, on ne s'intéressait à rien en Pologne juive. La philosophie et les sciences étaient considérées comme des hérésies. Quand il fallut écrire un ouvrage en réponse aux accusations dirigées par les chrétiens contre le judaïsme, on en chargea un Karaïte *Isaac de Troki*. Dans son livre : *Affermissement de la foi*, il critiqua sévèrement l'enseignement chrétien et le Nouveau Testament.

La détresse en Pologne

Mais l'heureux temps où les Juifs de Pologne avaient des ressources considérables et vivaient librement dans leurs communautés, ne dura pas. Au milieu du XVIIe siècle, un grand malheur les frappa. En *Ukraine*, territoire qui appartenait à la Pologne, les Cosaques russes et les paysans se révoltèrent, et sous la conduite de Bogdan Khmielnitzki, se répandirent à travers villes et villages, égorgeant les seigneurs polonais et les Juifs (1648). Les paysans assouvirent leur haine particulièrement sur les Juifs, qui fermiers des seigneurs avaient un certain pouvoir sur les serfs. Ce fut une fuite vers les villes fortifiées, mais les bandes de Cosaques enlevèrent ville après ville et, sans pitié, y tuèrent tous les Juifs. A *Némiriv*, en Podolie, plusieurs milliers de victimes tombèrent, parmi lesquelles le rabbin Yehiel Michel ; il s'était caché avec sa mère au cimetière, mais un cordonnier d'origine cosaque, armé d'une hache, les découvrit. La vieille mère supplia : " Tue-moi et laisse vivre mon fils ", mais la brute les tua tous les deux. Cependant, les Cosaques épargnaient souvent de belles jeunes filles juives, les baptisaient de force et les épousaient. Une d'elles voulant se dérober à cet opprobre, dit au Cosaque qui l'avait capturée : " Sais-tu que je

peux conjurer la balle de ton fusil et qu'elle ne m'atteindra pas ? Essaye donc ! " Le stupide Cosaque obéit – et la jeune fille tomba morte. Une autre malheureuse qu'un Cosaque conduisait déjà à l'église pour le mariage, se jeta en cours de route, du haut d'un pont, dans la rivière et s'y noya.

Un drame sanglant se déroula dans la ville de *Toultchine*, en Podolie. Là, quelques centaines de Polonais et quelques milliers de Juifs s'étaient réfugiés dans la forteresse ; tous jurèrent de ne pas laisser pénétrer les Cosaques et de se défendre jusqu'à leur dernier souffle. Le siège dura longtemps, car les Juifs jetaient sur les assaillants des braises ardentes. Alors les Cosaques envoyèrent un message aux Polonais : " Laissez-nous entrer dans la ville, et nous châtierons les Juifs sans vous faire de mal ". Les seigneurs polonais, oubliant leur serment, résolurent de sauver leur vie en livrant les Juifs. Ils laissèrent entrer les ennemis qui massacrèrent d'abord les Juifs et exterminèrent ensuite les parjures.

Les Cosaques et les paysans sévirent ainsi en Volhynie et dans la région de Kiev. En l'espace de six mois (de juin à novembre 1648) les révoltés détruisirent des centaines de communautés juives et massacrèrent des gens par milliers. De grandes masses s'enfuirent dans d'autres pays ou furent capturées par les Tatares de Crimée, alliés des Cosaques.

Mais l'ère des souffrances de cette " Khmielnischina " (1648-1649) n'était pas close. Les États voisins -Russie et Suède s'immiscèrent dans le drame polonais. Des guerres sanglantes mirent aux prises ces États, et se prolongèrent jusqu'en 1657. Cette fois, des centaines de communautés furent ravagées non seulement en Ukraine, mais encore dans toute la Pologne. Les Russes enlevèrent à la Pologne la moitié orientale de l'Ukraine ; là, les Juifs n'avaient déjà plus le droit de séjourner. L'autre partie de l'Ukraine, c'est-à-dire la Volhynie et la Podolie, resta à la Pologne, mais après le massacre cosaque, la population juive habita des villes dévastées. Ces guerres terribles appauvrirent le pays. Le gouvernement exigeait des communautés juives réduites à la misère de gros impôts, et les Conseils de Pologne et de Lithuanie éprouvaient des difficultés à les percevoir. Pendant une brève période, les cœurs se réchauffèrent à la chaleur de l'espérance messianique : on attendait de jour en jour que Sabbataï-Zevi renversât le sultan turc et lui prît Eretz-Israël pour y mener les Juifs libérés ; mais lorsque cette faible flamme s'éteignit, on se laissa aller au désespoir. De faibles groupements de Sabbataï-Zevistes se maintenaient encore en Podolie et en Galicie, mais les rabbins les combattaient. En 1722, une assemblée de rabbins qui eut lieu à Lemberg, prononça l'excommunication contre tous les Sabbataï-Zevistes clandestins.

L'esprit de cette secte survécut dans le mouvement des *Frankistes*. Un Juif de Podolie, *Jacob Frank*, qui dans sa jeunesse avait passé un certain temps auprès des sectateurs de Salonique, annonça une nouvelle doctrine ; ses partisans voyaient en lui un " maître sacré ", successeur du Messie Sabbataï-Zevi. Les Frankistes rejetaient certaines coutumes juives et pour cette raison étaient persécutés dans les communautés. Leurs chefs s'allièrent alors avec les évêques et proclamèrent que le Talmud et les livres rabbiniques étaient hostiles à la foi chrétienne et, en général, à tous les peuples chrétiens. Cette vilénie amena l'évêque de Podolie, Dembowski, à provoquer une controverse entre les sectateurs et les rabbins dans la ville de Kamenetz, puis à ordonner la destruction par le feu du Talmud dans sa région. Une seconde controverse eut lieu à Lemberg en présence de l'évêque et de prêtres ; les Frankistes s'efforçaient de démontrer que la foi dans le Christ-Messie est incluse dans la Torah. Les prêtres, alors, obligèrent des sectateurs à embrasser ouvertement la religion catholique, et ces derniers durent se soumettre ; Jacob Frank et quelques centaines de ses partisans furent baptisés à Lemberg et à Varsovie (1759) ; le parrain de Frank fut le roi de Pologne Auguste III. Mais bientôt, le clergé catholique constata que les Frankistes n'étaient que des pseudo-chrétiens et qu'entre eux, ils considéraient comme le vrai Messie non point le Christ, mais Frank, second Sabbataï-Zevi. On traduisit Frank devant le tribunal

ecclésiastique qui le condamna à la réclusion dans un couvent catholique à Czenstochowo. Frank y demeura treize ans (jusqu'en 1772). Après sa libération, il partit avec un groupe de ses partisans pour l'Autriche et l'Allemagne ; là, il s'efforça de répandre le " savoir d'Édom " – mélange de Sabbataï-Zevisme et de Christianisme. Il mourut à Offenbach (Allemagne) en 1791.

Tous ces événements étaient la conséquence des souffrances et des persécutions qui s'étaient amplifiées en Pologne au XVIII^e siècle. L'État polonais était corrompu du faite à la base : la " Shliahta ", (la noblesse) et les prêtres, régnaient sur des millions de serfs campagnards, et le Juif se trouvait entre les deux camps et recevait des coups des deux côtés. La classe moyenne polonaise avec ses *magistrats* et corporations, luttait contre la concurrence des Juifs à l'aide de persécutions et de calomnies. Aucune fête de Pâque ne se passait sans accusation de crime rituel : on découvrait tantôt un enfant mort, tantôt un noyé dans une rivière ou un égaré dans la forêt : les Juifs en étaient naturellement rendus coupables et les condamnations au bûcher, les persécutions, les décollations se multipliaient. Un nouveau soulèvement éclata en Ukraine, " contre les seigneurs, les prêtres et les Juifs ". Les " Haïdamaks " (Cosaques paysans) massacraient des Juifs dans les villages, pendaient sur le même arbre un prêtre polonais, un Juif et un chien avec l'inscription : " Un Polonais, un Juif et un chien – tous de la même religion. " Cela aboutit à la terrible *Tuerie d'Ouman* (1768). Les Haïdamaks, sous la conduite de deux atamans, Gonta et Gélésniak, égorgèrent dans la ville d'Ouman vingt mille Juifs et Polonais. Le royaume polonais s'effrite : les trois grandes puissances voisines, la Russie, l'Autriche et la Prusse, se partagent la Pologne, trois fois en 23 ans (1772-1795). La Russie prend la Russie Blanche, la Lithuanie et l'Ukraine, avec un million d'habitants juifs ; l'Autriche, la Galicie ; la Prusse, la région de Posnan (Posen). Dès lors, la Russie devint ce qu'avait été auparavant la Pologne : le plus grand centre du peuple juif.

En ces temps effroyables, se répandit parmi les Juifs polonais un mouvement religieux mystique : le *Hassidisme*. A travers l'Ukraine, voyageaient des " Bons-Juifs ", *Baalé Schémoth* (Maîtres du Renom), qui guérissaient toutes sortes de maladies par les noms sacrés de Dieu ou des anges, par des conjurations, etc. L'un d'eux était Rabbi Israël Baal Chem Tov (en abrégé : Becht), vénéré par le peuple, pour son amour des humbles et pour les paroles chaleureuses par lesquelles il guérissait également les âmes. À l'homme simple, le Becht ouvrit de nouveaux horizons : " Ce ne sont pas les savants étudiant à longueur de journée la Ghemara, qui possèdent la vraie piété, disait-il, mais ceux qui portent Dieu dans leur cœur, qui le voient partout, dans chaque manifestation de la nature, et dans tout ce qui se fait dans le monde ; ceux qui parlent à Dieu en d'ardentes prières, comme des enfants parlent au père. Un pieux Hassid (fervent) est celui qui sert Dieu avec joie et non avec tristesse, comme le faisaient les kabbalistes ascétiques ; car la joie et non la tristesse éveille l'émotion religieuse et unit l'homme à Dieu (*Dévékouth*) ; on doit prier, avec allégresse, avec feu, et la prière monte au ciel. Un tel Hassid, s'il atteint au plus haut degré " de la vie en Dieu ", est appelé Tzaddik (Juste) et peut devenir intercesseur entre l'homme et Dieu. Il peut prier pour les hommes, porter leurs prières à Dieu, accomplir des miracles, des prodiges, et prédire l'avenir. "

Tel fut l'enseignement que développa le Becht lorsqu'il s'établit dans la petite ville de Miedsibodz, en Podolie (vers 1740). Là, vinrent à lui, non seulement des simples, sollicitant un conseil, un remède ou une bénédiction, mais aussi des savants, des rabbins, des prédicateurs qui n'étaient pas satisfaits du vieil enseignement rabbinique. Un groupe de disciples se forma autour de lui et ils répandirent sa parole, ce qui donna confiance au Becht ; il crut qu'il lui était dévolu de raviver la vraie foi dans les cœurs juifs. Dans une lettre qu'il publia, il raconte comment, un jour de Rosch Hachana, son âme s'éleva au ciel, y vit le Messie et lui demanda : " Quand viendras-tu ? " Et il lui fut répondu : " Quand ton enseignement sera répandu dans le monde. "

L'enseignement du Becht s'étendit très rapidement. Au moment de sa mort (1760), la secte des *Hassidim* ne comptait que quelques milliers de membres, mais trente ans plus tard, la plupart des Juifs d'Ukraine et une partie des Juifs lithuaniens et polonais étaient devenus des Hassidim. Leurs chefs étaient les disciples du Becht en Volhynie : le prédicateur *Ber Meczéritch* et le rabbin de Pologne, *Jacob-Joseph Cohen*. Chez le prédicateur de Meczéritch affluaient des étudiants de toutes les contrées, même de la rabbinique Lithuanie, et l'un d'eux consigna son enseignement dans un livre : *Fragments de paroles*. Jacob-Joseph publia lui-même un grand ouvrage : *Généalogie de Jacob-Joseph* où il rapporte tout ce qu'il a entendu chez son maître, le Becht. Dès qu'en Lithuanie, à Vilna et à Minsk, apparurent les premiers petits groupements hassidiques, les rabbins soulevèrent un tumulte. Le *Gaon de Vilna*, *Rabbi Elie*, le plus grand talmudiste de l'époque, qui considérait que l'essentiel du Judaïsme consistait à étudier la Ghémara avec les commentaires ainsi que les ouvrages rabbiniques, vit dans le Hassidisme un danger pour la Torah. Il crut que les Hassidim étaient des Sabbataï-Zevistes dissimulés, et il redouta que la secte n'amenât une scission dans le peuple. Aussi le Gaon ordonna-t-il de châtier les dirigeants des Hassidim lithuaniens et d'excommunier toute la secte. De Vilna, des lettres furent expédiées à toutes les communautés, leur recommandant de prononcer, elles aussi, l'excommunication des Hassidim (1772). Plus tard, le Gaon et les rabbins, les chefs des *Mitnagdim*,— ainsi se nommait le parti anti-hassidique, — publièrent maints appels contre eux et les persécutèrent avec acharnement. Ce furent surtout ceux de Lithuanie et de la Russie Blanche qui en souffrirent, car ils étaient en minorité dans leur région ; le grand rabbin des Hassidim blanc-russiens, *Scheour-Zalman* de Liozné, l'auteur du meilleur ouvrage hassidique : *Tania* fut calomnié par les Mitnagdim auprès du gouvernement russe ; sur l'ordre de l'empereur Paul, on emmena par deux fois le Rabbi à Saint-Petersbourg où il resta longtemps en prison. Mais en Ukraine, où les Hassidim constituaient la majorité dans les communautés, les Mitnagdim ne purent rien contre eux. En Podolie, en Galicie et en Volhynie, régnaient les Tzaddikim, —rabbis hassidiques—disciples du prédicateur de Meczéritch, petits-fils du Becht. Des milliers d'adeptes assiégeaient constamment leurs maisons et leurs cours, cherchant auprès d'eux du secours, des consolations, des miracles et l'union avec Dieu ; on apportait aux Tzaddikim quantité d'argent (*pidyon*) et de présents, et beaucoup d'entre eux vivaient richement.

Le mouvement hassidique fut à la fois utile et préjudiciable. Il réchauffa les cœurs juifs, fortifia le sentiment religieux desséché par le Judaïsme livresque des rabbins ; mais en même temps il obscurcit les cerveaux, sema une croyance absurde aux prodiges des Tzaddikim, et une hostilité envers toute idée libre, envers l'enseignement profane et la nouvelle culture européenne.

L'Allemagne depuis la réforme, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle

Au XVIe siècle, alors que la Réforme de Martin Luther avait affaibli en Allemagne le pouvoir de l'Église catholique, on pouvait espérer que la situation des Juifs allait s'améliorer ; mais cet espoir disparut bien vite. Luther qui affermit l'autorité de l' " Ancien Testament ", du Tanach juif, se fit dans les premières années de son activité le défenseur des Juifs. Dans son livre : *Jésus-Christ, Juif de naissance* (1523), il écrivait : " Ces benêts, Papes, Évêques et moines, avec leurs grosses têtes d'ânes se sont conduits envers les Juifs comme envers des chiens, les injuriant et prenant leurs biens. Les Juifs sont pourtant frères de notre Sauveur ; Dieu les a distingués plus que tous les peuples et leur a donné les Saintes Écritures. "

Luther voulait par ces paroles attirer les Juifs à la Réforme et montrer ainsi aux Catholiques que le peuple des Saintes Écritures s'alliait à lui. Mais les Juifs ne pouvaient adhérer à une Église, même réformée ; aussi Luther en fut-il dépit, et, dans ses œuvres postérieures, il les représenta comme les pires ennemis du Christ. Quand il devint lui-même une sorte de Pape protestant, il prêcha la

nécessité de les persécuter, de détruire leurs synagogues et de les chasser comme on les avait chassés d'Espagne. Les disciples de Luther, lui obéirent volontiers, non point tant par piété que par intérêt matériel : le commerçant allemand, le boutiquier et l'artisan de la ville, étaient tout disposés à se débarrasser du concurrent juif et à lui enlever son gagne-pain.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, les municipalités bourgeoises luttèrent encore contre les communautés juives. Lorsqu'un conflit aigu survenait, les sujets chrétiens obtenaient du roi que les Juifs fussent chassés de telle ou telle ville. Si besoin était, on inventait une calomnie, un "meurtre rituel", on organisait un procès au cours duquel plusieurs Juifs "coupables" étaient condamnés et les autres chassés. C'est ainsi qu'on bannit les Juifs des provinces de Mecklembourg et de Brandebourg, des villes de Nuremberg et de Regensburg. Les communautés juives combattaient pour leur droit par l'intermédiaire d'un de leurs avocats, qui venait souvent auprès de l'empereur et des princes, plaider en faveur de son peuple. Le plus grand *plaidier* de cette époque fut *Josil de Rossheim*, familier de la cour de l'empereur Charles-Quint, qui maintes fois épargna aux Juifs de rudes épreuves (1520-1550).

Dans quelques villes comptant d'importantes communautés juives, ces conflits avec les bourgeois dégénérèrent en pogromes. A Francfort-sur-le-Main, où des milliers de Juifs vivaient enfermés dans leur ghetto, des bandes d'artisans chrétiens se ruèrent sur eux, conduits par un boulanger nommé Fettmilch, les frappèrent, les pillèrent et les chassèrent de la ville ; un fait semblable eut lieu aussi dans la vieille ville de Worms. Cependant, l'empereur Mathias prit fait et cause pour les Juifs et les rappela deux ans plus tard. Fettmilch et ses comparses furent décapités (1616). À la suite de ces événements, la communauté de Francfort décida de fêter chaque année le 20 Adar, jour du châtimeut subi par 1^{er} "Aman allemand" ; cette fête s'appelait "Pourim-Vincent" (du nom de Fettmilch).

Vers cette époque, Vienne devint la résidence des empereurs germaniques. Au moyen âge, les habitants juifs en avaient été chassés, mais dans le courant du XVI^e siècle une nouvelle communauté s'y constitua peu à peu. Les empereurs autorisèrent les Juifs à venir habiter leur ville catholique, car parmi eux se trouvaient plusieurs hommes très riches qui aidèrent le gouvernement par de l'argent et du crédit. Lors de la guerre de Trente Ans (jusqu'à 1648), les financiers juifs jouèrent un rôle important à la Cour impériale viennoise. Mais après la guerre, les bourgeois chrétiens décidèrent le Très Catholique Empereur Léopold I^{er} à expulser de Vienne tous les Juifs (1670). Toute une communauté fut ainsi dispersée. Une partie émigra à Berlin ; d'autres s'établirent en Bohême, à Prague qui appartenait à l'Autriche. Seulement, quelques années après, quand l'Empereur dut de nouveau recourir aux bailleurs de fonds, il autorisa les Juifs riches, "facteurs impériaux", ou banquiers de la cour, à rentrer à Vienne. Ceux-ci amenèrent leurs familles, employés et domestiques, de sorte qu'une nouvelle agglomération se constitua à Vienne. Deux riches familles, les *Oppenheimer* et les *Wertheimer*, se trouvaient à la tête de la communauté viennoise.

Quant aux négociants peu fortunés et aux non-commerçants, c'est à grand-peine s'ils avaient accès à Vienne et pour des séjours très limités.

La plus grande communauté juive d'Autriche résidait à Prague. Son ghetto était une vraie "ville juive" de quinze mille habitants, possédant sa propre magistrature et toutes sortes d'institutions. Cette communauté jouissait depuis longtemps d'une grande réputation grâce à ses chefs, ses rabbins, ses écoles et ses imprimeries. De nombreuses communautés moins importantes s'étaient constituées dans d'autres villes de Bohême. Cet état de choses finit par importuner les maîtres de l'Autriche qui cherchèrent à empêcher l'expansion des Juifs. Un édit fut publié selon lequel, seul, le fils aîné de chaque famille juive avait le droit de se marier et de fonder un foyer. Les autres

enfants, s'ils se mariaient, ne devaient pas rester dans le pays. C'était une sorte de décret de Pharaon visant à déraciner les familles juives. Mais de pires événements allaient survenir.

Au cours de la guerre entre l'Autriche et la Prusse, le roi de Prusse, Frédéric II, s'empara de la Silésie, province autrichienne. Son armée pénétra à Prague. La police crut constater que la population juive manifestait de la sympathie pour la Prusse. L'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, en fut irritée et ordonna qu'en l'espace d'un mois, avant la fin de janvier 1745, les Juifs fussent chassés de Prague et de toute la Bohême. Une panique s'ensuivit : on fuyait Prague pour se réfugier dans les villages environnants, on errait dans les champs par le froid rigoureux. Durant quatre années, des centaines de familles se trouvèrent réduites à cette extrémité. Enfin, Marie-Thérèse, sur les instances de grands courtisans et de diplomates, autorisa les malheureux à retourner chez eux. C'est ainsi que l'on se comportait envers les Juifs en une époque relativement " moderne ", au XVIIIe siècle !

Par contre, les Juifs qui avaient autrefois été chassés de Vienne, eurent plus de chance à Berlin et dans d'autres villes de Prusse. Le Grand Duc de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, avait autorisé quelques familles aisées à s'installer à Berlin, pour y développer le commerce et l'industriel (1671). Elles s'en acquittèrent au mieux. Des enrichis, des commerçants juifs, occupèrent une place importante dans la vie économique de la Prusse. Leurs affaires prospérèrent, surtout sous le " roi-philosophe " Frédéric-le-Grand (1740-1786). Celui-ci, bien qu'il n'aimât guère les Juifs et qu'il eût promulgué un édit pour diminuer leur nombre, fit leur fortune malgré lui : pendant les guerres qu'il livra à l'Autriche et à la France, surtout pendant la *Guerre de Sept ans*, un grand nombre de Juifs berlinois qui ravitaillaient l'armée s'enrichirent considérablement et se lièrent à l'aristocratie et à l'élite allemande. Dans tous les pays, les Juifs commençaient à s'adapter au nouveau régime capitaliste qui s'établissait alors en Europe, au profit du Tiers-État – la bourgeoisie.

Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, un mouvement d'émancipation se produisit en Europe occidentale, tendant à libérer l'esprit des traditions périmées et des opinions fausses. En France, des écrivains célèbres (Voltaire, Montesquieu, les Encyclopédistes), revendiquaient pour chacun la liberté de penser et de parler selon ses convictions. En Allemagne apparurent des écrivains tels que Lessing qui réclama les droits égaux pour les hommes de toutes les religions et la justice pour le Juif persécuté. À eux se joignit le penseur juif Moïse Mendelssohn, ami de Lessing, et d'autres écrivains libéraux allemands. Mendelssohn était né dans la ville de Dessau. Son père, Mendel le scribe, était un pauvre copiste de rouleaux de la Torah. Le jeune Mendelssohn reçut l'ancienne instruction juive : bible, Talmud et commentaires rabbiniques. Les œuvres philosophiques de Maïmonide éveillèrent chez ce garçon intelligent le sens critique. Aussi vint-il à Berlin pour y étudier les sciences profanes et la philosophie. Il étudiera même si intensément et lut tant de livres dans sa pauvre petite chambre, que cette vie sédentaire le rendit bossu. Mais ce ne fut pas en vain qu'il consacra toutes ses forces au travail de l'esprit : bientôt il se révéla penseur profond et écrivain de talent. Un jour, Mendelssohn composa en allemand un article intitulé : *Causerie philosophique* et le montra à Lessing ; celui-ci le fit imprimer à l'insu de l'auteur (1755). C'est ainsi que Mendelssohn entra dans la littérature allemande. Il écrivit des ouvrages philosophiques dont le plus populaire est son *Phédon*, sur l'immortalité de l'âme. Mais il méditait aussi sur les possibilités de renouveler la vie spirituelle juive et d'adapter son peuple au progrès européen. Mendelssohn inaugura une réforme juive (comme Luther autrefois la Réforme allemande) au moyen d'une nouvelle traduction allemande de la bible. Jusqu'alors, on avait étudié les écritures avec des commentaires rabbiniques qui ne rendaient pas exactement le contenu des livres antiques au sens profond : les femmes lisaient la Torah en langue populaire juive, dans une version intitulée *Tseïna Ouréïna* (Allez et voyez !). Là, la parole biblique était voilée, par une foule de beaux apologues tirés de l'Agada talmudique et d'exhortations morales très touchantes, mais très éloignées du texte primitif. Mendelssohn voulait d'une part donner une traduction exacte des

livres sacrés, et d'autre part, habituer les juifs à la langue allemande pure, au lieu du "yiddisch-allemand" qu'ils parlaient à cette époque. Outre une traduction allemande, il ajouta au texte hébreu du Tanach un commentaire grammatical pur (*Biour*) qu'il avait composé en collaboration avec ses savants amis juifs, telles que *Nephtali-Herz Weizel*, *Salomon Doubno* et autres. À la fin de sa vie, Mendelssohn écrivit un opuscule de philosophie religieuse : Jérusalem, pour démontrer que la religion juive n'exige pas la foi aveugle, mais la compréhension, car ses commandements ont un seul but : rendre l'homme plus pur, le spiritualiser, bâtir la société humaine sur une base de justice et de paix. Les idées de Mendelssohn enthousiasmèrent ses amis allemands. Dans son drame *Nathan le sage*, Lessing représenta Mendelssohn comme le type du sage qui aime tous les hommes sans différence de nationalité, ni de confession.

Les disciples de Mendelssohn allèrent bien plus loin dans la voie de l'adaptation de la vie juive à la nouvelle culture européenne. Le maître mourut en 1786, trois ans avant la Révolution française, qui apporta de grands changements dans la vie sociale de l'Europe occidentale. La jeune génération juive entra dans des voies nouvelles.

La révolution Française et la première émancipation

Lorsqu'en 1789 éclata à Paris la grande révolution française, cinquante mille juifs de France attendaient la liberté : quarante mille Ashkénazim en Alsace et dix mille Séphardim dans le midi.

Dès que l'assemblée nationale eût adoptée la déclaration des droits de l'homme, les députés libéraux exigèrent l'abolition immédiate de toutes les limitations dont souffraient les citoyens juifs. L'abbé Grégoire s'écria : " cinquante mille Français s'endorment ce soir comme serfs, de faites en sorte qu'ils se réveillent demain libres citoyens ! " Mais il s'écoula encore quelque temps avant que l'assemblée prît cette mesure.

En premier lieu, les droits civiques furent accordés aux Séphardim de Bordeaux et autres villes du Midi de la France, car leur nombre était restreint et ils avaient déjà commencé à s'assimiler aux Français. Quant à la population juive très dense d'Alsace et de Lorraine, qui parlait le judéo-allemand et nourrissait des sentiments nationaux juifs, la question fut encore longuement débattue à la Constituante, car les députés chrétiens d'Alsace lui étaient hostiles. Enfin, en septembre 1791, l'Assemblée adopta une loi stipulant que tous les Juifs de France jouiraient des droits civiques, au même titre que les chrétiens. Ce fut le premier acte d'Émancipation en Europe ; dans un pays au moins, elle libéra les Juifs d'un asservissement millénaire.

Cependant, la première Émancipation libérait les Juifs français, non comme une partie du peuple juif, mais comme une partie du peuple français, car tous étaient convaincus qu'en peu de temps, les Juifs allaient fusionner avec les Français, ne gardant, de leur passé, que leur religion. Mais lorsqu'on s'aperçut que les masses juives d'Alsace ne voulaient pas du tout s'assimiler et qu'elles se considéraient encore comme une partie de la nation juive, on recommença à les opprimer. Au temps des guerres napoléoniennes les chrétiens alsaciens se plaignirent à l'Empereur, déclarant ne pouvoir supporter que les Juifs se livrassent à l'usure au détriment de la population. Confiant en la parole des vieux ennemis d'Israël, Napoléon promulgua un décret (le décret de mars 1808), stipulant que les droits civiques étaient retirés aux Juifs pour une durée de dix ans, " jusqu'à ce que disparaisse la différence entre eux et les autres citoyens ". En même temps, Napoléon convoqua à Paris les représentants des communautés juives à une réunion qui reçut le nom de Grand Sanhédrin ; l'Empereur leur fit jurer que les Juifs ne se considéraient nullement comme un peuple à part, ayant une façon de vivre particulière, mais qu'ils étaient de vrais Français, de religion israélite (1807). Napoléon ordonna l'abolition de l'ancien Kahal juif et la création dans

chaque communauté d'un *Consistoire* chargé uniquement de diriger les affaires religieuses et de veiller à ce que les lois de l'État fussent respectées par les Juifs.

La Révolution française suscita un mouvement de libération dans d'autres pays, particulièrement dans ceux qui furent rattachés à la France dans l'Empire napoléonien. En *Hollande* et en *Italie*, les Juifs obtinrent les droits civiques. En *Prusse*, le roi Frédéric-Guillaume III fut obligé d'émettre un décret donnant aux Juifs les droits de " citoyens prussiens " (1812). Dans d'autres parties de l'Allemagne (Westphalie, Francfort, Hambourg), les Juifs furent également émancipés. Mais ce ne fut que pour peu de temps. Sitôt ces pays délivrés du joug français (après la chute de Napoléon), les anciens gouvernements (à l'exception de la Hollande) retirèrent les droits civiques aux Juifs et revinrent à l'ordre antérieur. Une période de *réaction* politique commença (1815-1848).

Ainsi la situation extérieure des Juifs de l'Europe occidentale ne changea point, sauf dans deux pays (France et Hollande). Par contre, la vie intérieure, la condition culturelle, se transforma sensiblement. La jeune génération commençait à s'adapter à la nouvelle culture européenne et aux mœurs et coutumes des peuples environnants. Dans une certaine mesure, c'était un bien pour les Juifs de renoncer à leur isolement et de se rapprocher de leurs voisins chrétiens, mais souvent ils dépassèrent la mesure. Beaucoup d'entre eux pensaient que pour s'européaniser et obtenir les droits civiques, il fallait rompre entièrement avec le peuple juif. Des hommes et des femmes très cultivés, qui s'étaient liés d'amitié avec des chrétiens, se laissèrent souvent baptiser, car ils considéraient que l'acte de baptême (comme s'exprima un jour le célèbre poète Heine) était " un billet d'entrée dans la société européenne ". Dans la génération précédente, Moïse Mendelssohn était lié d'amitié avec Lessing, et avec les meilleurs écrivains allemands, et ces amitiés ne l'avaient pas empêché de demeurer fidèle au peuple juif ; mais ses enfants et beaucoup de ses amis renoncèrent au judaïsme. Dans les " salons berlinois ", où se réunissaient des gens cultivés des deux sexes appartenant tant à la société juive qu'à la société chrétienne, avait commencé, à la fin du XVIII^e siècle déjà, un mouvement en faveur de la conversion, " l'épidémie du baptême ". Les filles de Mendelssohn furent les premières à donner l'exemple (l'une d'elles, Dorothee, était la femme du célèbre poète allemand Friedrich Schlegel) ; le fils de Mendelssohn, Abraham, fit baptiser ses deux enfants, dont l'un, *Félix Mendelssohn-Bartholdi*, devint un grand compositeur ; la belle *Henriette Herz*, reine des salons berlinois, se fit baptiser aussitôt après la mort de sa vieille mère. Cette épidémie s'étendit à toutes les couches de la population : des jeunes gens accouraient à Berlin pour se convertir le brillant publiciste et champion des idées libérales *Louis Boerne* (né en 1786, son véritable nom était Baruch) et le grand poète *Henri Heine* (né en 1799) se convertirent dans leur jeunesse. Heine regretta plus tard ce geste et le confessa souvent. Le fondateur du socialisme scientifique *Karl Marx* (né en 1818) avait été baptisé dès son enfance, ainsi que son père, issu d'une famille de rabbins réputés. Dans un de ses premiers ouvrages, Marx déclara que dans la vie publique, les Juifs n'avaient qu'un Dieu : l'argent. Il était si loin de la vie populaire juive qu'il considérait tous les Juifs comme de grands ou de petits *Rothschild*, famille de banquiers qui possédait des comptoirs dans les capitales d'Europe et régnait sur le marché de l'argent.

Cependant, ce mouvement n'atteignait qu'une petite partie des Juifs d'Allemagne. La tradition avait encore de solides racines. Il y avait des chefs qui ne quittaient pas le peuple, mais qui voulaient le réformer. La Réforme juive, commença, comme l'autre, par la religion. En premier lieu, on se préoccupa de l'aspect extérieur de la synagogue et du culte. A Berlin, Hambourg, Cassel, et d'autres villes on bâtit de beaux " temples " où l'on introduisit des chœurs chantant des prières et des psaumes, souvent accompagnés par un orgue ; certaines prières étaient lues dans une traduction allemande, et l'on y prononçait des sermons dans cette langue. Toutes ces innovations avaient pour but d'attirer la jeunesse et les gens instruits au culte qui, dans les vieilles maisons de prière, n'était guère attrayant. Mais ensuite, on alla plus loin dans la réforme. On posa la question : les nouvelles générations étaient-elles tenues d'observer toutes les prescriptions et les

coutumes qui s'étaient accumulées durant des siècles dans le Talmud et dans la littérature rabbinique et entravaient le Juif à chaque pas ? Devait-on constamment chercher comment observer une ordonnance ou éviter un péché ? Un grand nombre de savants, particulièrement de rabbins ayant reçu une instruction moderne, voulurent abolir des cérémonies superflues et surannées, et fortifier ainsi le pur contenu moral du judaïsme, comme l'avaient prêché les prophètes. Aux environs de 1810, les chefs de la réforme, *Abraham Geiger*, le rabbin de Breslau, *Ludwig Philipson*, directeur de la *Gazette du Judaïsme*, et quelques autres savants, convoquèrent des assemblées de rabbins à Brunswick, Francfort et Breslau. Après de longs débats, on adopta des décisions dans le sens du Sanhédrin parisien : à savoir, que la loi juive devait s'accommoder de la loi de l'État, que la langue hébraïque des prières pouvait être remplacée par l'allemand, que le rituel devait être expurgé de toutes les prières ayant trait au retour du peuple en Eretz-Israël, que les prescriptions concernant le repos du Sabbat devaient être atténuées, etc. Les rabbins orthodoxes s'élevèrent contre les réformateurs hérétiques. *Samson-Raphaël Hirsch*, qui fonda à Francfort un parti d'Orthodoxes, mena une lutte violente contre le parti de la Réforme.

La littérature juive en Allemagne s'adapta également aux exigences de l'époque. Tout d'abord, les disciples de Mendelssohn tentèrent de créer une littérature progressiste en langue hébraïque : ils publièrent irrégulièrement de 1784 à 1811, des recueils sous le titre *Haméassef* (le collectionneur), où figuraient des articles sur des questions religieuses et philosophiques, des poèmes, des drames, etc. Mais la langue hébraïque ne se maintenait que dans l'ancienne génération ; la jeunesse, qui étudiait dans les écoles allemandes, ne comprenait déjà plus l'ancienne langue et cessait même de parler le yiddisch. C'est ainsi que s'épanouit une littérature juive en langue allemande (les recueils de " Sulamite ", plus tard un hebdomadaire : " La Gazette du Judaïsme ", etc.) On s'intéressa à la science juive, surtout à l'histoire ancienne. *Marcus Jost*, de Francfort, écrivit *l'Histoire générale des Israélites* en neuf volumes (1820-1829) ; il écrivait selon la mode de cette époque au lieu de " Juifs ", " Israélites ", car " Juif " était employé chez les chrétiens dans un sens péjoratif. *Lipmann Zunz*, de Berlin fit de sérieuses recherches sur l'histoire juive, particulièrement sur l'histoire de la littérature ; le premier, il expliqua comment s'étaient développés le Midrasch, les prières, les hymnes synagogaux, les élégies, les lamentations et en général la littérature médiévale (ses principaux ouvrages en allemand furent imprimés entre 1832 et 1865). En *Autriche*, il n'y avait qu'une seule province – la Galicie – dans laquelle on n'eût pas encore oublié l'hébreu, et là des érudits adonnés à l'histoire juive composaient leurs ouvrages en hébreu. Ainsi, *Nahman Krochmal* (mort en 1810) écrivit dans la langue antique son ouvrage : *Le Guide des égarés de notre temps*, étude philosophique sur l'histoire spirituelle juive. *Salomon Juda Rappoport* (en abrégé *Shir*) étudia la période des Gaonim (dans les recueils *Les Premices du Temps*).

La lutte pour le droit - Emancipation

Lorsque, pendant la période de réaction, les gouvernements de Prusse et d'autres pays allemands eurent repris aux Juifs le peu de droits civiques qui leur avaient été accordés au temps de Napoléon, les intellectuels juifs commencèrent à lutter pour l'émancipation. Leur chef était *Gabriel Riesser*, avocat de Hambourg, qui devint le défenseur de ses coreligionnaires, " citoyens allemands de religion israélite " – c'est ainsi que Riesser, Phillipson et autres publicistes judéo-allemands appelaient leurs frères juifs, sans vouloir reconnaître l'existence d'un peuple juif particulier. Gabriel Riesser, brillant orateur et publiciste, répétait sans se lasser que les gouvernements allemands étaient tenus d'accorder aux Juifs la parité des droits civiques, car ils n'avaient point de pays propre et, par conséquent, ne constituaient nullement un peuple à part ; ils n'étaient qu'une partie de la nation et ne différaient des autres nationaux que par leur religion, qui elle aussi- devait être réformée.

Tous ces arguments demeurèrent vains jusqu'à la révolution de mars 1848. Dans les rues de Berlin, parmi les révolutionnaires fusillés par les soldats prussiens, se trouvaient quelques Juifs. Riesser devint un des leaders du mouvement libérateur ; il fut élu vice-président au premier Parlement allemand réuni à Francfort. Il ne manqua pas alors de s'élever en faveur de l'émancipation au nom des milliers de Juifs qui appartenaient au peuple allemand. C'est ainsi que dans les Constitutions de Prusse et d'autres pays allemands, fut adoptée la loi fondamentale selon laquelle " les droits civiques et politiques doivent être accordés à tous sans distinction de religion ", mais cette loi ne fut pas appliquée de sitôt. Tout d'abord, les gouvernements s'y refusèrent ; on n'empêchait pas le Juif d'habiter et de faire négoce où il voulait, mais on ne lui donnait accès ni aux emplois supérieurs ni au service de l'État... Cependant, plus tard, lorsque l'unité allemande fut réalisée et que fut créé l'Empire allemand (1869-1871), la nouvelle constitution confirma la parité des droits qui commença à se réaliser peu à peu ; un demi-million de Juifs devinrent citoyens grâce à cette deuxième émancipation.

En *Autriche*, la révolution de 1848 n'apporta, elle aussi, à la population juive qu'une libération écrite. Le gouvernement ne put se résoudre à émanciper tout à coup les quinze cent mille Juifs habitant ses provinces : Bohême, Galicie et Hongrie, où, jusqu'alors, on les considérait comme étrangers. Dès que l'empereur François-Joseph et son gouvernement se furent remis de la peur que leur avait inspiré la révolution, une sombre réaction se déclencha : les Juifs perdirent les droits civiques les plus élémentaires ; il leur fut interdit de passer d'une province à l'autre. Encore une fois furent chassés de Vienne les Juifs les moins imposés (les banquiers et les grands marchands étaient épargnés). Mais plus tard, lorsque l'Autriche eut essuyé deux défaites dans ses guerres contre l'Italie et la Prusse, le gouvernement réactionnaire tomba et l'on vota la constitution libérale du royaume Austro-Hongrois (1867). Il y était formellement spécifié que tous étaient égaux devant la loi. Les plus dures limitations aux droits de séjour, de propriété foncière et à l'exercice des diverses professions, furent abolies. Les enfants juifs affluèrent aux écoles secondaires et supérieures, afin de se préparer aux professions libérales : médecine, droit, sciences, etc. Les députés juifs entrèrent au parlement autrichien (*Reichsrat*), dans les Diètes galicienne et hongroise. La jeunesse cultivée s'assimila très vite aux peuples qui les entouraient—Allemands, Polonais, Magyars. Mais la pieuse orthodoxie demeura ferme avec ses Hassidim et ses rabbis en Galicie, ses grandes académies et ses rabbins en Hongrie.

En Allemagne, des forces juives plus nombreuses encore entrèrent dans la société chrétienne et dans la vie culturelle allemande. Les mariages entre Juifs et chrétiens se multiplièrent. Dans les professions académiques et libérales, avocats, médecins, ingénieurs, professeurs, écrivains et journalistes, les Juifs occupèrent une place de plus en plus importante. Parmi les célébrités, citons *Berthold Auerbach* dans les lettres, *Ferdinand Lassalle* et *Karl Marx* (déjà nommé) dans le mouvement socialiste, *Édouard Lasker* dans la politique, et toute une pléiade de chercheurs dans les domaines scientifiques. Le travail sur le terrain de la science juive se développa également. Le grand historien *Henri (Hirsch) Graetz* édifia le plus beau monument : son *Histoire des Juifs* en onze volumes (en allemand, 1853-1876). Il raviva les tableaux du passé juif trois fois millénaire, conta la grandeur spirituelle et les amères souffrances du peuple pourchassé et éveilla pour lui dans tous les cœurs une profonde sympathie. Sous l'influence de ces idées, le socialiste juif *Moïse Hess* écrivit ses ouvrages pleins d'enthousiasme sur les tâches du peuple juif. Violamment, il protesta contre l'assimilation, qui nie l'existence d'une nation juive. Dans son livre *Rome et Jérusalem* (en allemand, 1862), il demandait instamment qu'avec l'aide de riches philanthropes, on entreprît une nouvelle colonisation juive en Eretz-Israël pour en faire de nouveau un pays juif. Hess fut le premier qui, de l'assimilation, passa à l'idée nationale et au Sionisme.

Au cours de la période de la " deuxième émancipation " furent libérés aussi les Juifs de divers autres pays de l'Europe occidentale. En *Italie*, où le régime papal sévissait auparavant, la révolution

de 1848 purifia l'air dans les sombres ghettos juifs. Après une longue lutte pour l'indépendance, les principautés et royaumes italiens fusionnèrent en un seul État ; l'armée du roi Victor-Emmanuel II prit au Pape Pie IX, Rome et en fit la capitale de l'Italie sécularisée (1870). Les habitants du ghetto, séquestrés durant des siècles, sortirent de leur prison et s'établirent sur différents points de la ville. Le Pape lui-même dut se contenter d'un coin de Rome – le Vatican, après avoir perdu les États pontificaux englobés maintenant dans le royaume d'Italie.

En *Angleterre*, les Juifs obtinrent l'émancipation par une tout autre voie. Les gros négociants et banquiers juifs, à Londres et autres villes, possédaient presque tous leurs droits civils : ils vivaient partout librement et traitaient des affaires ; il ne leur manquait que les droits politiques. Ils ne pouvaient être élus au Parlement, dans les Conseils Municipaux, devenir avocats, juges et en général fonctionnaires de l'État. La vieille loi exigeait que chaque fonctionnaire ou député prêtât serment par ces mots : "*Je jure par la foi d'un Chrétien*", paroles que ne pouvaient prononcer les Juifs. Longtemps, on débattit au Parlement anglais la question de savoir si l'on devait libérer les Juifs d'un serment auquel s'opposait leur conscience religieuse, mais les députés conservateurs se refusèrent à une semblable décision. À plusieurs reprises, la population londonienne élut comme député au Parlement un des Rothschild, famille de banquiers réputée – mais chaque fois qu'il arrivait aux séances du Parlement ou voulait prêter serment selon sa foi au lieu de la formule chrétienne, il était prié de quitter la salle. Ce ne fut qu'après trente années de débats qu'on abolit cette inconcevable loi du serment, et que des députés juifs purent prendre place au Parlement (1858). Depuis, beaucoup d'entre eux se distinguèrent au service de l'État anglais. Un grand nombre de hauts fonctionnaires et de juges portaient des noms juifs ; souvent la population londonienne élisait un Juif pour "*Lord-Maire*", premier magistrat de la cité. Un Juif, *Benjamin Disraëli* (Lord Beaconsfield), baptisé dans sa jeunesse, se trouvait (depuis 1874) à la tête du gouvernement anglais, et comptait parmi les amis intimes de la reine Victoria. Il appartenait au parti conservateur, mais il demeurait fier de son origine juive et s'intéressait au sort des Juifs dans les divers pays. Disraëli-Beaconsfield était aussi un écrivain de talent ; dans ses romans historiques, il mit en vedette des héros juifs (*Tancrède*, *David Alroy*). À cette même époque, se rendit célèbre le philanthrope *Moïse Montefiore*, qui habitait Londres et venait souvent en aide aux Juifs persécutés de l'Europe orientale.

En *France*, où l'émancipation était un fait accompli depuis longtemps, les Juifs pouvaient se préoccuper de la libération de leurs frères qui souffraient encore dans d'autres pays. Le leader des Juifs français, avocat et président du Consistoire israélite de Paris, *Adolphe Crémieux*, fut par deux fois Ministre de la Justice (en 1848 et en 1870). Il usa de sa grande influence dans les milieux politiques, pour défendre partout les intérêts juifs. En 1860, Crémieux et ses amis fondèrent à Paris *l'Alliance Israélite Universelle*, dont le but était d'aider les Juifs à obtenir partout les droits civiques, et de prendre leur défense dans les pays où ils étaient opprimés.

En premier lieu, *l'Alliance* dut prendre position en faveur de la population juive de Roumanie, État nouvellement constitué en Europe orientale par la réunion de deux anciennes provinces turques, la Moldavie et la Valachie (1859). Là vivaient des masses juives compactes, la plupart originaires d'Ukraine et de Galicie. Les Juifs habitaient les villes et les villages, y faisaient des affaires avec les serfs et affermaient des terres chez leurs seigneurs, les Boyards roumains. Les Juifs ne jouissaient, comme dans toute la Russie voisine, d'aucun droit civique, et les autorités les persécutaient souvent. Après la fondation du royaume unifié, on entama des pourparlers pour introduire dans la Constitution l'égalité des droits. Le nouveau souverain de Roumanie, Charles de Hohenzollern, hésitait entre deux partis – l'un ami, l'autre ennemi des Juifs. Le jour où, au Parlement roumain, on discuta la question de l'émancipation, des excès anti-juifs éclatèrent à Bucarest, la capitale : on démolit la nouvelle synagogue et on maltraita les Juifs (juillet 1866). Il en fut de même dans la ville de Jassy, où la population juive était nombreuse. Crémieux se trouvait

précisément à Bucarest et il influença le gouvernement, qui fit cesser les pogromes. Mais les Juifs n'obtinrent pas les droits civiques. Les persécutions dont ils étaient victimes s'intensifièrent encore et furent suivies de plusieurs pogromes dans d'autres villes (1870-1873). *L'Alliance* souleva l'opinion, les diplomates de France et d'ailleurs exigèrent du gouvernement roumain qu'il protégeât ses Juifs. Il céda par crainte des autres puissances, mais l'animosité envers les Juifs ne cessa point. Les souverains de ces pays avaient constamment les regards tournés vers leur voisin, le grand Empire russe, dont ils imitaient la politique anti-juive.

Le grand centre juif en Russie

Au temps où, dans la plupart des pays de l'Europe occidentale, l'émancipation juive était liée à des bouleversements politiques, la Russie suivait sa propre voie en ce qui concerne la question juive. Ce grand État, qui, depuis des siècles ne voulait pas entendre parler des Juifs, avait, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, annexé les régions polonaises avec plus d'un million de Juifs, et l'on ne savait que faire de tant de gens appartenant à un peuple totalement étranger. On était bien loin de songer à la question de leurs droits civiques dans un pays où le despotisme tsariste pesait sur des dizaines de millions de paysans asservis. Le gouvernement de Catherine II, qui prit à la Pologne les premières contrées possédant une population juive dense (Russie Blanche, Lithuanie et Ukraine) mit une barrière entre ces pays et la Grande-Russie, afin que les Juifs ne songeassent pas à s'introduire à Moscou, Saint-Petersbourg et dans toutes les autres villes " purement russes " ! Les Juifs n'obtinrent le droit de s'inscrire comme commerçants et artisans que dans les villes qui avaient appartenu à la Pologne ; ils ne pouvaient résider dans les gouvernements de l'intérieur de la Russie. C'est ainsi que fut créée la " zone d'habitation " juive (1772-1795).

Pendant les premières années du règne d'Alexandre I^{er}, alors que celui-ci avait encore des velléités libérales, le gouvernement tenta d'améliorer la situation des masses juives. Le *Statut des Juifs* (1804) les divisait en trois catégories : agriculteurs, fabricants ou artisans, marchands ou petits bourgeois. En ce temps-là, les Juifs ne comptaient pas encore d'agriculteurs dans leurs rangs, et le gouvernement voulait d'abord créer une classe de paysans juifs : il promit de leur donner des terres en Russie méridionale, de les aider à y fonder des colonies de cultivateurs. Mais il leur interdit formellement de tenir des auberges dans les villages et annonça qu'au bout d'un certain nombre d'années les marchands ruraux et les aubergistes juifs devaient se transporter dans les villes. D'autre part, le statut exigeait que les Juifs étudiassent dans les écoles russes et apprissent la langue russe. Plusieurs milliers de Juifs répondirent à l'appel du gouvernement et fondèrent les premières colonies dans les steppes de la Russie méridionale, dans les gouvernements de Kherson et d'Ekaterinoslav (1808-1810) ; mais les colons souffrirent beaucoup avant d'être tout à fait installés dans les steppes sauvages, manquant souvent d'eau et d'abris. Cette tentative découragea pour quelque temps les Juifs désireux d'étendre la colonisation. Les grandes masses s'en tinrent à leur négoce. Bientôt, on se mit à les chasser des villages, et les villes se remplirent de Juifs sans moyens d'existence. Une catastrophe allait survenir, lorsque, apprenant que Napoléon marchait sur la Russie, le gouvernement suspendit l'expulsion (1812).

Les Juifs ne se soumièrent pas à l'injonction d'envoyer leurs enfants dans les écoles russes. A cette époque, il étaient encore étrangers au peuple russe et ne voulaient surtout pas d'une culture générale. Maintes écoles et académies étaient à la disposition de leurs enfants. Les Hassidim et les Mitnagdim, après une longue lutte, firent cause commune contre la *Haskala* (affranchissement intellectuel déclenché par les milieux berlinois).

Nicolas I^{er}, tsar despotique qui succéda à Alexandre I^{er}, décida d'introduire cette masse réfractaire dans la vie russe, au moyen de la conscription forcée. Jusqu'alors, les Juifs avaient été exemptés

du service militaire, contre paiement d'un impôt spécial. Mais dans son décret de 1827, Nicolas ordonna que les jeunes gens juifs fissent un service militaire de 6 ans ; s'il y avait pénurie de jeunes gens, des garçons de 12 ans et même moins étaient incorporés dans des bataillons comme *cantonistes* (enfants de troupe), afin de s'y préparer au service. La publication de ce décret sema l'effroi dans toutes les communautés ; mais plus effrayante encore en fut l'application. Les jeunes juifs, souvent pères de famille, se cachaient dans les forêts ou dans des villes éloignées pour échapper aux recruteurs qui les pourchassaient ; quand on les capturait, ils étaient mis aux fers et envoyés dans des bataillons disciplinaires. De tout jeunes garçons de familles pauvres, étaient arrachés à leurs parents et expédiés dans de lointains gouvernements russes où les Juifs étaient inconnus ; là, on les préparait moins au service militaire qu'au baptême. On les persécutait jusqu'à ce qu'ils se convertissent ; ce résultat obtenu, on les plaçait dans des maisons russes et il leur était interdit désormais de retourner chez leurs parents. Une chanson populaire de cette époque se lamentait ainsi :

Père miséricordieux, qui réglez dans les cieux, Père de tous les orphelins !...

Des agneaux sont arrachés à l'école, on les couvre de vêtements étrangers.... Pleurons, crions vers l'Empereur Nicolas !

Les années passèrent, et le gouvernement du tsar se rendit compte que même par la conscription forcée, on n'arriverait pas à baptiser tous les Juifs. Alors, il mit en œuvre un autre moyen : les écoles. Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, savait qu'en Allemagne et autres pays de l'Europe occidentale, des Juifs cultivés s'assimilaient aux chrétiens et souvent se convertissaient ; il proposa donc à Nicolas I^{er} d'ouvrir partout des écoles russes à l'usage des enfants juifs, afin de les détacher de leurs écoles et académies. Dans diverses villes furent fondées des écoles gouvernementales destinées aux Juifs ainsi que deux écoles rabbiniques à Vilna et à Jitomir, qui devaient préparer des instituteurs et des rabbins officiels –futurs fonctionnaires gouvernementaux dans les communautés (1844). Rendus craintifs par le système de baptême cher à Nicolas, les Juifs hésitèrent d'abord à envoyer leurs enfants, mais le mouvement de *la Haskala*, qui avait nouvellement gagné le pays, vint fort à propos mettre fin à ces hésitations. Dans certains milieux de la société juive, on commença à comprendre que le Héder et la Yechiba, ne suffisaient plus pour les temps actuels et qu'il fallait une école moderne pour les enfants juifs.

Le père de la Haskala en Russie fut *Isaac-Ber Levinson*, de Kremenetz, en Volhynie. Dans son livre hébreu, *La mission d'Israël* (1828), il démontra l'étroitesse de l'ancien enseignement et il exigea que, outre le Tanach et la Ghemara, on étudiât aussi les sciences, ainsi que les langues étrangères, et surtout la langue du pays. Les Hassidim de Volhynie crièrent à l'hérésie, mais Levinson n'en fut pas intimidé et composa d'autres livres dans le même esprit. Après lui, vinrent des écrivains qui se proposèrent de ressusciter dans la littérature moderne la langue hébraïque sous sa forme biblique, au lieu du style rabbinique corrompu, tout en lui faisant exprimer des idées nouvelles. Le poète de Vilna, *Abraham-Ber Levenson* (Adam Hakolen) ranima la poésie hébraïque classique dans ses *Chants de la langue sacrée* (1842) ; son fils *Michée-Joseph*, qui mourut très jeune (1852) fut le meilleur poète lyrique de la nouvelle littérature hébraïque (*Chants de la fille de Sion*). *Abraham Mapou*, de Kovno, écrivit dans la langue du prophète Isaïe de beaux romans historiques : *L'amour de Sion*, *Le péché de Samarie* qui soulevèrent l'enthousiasme. Les écrivains de Vilna, *Mardochee-Aaron Guinzbourg* et *Kalman Schoulman* traduisirent de l'allemand en hébreu des œuvres de prose. Tout cela éveillait dans la jeune génération des idées nouvelles et préparait les nouveaux développements de l'esprit moderne.

Après la mort de Nicolas I^{er}, vint la période de réforme d'Alexandre II. Le nouvel empereur abolit le servage des paysans russes (1861) et réforma dans une certaine mesure l'administration de

l'État d'après le modèle européen. Pour les Juifs, le gouvernement abrogea les plus durs décrets du règne de Nicolas : on cessa d'enrôler des jeunes garçons dans l'armée ; on autorisa les gros marchands juifs à résider à Saint-Petersbourg, Moscou et autres villes de la Grande Russie, qui étaient fermées aux masses de la *zone*, réservée aux Juifs. Ce même privilège fut accordé aux médecins, juristes, ingénieurs juifs et à tous ceux qui avaient terminé leurs études dans une université russe. Plus tard, les artisans purent aussi habiter partout. Cette réforme influa beaucoup sur la jeunesse juive. L'aspiration à la culture européenne, le désir de se libérer du vieux joug rabbinique et hassidique, s'unirent à la volonté de s'arracher à l'étroite " zone ", aux humbles occupations du petit commerce, et de se consacrer, à l'égal des intellectuels russes, aux professions libérales. Des milliers d'élèves juifs se dirigèrent vers les lycées et les universités ; la langue russe se fit entendre dans des maisons où jusqu'alors on ne parlait que le yiddisch ; la littérature russe occupa une place à côté des lettres néo-hébraïques. En une seule année (1860) trois hebdomadaires furent fondés : le *Rassviet* russe (l'Aube) ; *Hamélitx* (le Défenseur), à Odessa, et *l'Hakarmel*, à Vilna, ces deux derniers rédigés en hébreu. A Pétersbourg fut fondée *l'Hebra Mefizij Haskela*, association destinée à répandre l'instruction au moyen des deux langues. Une russification de la nouvelle classe d'intellectuels juifs commença, ainsi que l'avait désiré le gouvernement. L'assimilation qui se poursuivait depuis longtemps en Europe occidentale, se répandit ici seulement dans la classe aisée de la société.

Un esprit libre imprégnait la littérature. Le poète hébreu *Julda-Leib Gordon* luttait dans ses chants (*Schiri-JLida*, 1868) contre le rabbinisme pétrifié, et dans sa prose (*Olam Keminbago*) tournait en dérision la croyance des Hassidim en leurs rabbis miraculeux.

Moïse-Leib Lilienblum parla d'une réforme religieuse et dans son ouvrage (*Hataoth Neourim*, 1876), il raconta les misères que lui avaient fait subir les rabbins fanatiques. *Peretz Smolenskine* publia à Vienne, à l'usage des *Maskilim* (partisans de la Haskala) de Russie, une revue mensuelle *Haschabar* (1869-1881), où lui et ses collaborateurs prêchaient la culture européenne et la lutte contre le cléricalisme, contre les " professionnels de la sainteté ", mais aussi contre l'assimilation extrême. Dans le roman de Smolenskine : *Un errant sur le chemin de la vie*, sont décrits les égarements de la jeune génération ballottée entre l'ancien et le nouvel ordre des choses. Dans un esprit d'assimilation, *Leib Levanda* et *Grigori Bogrov* firent des descriptions semblables en langue russe (*l'époque ardente*, 1872 ; *Les souvenirs d'un Juif*, 1873).

Ce courant rafraîchissant se fit sentir jusque dans la pauvre littérature yiddisch. Auparavant, seuls quelques Maskilim avaient écrit dans la langue populaire. *Aïsik-Méir Dik*, de Vilna, et *Israël Axenfeld*, d'Odessa, brossèrent des tableaux tristes ou comiques des anciennes mœurs, dans leurs contes et leurs drames (*L'anachorète de Berditchev* et beaucoup d'autres récits de Dik ; *La première recrue*, d'Axenfeld). Plus tard, le *Hamélitx*, à Odessa, commença la publication de l'hebdomadaire yiddisch *Kol Mevacher* (1862-1871) avec une tendance maskilliste progressiste. À cette époque, commencèrent aussi à paraître en yiddisch les remarquables ouvrages de l'écrivain hébreu *Chalom Jacob Abrahamovitch* qui prit le nom de *Mendele Moher Seforim*. Dans son drame satirique *La Taxe* (1869) et dans le beau récit allégorique *La Jument* (1873), il décrit les puissants, qui dans les communautés imposaient leur bon plaisir à la masse abêtie, et en général les classes dominantes opprimant les plus faibles. Mendele fut le fondateur de la nouvelle littérature en cet idiome populaire vivant, qui auparavant était dénommé *jargon* et qui plus tard s'éleva à la hauteur d'une véritable langue moderne - le yiddisch.

L'antisémitisme en Europe et les pogromes en Russie (1881-1903)

Près d'un siècle s'était écoulé depuis la Révolution française, qui avait proclamé les grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité, et l'on eut pu croire que l'émancipation juive était déjà un fait accompli en Europe occidentale et allait bientôt être réalisée en Russie et en Europe orientale. Mais c'était là un faux espoir. Précisément parce que l'émancipation était en marche, on vit renaître la vieille haine contre le Juif, mais sous une forme nouvelle. Dans une grande partie de la société chrétienne, on pensait ainsi : " le Juif qui jusqu'à présent a été tenu à l'écart et méprisé, s'introduit maintenant parmi nous comme un citoyen ayant tous nos droits ; il a utilisé la liberté pour s'enrichir, pour créer de grandes maisons commerciales et des banques, mais il ne s'en contente pas : il veut encore devenir fonctionnaire, médecin, professeur, avocat, ingénieur, écrivain, journaliste et il occupe dans les professions libérales, des postes que pourraient occuper nos chrétiens ; dans le journalisme, des écrivains juifs de talent jouissent d'une grande influence et peuvent corrompre le chrétien, lecteur de leurs journaux libéraux ou radicaux ; le Juif cultivé veut s'assimiler à nous, il a l'aspect d'un Allemand, d'un Français, d'un Russe, mais au fond, il nous est malgré tout étranger, et non seulement par sa religion, mais par son caractère, par sa race d'origine sémitique asiatique, et jamais, nous ne pourrions mener avec lui une vie commune. " C'est ainsi que vers 1880, germa en *Allemagne* une nouvelle forme de haine contre les Juifs : l'antisémitisme.

Les premiers champions de l'antisémitisme furent le journaliste *Marr*, le pasteur berlinois à la cour impériale : *Stoecker*, l'historien prussien *Treitschke* et le philosophe aveugle *Dubring*. Une ligue antisémite fut fondée ; au cours d'assemblées tenues à Berlin, on prononça des discours enflammés sur le " danger juif " ; on réunit des milliers de signatures pour appuyer une pétition adressée au chancelier Bismarck, et contenant les prétentions suivantes : ne plus laisser entrer en Allemagne des Juifs de pays étrangers, refuser aux Juifs l'accès aux postes d'État, en particulier aux postes d'instituteurs. Les députés libéraux du Parlement prussien protestèrent violemment, dans leurs discours contre de telles prétentions ; les plus grands savants d'Allemagne firent de même dans leur appel (1880). Le chancelier Bismarck ne donna pas de réponse officielle à la pétition antisémite, mais en fait, le gouvernement en tint compte et céda à ses exigences : il était rare de voir un poste d'État confié à un Juif ; des savants juifs réputés devenaient rarement professeurs aux universités ; on ne laissait pas entrer les Juifs de Russie et de Pologne. Le mouvement antisémite ne cessait de croître ; au Reichstag, les députés antisémites discourent constamment contre les Juifs. Finalement, dans l'Allemagne " éclairée " fut renouvelée l'accusation médiévale du " meurtre rituel ". Elle donna lieu à plusieurs procès scandaleux (à Xanten 1892, à Konitz 1900). Les Juifs ressentirent un grand découragement.

En *Autriche*, ce fut pis encore. L'épidémie d'antisémitisme se répandit dans toutes les provinces : il y eut des antisémites allemands à Vienne, polonais en Galicie, hongrois en Hongrie. Un professeur catholique, Röhling, publia un livre venimeux : *Le Juif du Talmud*. À l'instar des ecclésiastiques du moyen âge, il voulait y démontrer que le Talmud ordonnait de haïr les chrétiens. Röhling fut appelé à comparaître en Justice par le Dr. Joseph Bloch, député juif au Reichsrat, qui prouva que l'antisémite n'avait rien compris au Talmud et qu'il avait produit des citations fausses (1882). Mais ce ne fut pas d'un grand secours, et à cette même époque, les antisémites provoquèrent en Hongrie un procès de " meurtre rituel " qui eut un retentissement mondial. Dans la bourgade de Tisza-Eszla, une servante chrétienne disparut, et le bruit se répandit que les Juifs l'avaient égorgée pour les besoins de leur Pâque. On amena un jeune garçon, fils d'un bedeau juif, à déclarer aux juges qu'il avait vu dans la synagogue, à travers la fente d'une porte, son père et d'autres Juifs égorger la jeune fille. Le pays fut troublé. Des émeutes anti-juives éclatèrent dans plusieurs villes, mais le gouvernement hongrois n'en permit point l'extension. Après un long procès, la cour de Justice, se rendant à l'évidence, reconnut que tous les accusés étaient innocents, et les mit en liberté (1884). En Hongrie, la situation s'améliora, mais dans la capitale autrichienne, à Vienne, les antisémites gagnèrent du terrain, si bien qu'ils prirent

tout le pouvoir dans l'administration de la ville et élirent comme maire un violent anti-juif, Lueger, dont les Juifs eurent beaucoup à souffrir (1896).

Pour un temps, la France s'embourba, elle aussi, dans le marais antisémite. Le journaliste *Drumont*, auteur du livre mensonger *La France juive* (1886) menait une violente agitation. Ce mouvement s'étendit dans certains milieux militaires réactionnaires. Un officier juif, le capitaine *Dreyfus*, était attaché à l'état-major du ministère de la Guerre. Un jour, on découvrit que des plans secrets avaient été livrés à un agent allemand, crime de haute trahison envers la France. Aussitôt on soupçonna le seul Juif de l'état-major, Dreyfus, qui était totalement innocent. On le traduisit immédiatement devant un Conseil de guerre, et il fut déporté à l'île du Diable en Amérique du Sud (1894). Mais il se trouva des hommes – et parmi eux les meilleurs de France, tel le célèbre écrivain *Zola*, qui établirent que les officiers antisémites de l'État-major avaient produits des faux documents, afin de perdre le capitaine juif. Une lutte commença dans la presse et au Parlement pour la révision du procès. Elle dura plusieurs années. C'est à cette époque que le publiciste juif Bernard Lazare écrivit son ouvrage fameux, *l'Antisémitisme* avant de se rallier au sionisme. L'esprit d'équité prit le dessus ; on dut ramener Dreyfus de l'île du Diable, et finalement sa complète innocence fut démontrée, ainsi que la culpabilité entière des antisémites (1903). Après cette affaire, le parti antisémite perdit son influence en France, et la population juive retrouva sa tranquillité.

La maladie chronique de l'antisémitisme causa les plus grands maux aux quatre millions d'habitants qui formaient le centre juif de Russie. Là, et particulièrement dans la partie méridionale du pays –en Ukraine– elle amena des pogromes massifs, comme au vieux temps de Khmielnitzki et de Gonta. En 1881, commença en Russie une réaction politique qui se poursuivit pendant plusieurs dizaines d'années jusqu'à la guerre mondiale. Des révolutionnaires avaient tué le Tzar Alexandre II, espérant qu'ainsi la Russie allait être libérée de l'autocratie tsariste, mais il en advint tout autrement. *Alexandre III*, le fils de la victime, abolit les minces réformes politiques de son père et établit un régime despotique, dont les masses juives eurent à souffrir particulièrement. Il se considérait comme un souverain exclusivement russe et croyait que tout le peuple russe haïssait les Juifs, car dans les premières années de son règne des pogromes avaient éclaté au sud de la Russie. Bientôt après la mort d'Alexandre II, on répandit le bruit que c'étaient les Juifs qui avaient tué le bon tsar et que son fils permettait de les châtier. En avril et en mai 1881, de grandes bandes d'Ukrainiens et de " katzaps " (ouvriers venus de la Grande Russie) se ruèrent sur les Juifs dans les villes d'Elisabethgrad, Odessa et dans quantité de cités de moindre importance, sans négliger de nombreux villages ; on massacra des Juifs, on détruisit leurs maisons, on pilla leurs biens. Rarement, les autorités prenaient des mesures contre les vandales : le gouverneur-général de Kiev, antisémite déclaré, assistait à Kiev aux exploits des bandes déchaînées, qui durèrent deux jours. En 1882, de nouveaux pogromes éclatèrent à Balta et dans quelques autres villes. Le nombre total des pogromes de cette période, atteignait 150. Ce n'est qu'en mai 1882 que le gouvernement de Saint-Pétersbourg déclara que de tels " désordres " étaient intolérables et annonça que les actes de violence seraient dorénavant sévèrement punis ; mais par voie légale, il fallait agir en sorte que les Juifs ne pussent trop consolider leur situation en Russie.

Une série terrible d'ukases s'abattit alors sur eux. On leur interdit de s'établir dans les campagnes et en général sur un terrain quelconque en dehors des villes (lois de mai 1882). Les villes ouvertes aux Juifs n'étaient que celles de la " zone ", dans les régions méridionales, et l'on veillait scrupuleusement à ce qu'aucun Juif ne pénétrât point dans les " gouvernements russes ". On chassa les Juifs de Saint-Pétersbourg, de Moscou et d'autres villes où le " droit de séjour " n'avait été accordé qu'à des groupes privilégiés de gros négociants, de diplômés et de maîtres-artisans. En 1891, Alexandre III ordonna " d'épurer " Moscou : on chassa des milliers de familles juives, ne laissant dans la ville que les possesseurs privilégiés de patentes et les titulaires de diplômes

universitaires. Afin que le nombre des diplômés n'augmentât pas, on établit un *numerus clausus* pour les enfants juifs fréquentant les écoles secondaires et supérieures : dans les lycées et dans les universités, on n'admettait pas plus de dix pour cent d'élèves juifs. Ceux qui, après tant de difficultés, avaient terminé leurs études universitaires, ne pouvaient être ni avocats ni fonctionnaires d'État.

On limita encore le nombre de professions accessibles aux Juifs (par le monopole d'État sur le commerce des vins et sur les auberges) sans autoriser de nouveaux gagne-pain. Le travail des champs leur était interdit, puisqu'ils n'avaient pas le droit d'habiter dans les villages. Dans tous les domaines possibles, on opprimait, persécutait, abaissait le Juif. Les Juifs russes quittèrent le pays par milliers, fuyant dans tous les coins du monde. Au lendemain des premiers pogromes, au cours des années 1881-1882, commença la *grande émigration* en Amérique et en Palestine.

La grande émigration : Amérique et Palestine

Deux voies s'ouvrirent pour les émigrants de Russie : une voie large vers l'Amérique et une voie étroite vers la Palestine.

Des Juifs vivaient en Amérique presque depuis la découverte du Nouveau Monde. On dit que quelques Marranes espagnols avaient accompagné Christophe Colomb dans son voyage, l'année même de l'expulsion d'Espagne (1492). Ensuite, des Juifs séphardim ou des Marranes s'établirent en Amérique centrale et en Amérique du Sud : au Mexique, au Pérou, au Brésil. Les Marranes étaient pourchassés jusque dans ces contrées par l'Inquisition espagnole et portugaise qui, là aussi, les faisaient périr sur le bûcher ; aussi s'enfuirent-ils dans les possessions hollandaises et anglaises de l'Amérique du Nord, où ils purent librement retourner au Judaïsme. Au XVIII^e siècle, une colonie juive existait déjà dans la Nouvelle-Amsterdam qui reçut plus tard le nom de New-York ; les Séphardim s'établirent plus tard dans d'autres villes de l'Amérique du Nord ; et lorsque, au XVIII^e siècle, éclata la guerre de l'Indépendance américaine (1776), il s'y trouvait déjà un groupe d'Aschkenazim venus d'Allemagne et de Pologne. Des banquiers juifs aidèrent Washington, le libérateur américain, en lui fournissant de gros crédits. Quand les premiers treize États de l'Amérique du Nord s'unirent sous la présidence de Washington et proclamèrent leur fameuse *Déclaration* (1776), on y trouva un article assurant les mêmes droits à tous les citoyens sans distinction de religion ou de race : " Tout homme qui croit à l'existence de Dieu doit jouir de ses droits civiques ". Ainsi, le nouvel État américain, la République des États-Unis, proclama l'émancipation juive quinze ans avant la Révolution Française.

Au cours du XIX^e siècle, l'immigration des Aschkenazim aux États-Unis s'intensifia. Des négociants juifs d'Allemagne et d'Autriche s'enrichirent en Amérique. Après eux, vinrent des juifs polonais et russes, mais en petit nombre. En 1880, l'Amérique entière comptait 250.000 Juifs. L'immigration en masse ne commença qu'en 1881 et 1882, après les premiers pogromes de Russie. Des milliers de familles juives de l'Europe orientale—Russie, Pologne, Galicie, Roumanie — se dirigèrent vers l'Amérique, et d'année en année le courant de l'émigration devint plus fort. D'abord, on estimait à trente mille le nombre des Juifs qui émigraient chaque année de tous ces pays ; plus tard, le chiffre atteignit annuellement cent mille. C'est ainsi qu'au cours de 35 années, jusqu'à la guerre mondiale, s'épanouit en Amérique du Nord l'un des plus grands centres juifs (plus de trois millions). Des agglomérations plus petites se formèrent au *Canada* et dans la *République Argentine* ; là, le baron *Maurice de Hirsch*, philanthrope juif de Paris, acheta des terrains (1892), et de grandes colonies de cultivateurs se créèrent.

Une partie des émigrants de Russie s'établirent très loin, dans une autre contrée : en *Afrique du Sud* (Johannesbourg, Le Cap).

C'est dans la peine et dans la douleur que naquit le centre juif du Nouveau Monde. Durant des dizaines d'années, de grands paquebots transportaient à travers l'Atlantique des émigrants juifs. Des malheureux couraient chercher le bonheur dans la Libre République —et beaucoup le trouvèrent. La chose n'alla pas sans de grosses difficultés. L'émigrant pauvre qui débarquait à New-York, devait commencer par les travaux les plus pénibles dans une fabrique ou dans une " sweating-house " (atelier de confection où l'on travaillait jour et nuit), par le colportage et autres humbles métiers, jusqu'à ce qu'il trouvât une situation meilleure. Mais avec le temps, l'installation de l'émigrant en Amérique devint de plus en plus aisée, car beaucoup avaient des parents et amis parmi ceux qui les avaient précédés ; les anciens aidaient les nouveaux venus. A New-York et dans d'autres grandes villes (Philadelphie, Boston, Chicago), ils vivaient ensemble dans des quartiers à eux. Là, ils se réunissaient dans leurs clubs ou ils retrouvaient des émigrants venus des mêmes régions (polonais, lithuaniens, ukrainiens) ; là se trouvaient leurs oratoires et leurs écoles, leurs groupements de charité et diverses organisations. Les masses ouvrières s'unirent en syndicats professionnels (Unions). Dans les milieux des émigrants, on parlait yiddisch, comme dans l'ancienne patrie, et on lisait des journaux yiddisch, A New-York, les grands quotidiens : *La Gazette juive*, le *Quotidien juif* et *En avant*, comptaient de nombreux lecteurs. Dans la littérature, les publicistes et poètes *Ab. Kaban*, *A. Liessine*, *Moriss Rosenfeld*, le dramaturge *Jacob Gordine* et beaucoup d'autres devinrent célèbres. Une littérature scientifique juive en langue anglaise se développa parallèlement ; la première grande *Encyclopédie juive*, en douze volumes, parut à New-York (1901-1905).

En ces mêmes années 1881-1882, alors qu'en Russie commençait le grand exode vers l'Amérique, on s'y préparait aussi à une migration que l'on considérait comme une sorte de délivrance du Galouth. Des jeunes gens, et aussi des hommes d'âge mûr, parmi les intellectuels furent, après les premiers pogromes, déçus dans leur espoir d'une vie harmonieuse entre Juifs et chrétiens. Ils estimèrent que la seule solution de la question juive était d'en finir avec l'exil, de retourner dans le foyer central, en *Eretz-Israel*, de le relever de ses ruines par des procédés modernes. La vieille idée messianique fut exprimée sous une forme nouvelle par l'ancien réformiste M. L. *Lilienblum* et par le Dr. *Léon Pinsker* d'Odessa (*Autoémancipation*, paru en allemand, à Berlin, 1882). Un groupement d'étudiants juifs et de Maskilim se fonda sous le nom de *Bilou* (initiales des mots *Beth Jacob lehou venelho* : Enfants de Jacob, levons-nous et partons). Les membres de ce groupement résolurent de se fixer en Palestine, d'y travailler la terre et de montrer par l'exemple comment fonder de nouvelles colonies de paysans juifs. L'enthousiasme des premiers colons fut immense, mais le résultat s'avéra bien mince, comparé à leur vaste programme national. Avec beaucoup de difficultés, près de trente colonies furent fondées en vingt ans (Richon le Sion, Hedera, Roch Pina, Zichron-Jacob, Rehovot et autres) comptant plusieurs milliers d'habitants. On les installa grâce à l'aide des *Hovevé-Zion* (Amis de Sion) qui se trouvaient en Russie et du baron Edmond de Rothschild, de Paris. Le gouvernement turc entravait considérablement l'immigration en Palestine, mais rien n'arrêtait les ardents " Amis de Sion " tant leur était chère l'idée de ressusciter la patrie historique juive. Le nombre des habitants juifs augmenta dans les villes aussi : Jérusalem, Jaffa, Haïfa, Tibériade, Safed. Aux pieux vieillards, qui y venaient pour passer leurs dernières années en Terre Sainte, pour prier et pleurer sur les ruines du Temple, s'étaient joints des hommes dont le but était de relever les ruines, de ranimer le pays. Cependant, beaucoup d'entre les " Amis de Sion " comprirent que le peuple tout entier ne pouvait être libéré par cette lente colonisation palestinienne. Selon le publiciste et penseur *Ahad Haam* (Ascher Guinzberg), il ne pouvait se créer en Palestine qu'un " centre spirituel " de culture nationale comportait la résurrection de la langue hébraïque, un centre de judaïsme destiné à exercer une grande influence sur le peuple juif du monde entier (les articles d'Ahad Haam sont réunis dans son principal ouvrage, *Au Carrefour*).

Le mouvement National et Social

L'antisémitisme en Europe occidentale et les pogromes en Russie n'affaiblirent point le peuple juif ; ils fortifièrent au contraire sa volonté de lutter pour un avenir meilleur. L'énergie réveillée se développa dans deux directions : *nationale* et *sociale-révolutionnaire*. Souvent ces deux tendances fusionnèrent en une seule : nationale-sociale.

La tendance nationale s'affirma en premier lieu sous la forme du Sionisme. Déjà, les premiers chefs des *Amis de Sion*, Lilienblum et Pinsker, annonçaient que les souffrances juives ne cesseraient pas tant que les Juifs vivraient parmi des étrangers ; mais la mise en pratique de cette idée n'était qu'une colonisation restreinte, en Palestine, qui ne pouvait sauver de l'exil, même la centième partie du peuple juif. Théodore Herzl, journaliste viennois, fut amené, par le mouvement antisémite en Autriche et en France, à l'époque de l'affaire Dreyfus, à méditer sur le sort de son peuple. Il conçut l'idée du Sionisme sous sa forme la plus radicale - ou bien le peuple disparaîtrait dans l'exil, ou il ressusciterait en Palestine comme nation libre dans un pays à lui, sous forme d'État autonome. En 1896, Herzl publia un livre intitulé *l'État juif* où il développa cette idée et proposa le plan d'une organisation juive mondiale chargée de trouver les possibilités politiques et financières d'une colonisation massive en Palestine.

Au journaliste viennois pénétré d'enthousiasme se joignit le célèbre écrivain *Max Nordau*, vivant à Paris, chez qui l'antisémitisme avait aussi réveillé le sentiment national juif. Tous deux convoquèrent dans la ville suisse de Bâle le premier *Congrès sioniste* (1897), auquel participèrent bon nombre des *Amis de Sion*.

Le congrès adopta la résolution suivante : " Le Sionisme veut créer en Palestine un foyer juif dont la sécurité serait politiquement assurée ; pour y parvenir, il est nécessaire d'établir dans le pays des cultivateurs, des artisans, des industriels juifs, de fonder partout des organisations juives pour fortifier la conscience du peuple et obtenir l'accord des gouvernements sur les buts du Sionisme. "

Le " sionisme politique " enflamma bientôt des milliers de cœurs juifs dans le monde entier, particulièrement en Europe orientale. Herzl engagea des négociations diplomatiques avec le sultan turc et avec les gouvernements des autres pays, en vue d'obtenir que la Palestine fût réservée à une colonisation juive massive ; mais ses efforts restèrent vains. Aux congrès sionistes réunis chaque année, il exposait ses espoirs et ses déceptions et, dans des discours enflammés, il en appelait au peuple, afin de poursuivre l'œuvre, de réunir des fonds et d'organiser une grande action nationale. Durant sept ans, Herzl lutta pour son idéal sacré, en butte à des difficultés extérieures et intérieures ; ses forces s'épuisèrent à la peine ; il mourut jeune encore, à l'âge de 44 ans (1904). La tâche que le sionisme politique s'était donnée, s'avéra comme illusoire : obtenir l'accord du sultan et des grandes puissances pour créer un État juif dans un pays appartenant à des souverains et à des peuples étrangers, était chose impossible.

Les sionistes politiques maintinrent leur organisation sous la conduite de Nordau et d'autres amis de Herzl. Au sein de l'organisation se constitua un groupe de " territoriaux ", ayant à leur tête l'écrivain juif anglais *Zangwill* ; ceux-là estimaient que, si la Palestine ne pouvait redevenir juive, il fallait créer un pays juif ailleurs, sur un territoire désert ou à peine peuplé. Mais ce projet échoua également. On s'en tint donc à la colonisation palestinienne en petit, qui se poursuivait parallèlement à la grande émigration en Amérique. En Eretz-Israël, de nouvelles colonies furent créées et le nombre des habitants augmenta dans les villes. Une nouvelle cité juive : *Tel-Aviv*, s'édifia près de Jaffa, au bord de la mer. Les écoles hébraïques pour enfants s'épanouirent et une génération grandit pour laquelle l'hébreu devint une langue vivante, employée partout, dans la maison et au dehors.

En dehors du sionisme, le mouvement national s'exprima dans *l'autonomisme ou populisme*. Les sionistes politiques dédaignaient le Galouth, oubliaient que, même si la colonisation en Palestine réussissait des millions de Juifs resteraient dans la Diaspora et devraient lutter pour leur existence nationale. Cette lutte, le peuple l'avait menée durant deux mille ans. Il fallait l'adapter maintenant aux nouvelles formes de vie. Si, jadis, le peuple s'était conservé en se séparant du monde entier par une barrière de coutumes religieuses, il fallait désormais, alors que le monde n'était plus aussi rigoriste, utiliser toutes les autres forces nationales, autrefois confondues avec les conceptions religieuses ; veiller à l'autonomie des communautés juives, à la conservation de la langue populaire parlée par plus de la moitié du peuple juif, créer des écoles et une littérature en cette langue, bref : se présenter comme partie d'une nation juive, réclamer dans chaque pays non seulement des droits civiques, mais aussi la liberté nationale culturelle, l'autonomie. Cette idéologie fut adoptée par le " parti populaire " juif et par d'autres partis démocratiques.

Le mouvement national influa beaucoup sur la culture des " pays d'exil ". Il s'y produisit une véritable renaissance, un épanouissement de la poésie et des autres genres littéraires. Dans la littérature hébraïque, *Allad Haam* et le poète *Haïm-Nahman Bialik*, occupèrent une place d'honneur. Chez tous deux, le passé et le présent du peuple juif fusionnèrent en une harmonieuse unité ; c'était, au plus profond de la pensée et du sentiment, une conception nationale du monde. Tous deux élevèrent le style hébreu moderne à la plus haute perfection, tant dans la prose, que dans la poésie. En même temps se ranima la littérature dans la langue polonaise : le yiddisch. Mendélé Moher Seforim enrichit les deux langues dans lesquelles il écrivit. Son roman : *Dans la vallée des larmes*, met en relief la vie populaire juive au XIXe siècle. Mendélé, " grand-père de la littérature yiddisch " eut des petits-fils très doués. L'humoriste Chalom-Aleikhem (Chalom Rabinovitch) dépeignait le côté comique de la vie juive, en faisant " rire à travers les larmes ", car, au fond, le tableau était profondément triste. *Isaac-Leib Peretz* débuta par des contes réalistes tirés de la vie juive en Pologne, et termina par de belles " histoires populaires ", qu'il auréola d'une atmosphère hassidique. Quant à la littérature juive en langue russe, la jeune génération se laissa charmer par les poèmes de *Simon Froug* ; au temps des premiers pogromes, ce poète avait déjà chanté la " douleur juive ". Froug écrivit aussi de beaux poèmes en yiddisch. Nombre d'autres écrivains se distinguèrent dans divers domaines. Le journalisme se développa : les quotidiens hébraïques *Hamelitz* et *Hatzfira* ; les quotidiens yiddisch : *l'Ami*, la *Journée* ; les hebdomadaires russes : *Voskhod* (Le Levant), *Rassviet* (L'Aube), etc.

Parallèlement au mouvement national, grandissait la participation au mouvement socialiste et révolutionnaire. L'année où naquit à Bâle l'Organisation Sioniste, vit aussi la fondation à Vilna, d'une organisation secrète sous le nom de : " L'Union générale juive des ouvriers de Russie et de Pologne ", en abrégé Bund (1897). Le Bund répandait en yiddisch des idées révolutionnaires dans la masse juive ; ce fut au début, la seule particularité nationale du nouveau parti ; mais plus tard, le Bund reconnut que les Juifs constituaient une nation qui devait lutter, non seulement pour ses droits civiques et politiques, mais aussi pour ses droits nationaux. Outre le Bund, furent fondés des partis mixtes, à la fois sionistes et socialistes, le *Poalé-Zion* et les *Sionistes-Socialistes*. Ces partis menèrent une lutte ouverte contre le gouvernement russe, en particulier pendant la révolution de 1905. Des révolutionnaires juifs appartenant au parti social-démocrate et au parti social-révolutionnaire russe, participèrent à des démonstrations d'étudiants, à des grèves d'ouvriers et à des actes terroristes contre les maîtres de la Russie tsariste.

Le gouvernement russe qui combattait les insurgés par le fer et le feu, était particulièrement exaspéré contre les révolutionnaires juifs, et se vengeait sur toute la masse juive. En 1903, le gouvernement rendit possibles deux sanglants pogromes à *Kichinef* et à *Homel*. Les Juifs et les intellectuels y répondirent en intensifiant leur activité dans la révolution de 1905.

Les partis démocratiques modérés russes, qui luttèrent contre le gouvernement, comptaient eux aussi beaucoup de membres juifs dans leurs rangs (Vinaver était un des leaders du parti libéral, constitutionnel-démocrate). Il se constitua une " Association pour l'obtention des droits civiques, politiques et nationaux en faveur du peuple juif en Russie ". Encore une fois, le gouvernement répondit à toutes les exigences juives par des pogromes que perpétrèrent ses partisans, les antisémites dits " Cent Noirs " (Union nationale du peuple russe). La révolution ayant obligé Nicolas II à lancer son manifeste d'Octobre 1905, les " Cent Noirs " organisèrent en une semaine six cents pogromes anti-juifs en Ukraine et dans d'autres parties de la Russie. Au temps du premier parlement russe, la Douma, où siégeaient douze députés juifs, le gouvernement toléra un sanglant pogrome à Bielostok (1906). La Douma fut d'ailleurs dissoute par le tsar et une réaction féroce commença ; elle dura dix ans, jusqu'à la fin de la guerre mondiale. Peu de temps avant la guerre, le gouvernement relança contre les Juifs l'ancienne calomnie du meurtre rituel : les " Cent Noirs " accusèrent un Juif, *Mendel Beiliss*, d'avoir tué un jeune garçon russe afin d'utiliser son sang pour la Pâque, tout comme au sombre moyen âge. L'affaire dura plus de deux ans et eut des répercussions dans le monde entier ; finalement, on fut obligé de se rendre à l'évidence et d'acquitter Beiliss (1913).

Les Séphardim dans l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc, Tripolitaine, Égypte). Les Falachas (Abyssinie)

L'expansion coloniale de l'Europe dans les autres parties du monde donna le signal du réveil aux anciennes colonies séphardites dans l'Afrique du Nord, plongées dans une longue stagnation. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où les Juifs bannis d'Espagne et du Portugal, avaient accosté la rive africaine et s'étaient installés en Algérie, en Tunisie, au Maroc et dans les autres pays musulmans. Dans ces contrées, gouvernées par des sultans locaux, despotes subordonnés généralement au pouvoir suprême du sultan turc, se maintenait encore le fanatisme religieux des fidèles du Coran, fanatisme qui ne s'était apaisé qu'en Turquie européennes. Le commandement du Coran, selon lequel les non-musulmans devaient, dans les pays de l'Islam, vivre humiliés, payant aux mahométans un tribut pour le droit de résider parmi eux, était rigoureusement appliqué aux Juifs. Enfermés dans des quartiers spéciaux, crasseux, ils étaient tenus de porter un vêtement qui les distinguât, de saluer humblement les musulmans, de ne monter que des ânes, le cheval leur étant interdit, de payer aux gouvernants et aux fonctionnaires des impôts énormes. Toutes ces mesures ne les garantissaient guère de la misère : souvent les gouvernants réquisitionnaient une bonne part des biens juifs et des recettes des commerçants ; des bandes d'indigènes envahissaient les quartiers juifs, mettant tout à sac, blessant et tuant les habitants.

Ces humiliations séculaires ravalèrent les orgueilleux Séphardim au rang de parias, abaissèrent leur niveau intellectuel et les maintinrent à l'écart de leurs frères européens, émancipés au point de vue politique et culturel.

Les premiers rayons de la civilisation européenne ne pénétrèrent dans ces ténèbres qu'avec la conquête de l'*Algérie* par les Français, en 1830. Désormais les juifs algériens persécutés pouvaient chercher refuge contre les fanatiques arabes auprès des autorités françaises. Longtemps ils luttèrent pour obtenir la naturalisation, les droits de citoyens français, tandis que les Arabes n'y aspiraient nullement. Le gouvernement français accorda à de nombreux juifs la naturalisation française, cependant chaque fois sur requête spéciale. Mais en 1870, le ministre de la justice Adolphe Crémieux, juif lui-même et qui aspirait à soulager, dans tous les pays, la vie de ses frères malheureux, fit voter une loi accordant à tous les juifs algériens la naturalisation française. Ils recevaient ainsi les droits que ne possédaient pas encore la population arabe, hostile au pouvoir

étranger. La jeunesse juive recevait l'instruction en des écoles nouvelles, fondées par l'alliance israélite universelle dans les principales villes d'Algérie. Des professeurs juifs de Paris veillaient à faire assimiler à leurs élèves séphardites l'esprit européen, et, en particulier, français (l'enseignement était fait en français).

La population arabe considérait avec envie ces juifs qui, hier opprimés, se rapprochaient maintenant des concurrents et jouissaient de la plénitude des droits. Des agitateurs musulmans fanatiques, soutenus par des commerçants chrétiens, surtout espagnols et italiens, tirèrent profit de cette situation pour soulever en Algérie un mouvement anti-juif. Pendant qu'à Paris se déroulait la campagne antisémite suscitée par l'affaire Dreyfus (voir chap.45), les Juifs étaient assaillis dans les districts d'Alger, d'Oran, de Constantine (1898 - 99). Par la suite, ses désordres s'apaisèrent, mais de temps en temps eurent lieu des excès dirigés contre les Juifs.

Cependant, en cent ans, depuis 1830, la population juive d'Algérie est passée de 30 000 à 80 000 âmes.

En *Tunisie*, où depuis 1881, s'était établi le protectorat français, les Juifs ont obtenu la parité des droits impartis aux indigènes musulmans, sans les privilèges de la naturalisation française. Au point de vue culturel, la population juive des villes tunisiennes (Tunis, Bizerte, Gabès, Sfax) présente un caractère plus oriental qu'européen. Seule la jeunesse instruite dans les écoles de *l'Alliance Israélite* semble aspirer à la civilisation française. Avant la grande guerre, la population juive de Tunisie comptait 100 000 âmes.

Le foyer le plus intense de fanatisme musulman et d'humiliation juive fut, jusqu'à ces derniers temps, le sultanat du Maroc. Les quartiers juifs ou *mellahs* de Fez, de Marrakech, de Casablanca, de Tétouan, de Mogador, étaient strictement clos, et les sévères lois du Coran, relatives aux " infidèles " méprisables y étaient appliquées à des milliers d'hommes. Non seulement les sultans, mais n'importe quel fonctionnaire se considérait en droit de sévir contre les Juifs comme bon lui semblait : de les battre, de les spolier, de les bannir. Parfois, lorsque les cris des victimes s'élevaient trop haut, les diplomates des pays européens résidant au Maroc y faisaient écho, surtout dans le port de Tanger où sont concentrées les plus importantes entreprises juives. L'Alliance Israélite de Paris et *l'Anglo-Jewish Association* de Londres s'adressaient à leurs gouvernements, demandant qu'ils prissent la défense des Juifs marocains. Mais le salut n'arriva qu'en 1912, lorsque le Maroc passa sous le protectorat de la France et de l'Espagne.

Dépités par l'occupation étrangère, les Maures passèrent leur colère sur les Juifs et organisèrent un véritable pogrome à Fez. Mais, par la suite, ces excès devinrent beaucoup plus rares. Sur 120 000 juifs marocains, 90 000 se trouvent sous la protection du résident général français, 20 000 sous celle du résident espagnol, et 10 000 sous celle du corps diplomatique international à Tanger. Les Séphardim, ou habitants des ports, pour la plupart gros commerçants, parlent entre eux l'espagnol, mais tous manient plusieurs langues européennes. À l'intérieur du pays, les Séphardim se sont confondus avec la population juive indigène ; ils usent de l'arabe. Partout, les écoles de l'alliance israélite appareillaient la civilisation française, mais le mouvement assimiler heures qui en résultent trouvez, dans le celui-ci vain, une opposition nationale, inspirant à la reconnaissance de la culture géographique sur une base européenne.

En 1912 également, l'Italie a annexé à ses possessions africaines la Tripolitaine avec l'antique Cyrénaïque, qu'elle enleva à la Turquie. De cette façon, encore 30 000 juifs du continent noir reçurent la possibilité d'entrer dans la sphère de la civilisation européenne. À l'instar des Juifs de la Tunisie voisine, ils ont conservé l'autonomie communale dans les villes de Tripoli, de Bengazi, etc.

Quand les italiens eurent occupé l'Érythrée, à la frontière de l'Abyssinie, on s'intéressa à la tribu judéo-éthiopienne des Falashas, qui, depuis l'antiquité, gardait intacts bien des traditions religieuses du judaïsme. Un explorateur juif, l'orientaliste Faitlovitch, se rendit en Abyssinie (1904 - 1908). Il rapporta sur les Falashas des notions exactes : cette nombreuse tribu, qui compte 57 000 personnes, est exposée à la propagande des missionnaires chrétiens qui cherchent à la convertir. Des comités juifs furent informés en France et en Italie, afin de sauvegarder ces restes de l'antique Israël ("Pro Falashas "). Un séminaire fut fondé en Érythrée, où des Falashas recevaient une instruction suffisante pour compléter, à leur tour, les cadres des instituteurs. En 1923, dans la capitale de l'Abyssinie, Addis-Abeba, fut ouverte une école pour les enfants falashas où professent, depuis, leurs compatriotes formés par une éducation européenne.

La colonie juive d'Égypte est concentrée principalement au Caire et à Alexandrie. Le protectorat anglais, qui engloba l'Égypte en 1882, fit entrer ce pays, berceau du judaïsme antique, dans le courant de la civilisation européenne. Aujourd'hui la colonie juive d'Égypte compte environ 100 000 membres. La vie communautaire y est très intense : écoles, hôpitaux, institutions sociales y fleurissent. Au contraire des autres pays nord-africains, les relations entre Juifs et Arabes égyptiens sont très cordiales.

La Guerre mondiale, la révolution et la guerre civile en Russie

Depuis 1914, année fatale, où éclata la terrible Guerre Mondiale, les catastrophes successives qui ont assombri la vie juive en Europe orientale rappellent les plus sinistres périodes de son histoire. Grande fut la tragédie des Juifs russes persécutés, qui durent envoyer des centaines de milliers de leurs enfants au front, sacrifier leurs vies à une " patrie " qui les torturait constamment par ses décrets et ses pogromes. Plus tragique encore fut la situation lors de la première année de la guerre, lorsque les fonctionnaires du tsar, avec une brutalité inhumaine, chassaient les habitants juifs avec femmes et enfants, des villes qui se trouvaient près du front allemand, car on les soupçonnait de vouloir aider l'ennemi. Des communautés entières furent chassées ainsi des gouvernements de Varsovie, de Kovno et d'une grande partie de la Lithuanie. Les expulsés étaient rejetés de ville en ville et, plus tard, envoyés au fond de la Russie (1915). Dans beaucoup de communautés, on prit en otages des rabbins et des notables, avec menace de les fusiller, si un échec frappait l'armée russe dans la région.

Il va de soi que dans les cœurs des masses si éprouvées, une aversion ardente s'alluma contre le régime tsariste, et lorsque en février-mars 1917 éclata la seconde révolution russe, les Juifs se jetèrent avec enthousiasme dans le mouvement. Au début, tout parut se dérouler favorablement : Nicolas II apeuré abdiqua, le gouvernement provisoire prépara une Assemblée constituante pour établir la République en Russie, mais avant même la réunion de l'Assemblée, l'égalité des droits fut décrétée pour tous les citoyens : Les Juifs reçurent tous les droits civiques, politiques et nationaux (22 mars-4 avril 1917). Ce fut la *Troisième émancipation* dans l'histoire moderne ; elle reconnut la liberté non seulement de l'individu juif, mais aussi du peuple juif (droit national).

Cependant, il ne fut pas donné à ceux qui formaient la plus grande agglomération juive du monde, de trouver la paix dans une nouvelle vie libre. La guerre mondiale se poursuivait, et dans le pays même éclatait la lutte des partis Les Bolcheviks, sous la conduite de Lénine et de Trotsky après une longue lutte, prirent le pouvoir (coup d'État d'octobre 1917) et proclamèrent la République socialiste. Ils écartèrent la Russie de la guerre mondiale mais soulevèrent à l'intérieur du pays, la lutte des classes, qui amena la guerre civile. L'Assemblée Constituante qui devait exprimer la volonté de tout le peuple, fut dissoute par les Bolcheviks, avant même d'avoir été

réunie. Un parlement de soviets fut créé, où régnait le parti bolcheviste ou communiste. Le morcellement de la Russie en différents États commença. La Pologne, la Finlande, plus tard les Pays Baltes (Lettonie, Estonie, Lituanie), et enfin l'Ukraine, se séparèrent de la République des Soviets. L'Ukraine où vivait la moitié des Juifs de l'Ancienne Russie, devint un État indépendant, avec Kiev comme capitale. Une longue guerre commença entre Kiev et Moscou, résidence du gouvernement soviétique (1918-1920). L'Armée rouge bolcheviste pénétra en Ukraine, mais dut reculer devant les bataillons ukrainiens, dont quelques-uns s'intitulaient *bataillon de Khmielnitski*, *bataillon de Gonta*, rappelant aux Juifs les sanglantes années d'autrefois. Une période survint, en effet, qui ne fut pas moins terrible que les temps sauvages qu'elle évoquait. Le chef du gouvernement ukrainien, *Petlioura*, octroya pleine liberté d'action à la nouvelle armée de Haïdamaks, à laquelle se joignirent des bandes barbares commandées par des atamanes cosaques, qui n'avaient qu'un seul mot d'ordre : exterminer les Bolcheviks et les Juifs.

L'année 1919 vit se perpétrer des tueries horribles dans des centaines de communautés. A Proscourov, en Podolie, les Haïdamaks allaient de maison en maison et coupaient des têtes juives ; 1.500 cadavres furent inhumés dans le cimetière juif local. De tels massacres furent commis dans un grand nombre de villes (Jitomir, Fastov, Tcherkassy, Tetiev, Toultschine, Ouman, etc.), régions déjà où le sang juif avait coulé aux XVIIe et XVIIIe siècles... Aux atrocités des gens de Petlioura s'ajoutèrent les pogromes de l'Armée blanche anti-bolcheviste sous le commandement du général russe Denikine, qui, à travers l'Ukraine, s'avancait vers Moscou. En cours de route, les " Blancs ", considérant que tous les Juifs étaient des bolcheviks, les égorgèrent et pillèrent leurs maisons. L'Armée rouge battit l'armée de Petlioura et celle de Denikine. Elle sauva ainsi les Juifs de la mort, mais non de la faim et de l'amer dénuement. L'Ukraine s'unit de nouveau à la Grande Russie et devint soviétique ; le nouveau pouvoir enleva à la classe moyenne, à laquelle appartenait la majorité de la population juive, toutes ses anciennes ressources économiques, et même les droits civiques, que selon la loi soviétique, seuls les membres de la classe ouvrière peuvent posséder en totalité.

Les juifs après la guerre mondiale

La carte de l'Europe fut entièrement transformée après la guerre mondiale. De vieux États s'effritèrent et il s'en constitua de nouveaux. Le Traité de Versailles (1919) reconnut les nouveaux États suivants, qui avaient fait partie de l'ancienne Russie et de l'Autriche-Hongrie : La *République polonaise* avec trois millions de Juifs, la *Lituanie* avec 150 000, la *Lettonie* avec 100 000, l'*Estonie* avec 5 000, la *Tchécoslovaquie* avec 350 000, l'*Autriche* avec 225 000. Le royaume de *Roumanie* qui, avant la guerre opprimait la population juive autant que le faisaient les Russes, prit à la Hongrie et à la Russie un grand territoire (la Bessarabie) et compte en tout, un million de Juifs ; un demi-million sont demeurés en *Hongrie*. Selon les traités de paix, presque tous les nouveaux États prirent l'obligation de reconnaître les droits civiques et nationaux de leurs minorités nationales. Au point de vue formel, les gouvernements s'exécutèrent ; mais en réalité, les Juifs sont encore loin d'être délivrés partout de leurs anciennes souffrances.

En Pologne, selon la Constitution, les Juifs jouissent de tous les droits civiques et politiques ; à la Diète, ils ont leurs députés, pour la plupart, groupés en une fraction nationale particulière, afin de défendre en commun les intérêts de la minorité qu'ils représentent. Mais la situation sociale et économique des Juifs polonais ne s'est pas améliorée. Elle a empiré, par le fait que la Pologne a été retranchée du grand marché Russe, ou elle vendait ses produits naturels et manufacturés, en grande partie à l'aide d'intermédiaires juifs. Les Juifs n'ont pas plus qu'autrefois accès à de nouvelles professions : ils n'ont pas le droit d'accéder à des postes d'État ; des milliers de Juifs possédant une instruction universitaire, sont sans travail. Le commerce et l'artisanat ont périclité. Les impôts de l'État prennent au commerçant et à l'artisan une grande partie de son gain. Dans la

société polonaise, l'antisémitisme est vivace. La situation extérieure difficile, envenime la lutte des partis à l'intérieur de la masse juive. La bataille culturelle entre Hébraïsants et Yiddischistes sévit encore. Néanmoins, dans le domaine économique et culturel, des institutions sont fondées pour alléger la misère, des coopératives et des caisses de crédit s'ouvrent pour les ouvriers et les commerçants ; on crée des écoles élémentaires où l'enseignement général se donne en yiddisch et en hébreu, on crée des organisations culturelles. La littérature en langue populaire s'épanouit ; la presse yiddisch à Varsovie et dans d'autres villes se développe.

La situation est la même dans les petits États baltes : Lithuanie, Lettonie, Estonie. En Lithuanie, on a commencé par donner aux Juifs une autonomie nationale sous la forme d'un ministère juif et d'un Conseil National à Kovno (1920) ; plus tard, on l'a supprimé, car la Lithuanie avait momentanément aboli tout régime parlementaire ; mais la situation économique est moins mauvaise en ce pays qu'en Pologne. Et l'autonomie culturelle y subsiste. Les écoles où le yiddisch et l'hébreu servent de langues d'études, sont plus nombreuses que celles où domine le lithuanien, langue officielle. Dans la capitale, à Kovno (Kaunas), plusieurs journaux juifs sont publiés ; il y existe aussi un théâtre juif permanent.

En Lettonie, la minorité nationale est officiellement reconnue. Elle a ses députés à la Diète et son autonomie scolaire est assurée par une section juive particulière, auprès du Ministère de l'Instruction Publique, à *Rīga*. La lutte linguistique est ici plus violente qu'en Lithuanie, car les deux langues juives y sont en concurrence avec deux langues étrangères (le russe et l'allemand) ainsi qu'avec la langue lettone officielle. Pourtant le parti national a obtenu que dans la majorité des écoles populaires juives, toutes les matières soient enseignées en yiddisch ou en hébreu. Riga est devenu un centre culturel à la frontière de la Russie soviétique, avec une industrie, une presse, un théâtre, une classe d'intellectuels, et des partis politiques juifs.

En Estonie, tout petit État balte, la minorité juive de 5 000 âmes a obtenu une vaste autonomie pour ses communautés et ses écoles. Un Conseil National juif dans la capitale, à *Reval* (Tallin) s'occupe de toutes les affaires publiques de la population juive.

Ainsi, après la guerre, plus de trois millions de Juifs de l'ancienne Russie devinrent citoyens de quatre États, constitués en républiques démocratiques. Deux millions et demi restèrent en Russie Soviétique, où se fortifia la dictature prolétarienne. L'égalité des droits de la population juive y a été réalisée dans tous les domaines de la vie sociale et politique. De grandes masses juives, qui vivaient auparavant de commerce et d'artisanat, ont été entraînées vers le travail industriel ; des masses moindres—vers le travail agricole dans les colonies juives de l'Ukraine, de la Crimée et autres régions. Pour la première fois, les Juifs ont occupé en grand nombre divers postes d'État. Comme tous les autres peuples, les Juifs ont également droit à leurs écoles particulières où l'enseignement se fait en leur langue vivante, le yiddisch ; des centaines de ces écoles existent dans les régions où la langue juive n'a pas encore été remplacée par la langue russe. Mais la reconstruction de la vie sur des bases communistes fût plus dure pour les Juifs que pour les autres, car chez eux, la classe moyenne des marchands et des artisans était plus importante, et c'est précisément cette classe-là qui a été complètement détruite en Russie soviétique. La transition entre l'ordre ancien et le nouveau, a été pénible et sanglante.

Toutes les tendances politiques sauf celle du communisme, sont interdites ; l'enseignement religieux, le sionisme et l'emploi de l'hébreu tombent sous cette interdiction de sorte que le Judaïsme russe se trouve momentanément retranché du Judaïsme mondial.

C'est dans une tout autre voie que s'est engagée l'Allemagne, au cours des années qui suivirent la guerre mondiale. Elle commença par devenir une république démocratique libre, où les six cent

mille Juifs jouirent de l'égalité des droits comme tous les citoyens. La Constitution de la République allemande (Constitution de Weimar) fut elle-même élaborée par un démocrate juif : *Hugo Preuss*. Bon nombre de Juifs cultivés occupèrent des postes d'État ; il y eut des ministres juifs. L'un d'eux, *Walter Rathenau*, dirigea la politique extérieure allemande durant les premières années de la nouvelle République ; mais les antisémites et les réactionnaires ne purent supporter qu'un Juif fût un des gouvernants de l'Allemagne ; sur leurs instigations, des criminels assassinèrent Rathenau (1922). Ce fut le premier signal d'un nouveau mouvement antisémite. Cependant, dix années s'écoulèrent avant que les tenants du ténébreux passé arrivassent au pouvoir. La République démocratique lutta pour son existence et tous les Juifs, tant d'Allemagne que de l'étranger, espéraient que ce pays de haute culture ne deviendrait pas la proie de la réaction. Cette réaction a néanmoins triomphé et d'une façon terrible.

Durant plusieurs années, avait grandi en Allemagne, un parti antisémite barbare qui avait pris le nom de " Parti ouvrier national-socialiste ", bien qu'il fût aussi loin du nationalisme pur que du socialisme honnête. Son chef était un ancien soldat germano-autrichien, Adolphe *Hitler*, qui estimait que l'Allemagne devait prendre sa revanche après avoir perdu la guerre, et redevenir une puissance militaire. C'était un antisémite enflammé ; selon lui, les Juifs étaient d'une race inférieure et corrompaient la race aryenne pure et supérieure, à laquelle appartiennent les Allemands ; il s'agissait donc de rendre aux Juifs la vie si dure qu'ils fussent obligés de quitter l'Allemagne. L'agitation incessante d'Hitler et de ses partisans obtint un grand succès, en ces années de crise économique, auprès des millions d'hommes privés de leur gagne-pain, à qui les agitateurs promettaient toutes les merveilles pourvu qu'Hitler devint le maître de l'Allemagne et en chassât tous les Juifs. Les *Nazis* (Nationaux-Socialistes) célébraient dans leur chants le temps où " *le sang des Juifs jaillira sous le couteau* ", criaient dans les rues : " Allemagne, réveille-toi ; Juif, crève ! " Plusieurs fois, ils tentèrent de faire des pogromes.

Finalement, les hitlériens arrivèrent au pouvoir. En janvier 1933, Hitler devint Chancelier d'État et fit de ses comparses des ministres. Le nouveau gouvernement balaya l'ordre républicain libre et établit la dictature du parti nazi. Tous les autres partis politiques furent supprimés ; le Reichstag fut dissout, des milliers de social-démocrates et de communistes jetés en prison ou dans des camps de concentration. La population juive fut persécutée avec une férocité inouïe. Aux médecins, avocats, ingénieurs, professeurs juifs, on enleva la possibilité de travailler, tous les fonctionnaires juifs, même convertis, furent révoqués ; contre les commerçants juifs, on fit appel au boycottage, et ils ne vendirent plus rien. En outre, de vrais petits pogromes furent exécutés fréquemment : on allait frapper les Juifs jusque dans leurs maisons. Des milliers s'enfuirent d'Allemagne et répandirent la vérité sur le régime hitlérien. Les Juifs du monde entier prirent à cœur les malheurs de leurs frères, protestèrent contre les persécutions et réclamèrent la protection de la Société des Nations.

Un seul espoir réchauffait les cœurs en ces temps durs d'après-guerre : la nouvelle orientation du Sionisme. Avant la fin de la guerre, le ministre anglais des Affaires Étrangères, Lord Balfour, fit une déclaration au nom du gouvernement, s'engageant au cas où l'armée anglaise libérerait la Palestine de la domination turque, à prêter son appui à la création d'un Foyer National pour le peuple Juif dans son ancien pays. Cette promesse résonna comme l'annonce du Messie. Des légionnaires juifs entrèrent dans l'armée anglaise, apportant leur concours à la " guerre de libération ". Lorsque les Anglais occupèrent enfin la Palestine, des masses d'émigrants y affluèrent, mais le pays ruiné ne pouvait accueillir que de petits groupes de gens fortunés ou des *Halutzim*, ouvriers pionniers. Les espoirs juifs en un *Foyer National* irritèrent les Arabes de la Palestine, qui croyaient que les Juifs venaient leur prendre le territoire. En avril 1920, les Arabes firent dans les rues de Jérusalem une manifestation qui se termina par des excès anti-Juifs ; un an après, ils en vinrent à perpétrer un pogrome à Jaffa (le poète Brenner et deux autres écrivains y

trouvèrent la mort). Le Haut-Commissaire anglais en Palestine, Herbert Samuel (un Juif), n'osa pas châtier sévèrement les assaillants, pour ne pas surexciter davantage les Arabes. Quand la Société des Nations confirma la *Déclaration Balfour* relative au Foyer national juif, et confia à l'Angleterre le mandat qui la chargeait d'administrer la Palestine, l'immigration ou *Aliyah* s'intensifia. Le pays reçut alors en même temps des capitalistes riches et des ouvriers pionniers, des commerçants et des intellectuels. On bâtit des villes et des colonies. Le faubourg de Jaffa *Tel-Aviv*, s'épanouit en une grande ville purement juive avec des dizaines de milliers d'habitants (1). L'Aliyah de 1925 fut particulièrement forte ; des masses, issues de la Pologne et d'ailleurs affluèrent. L'administration anglaise en Éretz-Israël arrêta l'immigration, déclarant que dans le pays exigu, il n'y avait déjà plus assez de travail pour les derniers arrivés.

L'organisation sioniste, ayant son siège central à Londres sous la direction de *Haim Weizmann* et de *Nahoum Sokolow*, intensifia la propagande dans le monde entier. Partout, ses représentants prêchaient l'idée sioniste et recueillaient des fonds pour le *Keren Hayemeth*, destinés à l'achat des terrains et à l'établissement des Juifs en Palestine. Au total, on est parvenu à créer un centre juif de 350.000 habitants (recensement de 1934) y compris les anciens habitants, en face de 800.000 Arabes. Ainsi l'idéal d'un *Foyer national* où les Juifs seraient la majorité, ne s'est pas encore réalisé. Les Arabes se considèrent comme les maîtres de la Palestine et cherchent à arrêter complètement l'immigration juive. Des Musulmans fanatiques ont de nouveau excité les masses arabes contre les Juifs, qu'ils accusent d'aspirer à leur reprendre la Terre Sainte. En août 1929, a été déclenché un terrible pogrome : à Hébron, des Arabes ont égorgé des dizaines de jeunes étudiants juifs de la Yechiba, avec leurs maîtres ; à Jérusalem et à Safed, ils se sont livrés à des attaques et au pillage ; plusieurs colonies ont été incendiées ou mises à sac. La police anglaise a trop tard apporté du secours. Les Sionistes se sont irrités de la politique anglaise plus favorable aux Arabes qu'aux Juifs. Cette circonstance a fortifié le parti des Sionistes extrémistes ou *Révisionnistes*, sous la conduite de *Jabotinsky*. Les derniers événements en Allemagne hitlérienne, ont attiré vers la Palestine des milliers de nouveaux immigrants ; Tel-Aviv, Haïfa et les autres villes s'étendent de mois en mois. On peut espérer que dans les années qui viennent, l'agglomération juive en Éretz-Israël se développera fortement. Quelque nombreuse qu'elle puisse devenir, elle ne groupera cependant qu'une partie du peuple juif disséminé dans le monde. Le travail constructif dans tous les pays où vivent quinze millions de Juifs, demeurera une autre grande tâche nationale.

Au début du XIXe siècle, le nombre des Juifs dans le monde entier ne dépassait pas trois millions ; aujourd'hui, cent ans après, on en compte plus de quinze millions. Le peuple grandit. Et personne n'arrêtera cette croissance. C'est ce que nous prouve toute l'histoire juive quatre fois millénaire.

L'Histoire juive continue.